This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

VI. 1770G/1 (32)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# NOUVEAUX
# MELANGES
## PHILOSOPHIQUES,
## HISTORIQUES,
## CRITIQUES,
## &c. &c.

*HUITIEME PARTIE*

M. DCC. LXIX.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 4 FEB 1985
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

# DISCOURS
## HISTORIQUE ET CRITIQUE
### *à l'occaſion de la tragédie des* GUEBRES.

ON trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des *Guebres* exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette piéce n'eſt pas une tragédie ordinaire dont le ſeul but ſoit d'occuper pendant une heure le loiſir des ſpectateurs, & dont le ſeul mérite ſoit d'arracher avec le ſecours d'une actrice quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point recherché de vains applaudiſſemens qu'on a ſi ſouvent prodigués ſur les théatres aux plus mauvais ouvrages encor plus qu'aux meilleurs.

Il a ſeulement voulu employer un faible talent à inſpirer autant qu'il eſt en lui le reſpect pour les loix, la charité univerſelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance; c'eſt ce qu'on a déja remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jetter dans les eſprits les ſemences de ces vertus néceſſaires à toute ſociété, on a choiſi des perſonnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de hazarder ſur la ſcène un jardinier, une jeune fille qui a



Digitized by Google

prêté la main aux travaux ruſtiques de ſon père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, & dont l'autre eſt lieutenant dans la compagnie de ſon frère. Enfin un des acteurs eſt un ſimple ſoldat. De tels perſonnages qui ſe rapprochent plus de la nature, & la ſimplicité du ſtile qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impreſſion & mieux concourir au but propoſé, que des princes amoureux & des princeſſes paſſionnées; les théatres ont aſſez retenti de ces avantures tragiques qui ne ſe paſſent qu'entre des ſouverains & qui ſont de peu d'utilité pour le reſte des hommes. On trouve à la vérité un Empereur dans cette piéce : mais ce n'eſt ni pour frapper les yeux par le faſte de la grandeur, ni pour étaler ſon pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie; & c'eſt pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les Dieux.

Cette heureuſe cataſtrophe eſt fondée ſur la plus exacte vérité. L'Empereur *Gratien* dont les prédéceſſeurs avaient longtems perſécuté une ſecte perſane & même notre religion chrétienne, accorda enfin aux Chrétiens & aux ſectaires de Perſe la liberté de conſcience par un édit ſolemnel. C'eſt la ſeule action glorieuſe de ſon régne. Le vaillant & ſage *Dioclétien* ſe conforma depuis à cet édit pendant dix-huit années entières. La première choſe que fit *Conſtantin* après avoir vaincu *Maxence*, fut de renouveller le fameux édit de liberté de conſcience porté par

Digitized by Google

l'Empereur *Gallien* en faveur des Chrêtiens. Ainſi c'eſt proprement la liberté donnée au chriſtianiſme qui était le ſujet de la tragédie. Le reſpect ſeul pour notre religion empêcha, comme on ſait, l'auteur de la mettre ſur le théatre ; il donna la piéce ſous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait préſentée ſous le titre *des Chrêtiens*, elle aurait été jouée ſans difficulté, puiſqu'on n'en fit aucune de repréſenter le *St. Geneſt de Rotrou*, le *St. Polyeucte* & la *Ste. Théodore vierge & martyre* de *Pierre Corneille*, le *St. Alexis* de *Desfontaines*, la *Ste. Gabinie* de *Bruis*, & pluſieurs autres.

Il eſt vrai qu'alors le goût était moins rafiné; les eſprits étaient moins diſpoſés à faire des applications malignes ; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans ſon caractère.

On applaudit ſur le théatre ces vers de *Marcele* dans la tragédie de *St. Geneſt*, jouée en 1647, longtéms après *Polyeucte*.

O ridicule erreur de vanter la puiſſance
D'un Dieu qui donne aux ſiens la mort pour récompenſe;
D'un impoſteur, d'un fourbe & d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel ? qui l'a déifié ?
Un nombre d'ignorans & de gens inutiles,
De malheureux, la lie & l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfans, dont la crédulité
S'eſt forgée à plaiſir une Divinité :
De gens qui dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,

Digitized by Google

Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas
Et du mépris des biens qu'ils ne poſſèdent pas.

Mais on applaudit encor davantage cette réponſe de *St. Geneſt.*

Si mépriſer leurs Dieux, c'eſt leur être rebelle,
Croyez qu'avec raiſon je leur ſuis infidelle,
Et que loin d'excuſer cette infidélité,
C'eſt un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez ſi ces Dieux de métal & de pierre
Seront puiſſans au ciel, comme on les croit en terre;
Et s'ils vous ſauveront de la juſte fureur
D'un Dieu, dont la créance y paſſe pour erreur.
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfans & ces gens inutiles,
Les ſectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront ſi ſans cauſe ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de *St. Polyeucte* le zèle avec lequel il court renverſer les vaſes ſacrés & briſer les ſtatues des Dieux dès qu'il eſt batiſé. Les eſprits n'étaient pas alors auſſi difficiles qu'ils le ſont aujourd'hui. On ne s'apperçut pas que l'action de *Polyeucte* eſt injuſte & téméraire. Peu de gens même ſavaient qu'un tel emportement était condamné par les ſaints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux priſes tout un peuple aſſemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'Empereur,

Digitized by Google

pereur, de fracaſſer des ſtatues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans & des femmes! Ce n'eſt que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polyeucte* eſt inſenſée & coupable. La ceſſion qu'il fait de ſa femme à un payen, a paru enfin à pluſieurs perſonnes choquer la raiſon, les bienſéances, la nature & le chriſtianiſme même. Les converſions ſubites de *Pauline* & même du lâche *Felix* ont trouvé des cenſeurs qui en admirant les belles ſcènes de cette piéce, ſe ſont révoltés contre quelques défauts de ce genre.

*Athalie* eſt peut-être le chef-d'œuvre de l'eſprit humain. Trouver le ſecret de faire en France une tragédie intéreſſante ſans amour, oſer faire parler un enfant ſur le théatre & lui prêter des réponſes dont la candeur & la ſimplicité nous tirent des larmes, n'avoir preſque pour acteurs principaux qu'une vieille femme & un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens; ſe ſoutenir ſurtout (& c'eſt-là le grand art) par une diction toûjours pure, toûjours naturelle & auguſte, ſouvent ſublime; c'eſt-là ce qui n'a été donné qu'à *Racine* & qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut longtems que des cenſeurs. On connait l'épigramme de *Fontenelle* qui finit par ces mauvais vers: (*)

(*) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, Tome V. page 138.



Digitized by Google

Pour avoir fait pis qu'Esther,
Comment Diable as-tu pu faire ?

Il y avait alors une cabale si acharnée contre le grand *Racine*, que si l'on en croit l'historien du théatre Français, on donnait dans des jeux de société pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute, de lire un acte d'*Athalie*, comme dans la société de *Boileau*, de *Furetière*, de *Chapelle*, on avait imposé la pénitence de lire une page de la *Pucelle* de *Chapelain*. C'est sur quoi l'écrivain du siécle de *Louis XIV* dit, à l'article Racine : *l'or est confondu avec la boue pendant la vie des artistes, & la mort les sépare.*

Enfin ce qui montre encor plus à quel point nos premiers jugemens sont souvent absurdes, combien il est rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'est que non-seulement *Athalie* fut impitoyablement déchirée, mais elle fut oubliée. On représentait tous les jours, *Alicibiade* pour qui

La fille d'un grand roi
Brule d'un feu secret sans honte & sans effroi.

Tous les nouveaux acteurs essayaient leur talent dans le comte d'*Essex*, qui dit en rendant son épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudissait à la Reine *Elizabeth* amoureuse comme une fille de quinze ans, à l'âge

Digitized by Google

de soixante & huit. Les loges s'extasiaient quand elle disait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il est, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette passion que faut-il qu'il espère ?
Ce qu'il faut qu'il espère ! & qu'en puis-je espérer
Que la douceur de voir, d'aimer & de pleurer !

Ces énormes platitudes qui suffiraient à deshonorer une nation, avaient la plus grande vogue ; mais pour *Athalie* il n'en était pas question ; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie ; une autre cabale enfin la ressuscita. Ce ne fut point parce que cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence, qu'on le fit représenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* & celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impression sur les esprits. Alors le public passa de trente années d'indifférence au plus grand entousiasme.

Malgré cet entousiasme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raisonneurs destitués de génie & de goût, qui n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'avisent de peser dans leurs petites balances les beautés & les défauts des grands-hommes, à-peu-près comme des bourgeois de la rue St. Denis jugent les campagnes des Maréchaux de *Turenne* & de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions sensées



Digitized by Google

& patriotiques de plusieurs Seigneurs considérables, soit Français, soit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII* quand il eut l'audace de déposer son Empereur *Henri IV*, de le persécuter jusqu'à la mort, & de lui faire refuser la sépulture.

Je crois rendre service à la littérature, aux mœurs, aux loix, en rapportant ici la conversation que j'eus dans Paris avec Mylord *Cornsburi* au sortir d'une représentation d'*Athalie*. Je ne puis aimer, disait ce digne Pair d'Angleterre, le pontife *Joad*; comment! conspirer contre sa Reine à laquelle il a fait serment d'obéissance! La trahir par le plus lâche des mensonges en lui disant qu'il y a de l'or dans sa sacristie, & qu'il lui donnera cet or! La faire ensuite égorger par des prêtres à la porte-aux-chevaux sans forme de procès! Une Reine! une femme! quelle horreur! Encor si *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable! Mais il n'en a aucun. *Athalie* est une grand'-mère de près de cent ans; le jeune *Joas* est son petit-fils, son unique héritier; elle n'a plus de parens; son intérêt est de l'élever & de lui laisser la couronne; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire. C'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique *Joad* assassine sa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puisqu'il parle ainsi à sa femme (à cette femme assez

Digitized by Google

inutile dans la piéce ) lorſqu'il la trouve avec un prêtre qui n'eſt pas de ſa communion.

Quoi ! fille de David, vous parlez à ce traître !
Vous ſouffrez qu'il vous parle & vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert ſous vos pas,
Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui les embraſent,
Ou que tombant ſur vous ces murs ne vous écraſent !

Je fus très content du parterre qui riait de ces vers, & non moins content de l'acteur qui les ſupprima dans la repréſentation ſuivante. Je me ſentais une horreur inexprimable pour ce *Joad ;* je m'intéreſſais vivement à *Athalie*, je diſais d'après vous-même,

Je pleure hélas ! de la pauvre Athalie
Si méchamment miſe à mort par Joad.

Car pourquoi ce grand-prêtre conſpire-t-il très imprudemment contre la Reine ? Pourquoi la trahit-il ? Pourquoi l'égorge-t-il ? C'eſt apparemment pour régner lui-même ſous le nom du petit *Joas*. Car quel autre que lui pourrait avoir la régence ſous un Roi enfant, dont il eſt le maître ?

Ce n'eſt pas tout, il veut qu'on extermine ſes concitoyens, *qu'on ſe baigne dans leur ſang ſans horreur ;* il dit à ſes prêtres :

Frappez & Tyriens & même Iſraëlites.



Digitized by Google

Quel eſt le prétexte de cette boucherie? C'eſt que les uns adorent Dieu ſous le nom phénicien d'*Adonaï*, les autres ſous le nom caldéen de *Baal* ou *Bel*. En bonne foi, eſt-ce là une raiſon pour maſſacrer ſes concitoyens, ſes parens, comme il l'ordonne? Quoi! parce que *Racine* eſt janſéniſte, il veut qu'on faſſe une St. Barthelemi des hérétiques!

Il eſt d'autant plus permis d'avoir en exécration l'aſſaſſinat & les fureurs de *Joad* que les livres juifs, que toute la terre ſait être inſpirés de Dieu, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu pluſieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* & *Cromwell*. Ils diſent que l'un & l'autre ſe ſervirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui diſaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'aſſaſſiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'aſſaſſiner *Henri III*.

On n'a jamais joué *Athalie* chez nous; je m'imagine que c'eſt parce qu'on y déteſte un prêtre qui aſſaſſine ſa Reine ſans la ſanction d'un acte paſſé en Parlement.

C'eſt peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une ſeule Reine dans cette piéce; il en faut des douzaines aux Anglais avec autant de ſpectres.

Non, croyez-moi, me repliqua-t-il, ſi on ne joue point *Athalie* à Londres, c'eſt qu'il n'y a point aſſez d'action pour nous; c'eſt que tout s'y paſſe en longs diſcours; c'eſt que les

Digitized by Google

quatre premiers actes entiers sont des préparatifs ; c'est que *Josabeth* & *Mathan* sont des personnages peu agissans ; c'est que le grand mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité & dans l'élégance noble du stile. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théatre ; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action & d'événemens variés : les autres nations nous blâment ; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière ? En fait de goût comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacin en long habit de lin*, & le petit *Zacharie*, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées, & fortement remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette piéce, jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate : car assurément on ne craint point qu'*Athalie* fasse tuer le petit *Joas* ; elle n'en a nulle envie, *elle veut l'élever comme son propre fils.* Il faut avouer que le grand-prêtre par ses manœuvres & par sa férocité, fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver : car en attirant la Reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit *Joas* ne serait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot ce qui peut être bon pour une



Digitized by Google

nation, peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que *Joas* fait à la Reine quand elle lui dit :

J'ai mon Dieu que je sers, vous servirez le vôtre ;
Ce sont deux puissans Dieux,

Le petit Juif lui répond :

Il faut craindre le mien,
Lui seul est Dieu, Madame, & le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan ?* Cette réponse ne signifie autre chose, sinon, j'ai raison & vous avez tort : car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monsieur, j'admire avec vous l'art & les vers de *Racine* dans *Athalie*, & je trouve avec vous que le fanatique *Joad* est d'un très dangereux exemple.

Je ne veux point, lui repliquai-je, condamner le goût de vos Anglais ; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le Roi *Guillaume* que *Racine* fit son *Athalie* ; c'est pour Madame de *Maintenon* & pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas* ; ils raisonnent ; mais les Français sentent ; il faut plaire à sa nation ; & quiconque n'a point avec le tems de réputation chez soi, n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévit bien l'effet que sa piéce devait faire sur notre théatre ; il conçut que les spectateurs

Digitized by Google

croiraient en effet que la vie de l'enfant eſt menacée, quoiqu'elle ne le ſoit point du tout. Il ſentit qu'il ferait illuſion par le preſtige de ſon art admirable, que la préſence de cet enfant & les diſcours touchans de *Joad* qui lui ſert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'eſt pas poſſible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger ſon petit-fils, ſon unique héritier; je ſais qu'elle a un intérêt preſſant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui ſervir de ſauvegarde contre ſes ennemis, que la vie de cet enfant doit être ſon plus cher objet après la ſienne propre; mais l'auteur a l'adreſſe de ne pas préſenter cette vérité aux yeux; il la déguiſe, il inſpire de l'horreur pour *Athalie* qu'il repréſente comme ayant égorgé tous ſes petits-fils, quoique ce maſſacre ne ſoit nullement vraiſemblable. Il ſuppoſe que *Joas* a échappé au carnage; dès-lors le ſpectateur eſt allarmé & attendri. Un vrai poëte tel que *Racine* eſt, ſi je l'oſe dire, comme un Dieu qui tient les cœurs des hommes dans ſa main. Le potier qui donne à ſon gré des formes à l'argile, n'eſt qu'une faible image du grand poëte qui tourne comme il veut nos idées & nos paſſions.

Tel fut à-peu-près l'entretien que j'eus autrefois avec Mylord *Cornsburi*, l'un des meilleurs eſprits qu'ait produits la Grande-Bretagne.

Je reviens à préſent à la tragédie des *Guèbres* que je ſuis bien loin de comparer à l'*Athalie* pour la beauté du ſtile, pour la ſimplicité de la conduite, pour la majeſté du ſujet, pour les reſſources de l'art.

Digitized by Google

*Athalie* a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenſer ; celui d'être fondée ſur une religion qui était alors la ſeule véritable, & qui n'a été, comme on ſait, remplacée que par la nôtre. Les noms ſeuls d'*Iſraël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment ſur cette tragédie je ne ſais quelle horreur religieuſe qui ſaiſit un grand nombre de ſpectateurs. On rappelle dans la piéce tous les prodiges ſacrés dont Dieu honora ſon peuple Juif ſous les deſcendans de *David* ; *Achab* puni, les chiens qui léchent ſon ſang ſuivant la prédiction d'*Elie* & ſuivant le pſaume 67 : *Les chiens lécheront leur ſang*...

*Elie* annonce qu'il ne pleuvra de trois ans ; il prouve à quatre cent cinquante prophètes du roi *Achab* qu'ils ſont de faux prophètes, en faiſant conſommer ſon holocauſte d'un bœuf par le feu du ciel ; & il fait égorger les quatre cent cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands ſignes de la puiſſance divine ſont retracés pompeuſement dans la tragédie d'*Athalie* dès la première ſcène. Le pontife *Joad* lui-même prophétiſe & déclare que l'or ſera changé en plomb. Tout le ſublime de l'hiſtoire juive eſt répandu dans la piéce depuis le premier vers juſqu'au dernier.

La tragédie des *Guèbres* ne peut être appuyée par ces ſecours divins ; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux ſimples officiers, pleins d'honneur & de généroſité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres payens. Point de prodiges, point d'oracles, point d'or-

Digitized by Google

dre des Dieux ; la ſeule nature parle dans la piéce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'eſt pas ſoutenu par le merveilleux : mais enfin la morale de cette tragédie eſt ſi pure & ſi touchante, qu'elle a trouvé grace devant tous les eſprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théatre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes ſages & vertueuſes, on convient que c'eſt celui-ci. Il n'y a point de Souverain à qui la terre entière n'applaudît avec tranſport ſi on lui entendait dire :

Je penſe en citoyen, j'agis en Empereur,
Je hais le fanatique & le perſécuteur.

Tout l'eſprit de la piéce eſt dans ces deux vers, tout y conſpire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus ſages, les Souverains plus compatiſſans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, & plus encore de la ſaine morale, cabalaient en ſecret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'*Apamée*. Nous ne pouvons croire qu'on oſe hazarder dans un ſiécle tel que le nôtre des alluſions ſi fauſſes & ſi ridicules. S'il y a peu de génie dans ce ſiécle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raiſon très cultivée. Les honnêtes gens ne ſouf-

Digitized by Google

frent plus ces allusions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y est pas. On employa cet indigne artifice contre le *Tartuffe* de *Molière*: il ne prévalut pas. Prévaudrait-il aujourd'hui ?

Quelques figuristes, dit-on, prétendent que les prêtres d'*Apamée* sont les jésuites le *Tellier* & *Doucin*, qu'*Arzame* est une religieuse de Port-royal, que les *Guèbres* sont les jansénistes. Cette idée est folle; mais quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raison, qu'en résulterait-il ? que les jésuites ont été quelque tems des persécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir & mourir par lettres de cachet dans des prisons plus de cinq cent citoyens pour je ne sais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, & qu'enfin on a très bien fait de les punir.

D'autres qui veulent absolument trouver une clef pour l'intelligence des *Guèbres*, soupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquisition, parce que dans plusieurs pays des Magistrats ont siégé avec les moines inquisiteurs pour veiller aux intérêts de l'Etat. Cette idée n'est pas moins absurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? Pourquoi s'obstiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ? Il y eut un nommé du *Magnon* qui imprima que *Cinna* était le portrait de la cour de *Louis XIII*.

Mais supposons encore qu'on pût imaginer

Digitized by Google

quelque reſſemblance entre les prêtres d'*Apamée* & les inquiſiteurs, il n'y aurait dans cette reſſemblance prétendue qu'une raiſon de plus d'élever des monumens à la gloire des Miniſtres d'Eſpagne & de Portugal qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal ſanguinaire. Vous voulez à toute force que cette tragédie ſoit la ſatyre de l'inquiſition. Eh bien, béniſſez donc tous les Parlemens de France qui ſe ſont conſtamment oppoſés à l'introduction de cette magiſtrature monſtrueuſe, étrangère, inique, dernier effort de la tyrannie & opprobre du genre humain. Vous cherchez des alluſions, adoptez donc celle qui ſe préſente ſi naturellement dans le clergé de France, compoſé en général d'hommes dont la vertu égale la naiſſance, & qui ne ſont point perſécuteurs.

Ces pontifes divins juſtement reſpectés
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.

Vous trouverez ſi vous voulez une reſſemblance plus frappante entre l'Empereur qui vient dire à la fin de la tragédie qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, & ce Roi ſage qui a ſu calmer des querelles eccléſiaſtiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette piéce, vous n'y verrez que l'éloge du ſiécle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raiſon à quiconque aurait la manie de vouloir enviſager

Digitized by Google

le tableau du tems préſent, dans une antiquité de quinze cent années.

Si la tolérance accordée par quelques Empereurs Romains paraiſſait d'une conſéquence dangereuſe à quelques habitans des Gaules du dix-huitiéme ſiécle de notre ère vulgaire, s'ils oubliaient que les Provinces-Unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre ſa puiſſance, l'Allemagne ſa paix intérieure, la Ruſſie ſa grandeur, ſa nouvelle population, ſa force; ſi ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enſeigne, s'ils oſent s'élever contre cette vertu, qu'ils ſongent au moins qu'elle eſt recommandée par *Sévère* dans *Polyeucte*:

**J'approuve cependant que chacun ait ſes dieux.**

Qu'ils avouent que dans les *Guèbres* ce droit naturel eſt bien plus reſtraint dans des limites raiſonnables:

**Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière;**
**Mais la loi de l'Etat eſt toûjours la première.**

Auſſi ces vers ont été toûjours reçus avec une approbation univerſelle partout où la piéce a été repréſentée. Ce qui eſt approuvé par le ſuffrage de tous les hommes eſt ſans doute le bien de tous les hommes.

L'Empereur dans la tragédie des *Guèbres* n'entend point & ne peut entendre par le mot de

Digitized by Google

*Tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les assemblées de débauche, les confréries fanatiques ; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui suivent en paix ce que leur conscience leur dicte & qui adorent la Divinité sans troubler la société. Il ne veut pas qu'on punisse ceux qui se trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel, fondé sur une loi si sage, abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de loix divines ; les plus absurdes délations devenir des convictions ; une secte accuser continuellement une autre secte d'immoler ses enfans ; des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats ; des opinions simplement philosophiques traitées de crimes de lèze-majesté divine & humaine ; un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir soulagé la faim dont il était pressé en mangeant de la chair de cheval en carême ; (*) une étourderie de jeunesse punie par un supplice réservé aux parricides ; & enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le sein de la politesse & des plaisirs. C'était malheureusement le caractère de quelques peuples dans des tems d'ignorance. Plus on est absurde, plus on est intolérant & cruel : l'absurdité a élevé plus d'échaffauts qu'il n'y a eu de criminels. C'est l'absurdité qui livra aux flammes

(*) *Claude Guillon* exécuté en 1629 le 27 Juillet, pour ce crime de lèze-majesté divine au premier chef.

Digitized by Google

la Maréchale d'*Ancre* & le curé *Urbain Grandier*; c'eſt l'abſurdité ſans doute qui fut l'origine de la St. Barthelemi. Quand la raiſon eſt pervertie, l'homme devient un animal féroce, les bœufs & les ſinges ſe changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes; commencez par ſouffrir qu'on leur prêche la raiſon.

LES

Digitized by Google

# LES GUEBRES,

## OU

# LA TOLERANCE.

### *TRAGÉDIE.*

## PREFACE DE L'EDITEUR.

LE Poëme dramatique, intitulé *les Guèbres*, était originairement une Tragédie chrétienne. Mais après les Tragédies de *St. Geneſt*, de *Polyeucte*, de *Théodore*, de *Gabinie* & de tant d'autres, l'Auteur de cet ouvrage craignit que le Public ne fût enfin dégouté, & que même ce ne fût en quelque façon manquer de reſpect pour la Religion Chrétienne, de la mettre trop ſouvent ſur un Théâtre profane. Ce n'eſt que par le conſeil de quelques Magiſtrats éclairés, qu'il ſubſtitua les *Parſis* ou *Guèbres* aux Chrétiens. Pour peu qu'on y faſſe attention, on verra qu'en effet les Guèbres n'adoraient qu'un ſeul Dieu; qu'ils furent perſécutés comme les Chrétiens depuis *Dioclétien*, & qu'ils ont dû dire à-peu-près pour leur défenſe tout ce que les Chrétiens diſaient alors.



Digitized by Google

L'Empereur ne fait à la fin de la piéce que ce que fit *Conſtantin* à ſon avénement, lorſqu'il donna dans un Edit pleine liberté aux Chrétiens d'exercer leur culte, juſques-là preſque toujours défendu ou à peine toléré.

Mr..... en compoſant cet ouvrage, n'eut d'autre vuë que d'inſpirer la charité univerſelle, le reſpect pour les loix, l'obéiſſance des ſujets aux Souverains, l'équité & l'indulgence des Souverains pour leurs ſujets.

Si les prêtres des faux Dieux abuſent cruellement de leur pouvoir dans cette piéce, l'Empereur les réprime. Si l'abus du ſacerdoce eſt condamné, la vertu de ceux qui ſont dignes de leur miniſtère reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le Tribun d'une légion, & ſon frère qui en eſt le Lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence & la juſtice de *Céſar* en font des ſujets fidèles & attachés pour jamais à ſa perſonne.

Enfin, la morale la plus pure & la félicité publique ſont l'objet & le réſultat de cette piéce. C'eſt ainſi qu'en jugèrent des hommes d'Etat élevés à des poſtes conſidérables, & c'eſt dans cette vuë qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conſeilla à l'Auteur de ne la point expoſer au théatre, & de la réſerver ſeulement pour le petit nombre de gens de Lettres qui liſent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience pluſieurs tragédies plus théatrales & plus dignes des regards du Public, ſoit de Mr. *Du Belloy*, ſoit de Mr. *le Mierre*, ou

Digitized by Google

de quelques autres Auteurs célèbres. L'Auteur de la *Tolérance* n'osa, ni ne voulut entrer en concurrence avec des talens qu'il sentait supérieurs aux siens. Il aima mieux avoir droit à leur indulgence, que de lutter vainement contre eux ; & il supprima même son ouvrage que nous présentons aujourd'hui aux gens de Lettres ; car c'est leur suffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres. Ce sont eux qui dirigent à la longue le jugement & le goût du Public. Nous n'entendons pas seulement par gens de Lettres les Auteurs, mais les amateurs éclairés qui ont fait une étude approfondie de la Littérature, *qui vitam excoluere per artes* ; ce sont eux que le grand *Virgile* place dans les champs Elisées parmi les ombres heureuses, parce que la culture des arts rend toujours les ames plus honnêtes & plus pures.

Enfin, nous avons cru que le fond des choses qui sont traitées dans ce drame, pourrait ranimer un peu le goût de la poësie que l'esprit de dissertation & de paradoxe commence à éteindre en France, malgré les heureux efforts de plusieurs jeunes gens remplis de grands talens qu'on n'a peut-être pas assez encouragés.



Digitized by Google

## *PERSONNAGES.*

**IRADAN**, Tribun militaire, Commandant dans le château d'Apamée.

**CÉSÉNE**, ſon frère & ſon Lieutenant.

**ARZÉMON**, Parſis ou Guèbre, agriculteur, retiré près de la ville d'Apamée.

**ARZÉMON**, ſon fils.

**ARZAME**, ſa fille.

**MÉGATISE**, Guèbre, ſoldat de la garniſon.

Prêtres de Pluton.

L'Empereur & ſes Officiers.

Soldats.

*La Scène eſt dans le château d'Apamée, ſur l'Oronte en Syrie.*

Digitized by Google

# LES GUEBRES,

## OU

# LA TOLÉRANCE.

## *TRAGÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

IRADAN, CESENE.

CESENE.

JE ſuis las de ſervir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet aviliſſement du grade militaire ?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hazards
Prodigué votre ſang dans les camps des Céſars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant ſubalterne & lieutenant d'un prêtre ?
Apamée à mes yeux eſt un ſéjour d'horreur.



Digitized by Google

J'eſpérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre ſous vos loix, ſuivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains, à Plùton conſacrés,
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.
Ma raiſon s'en indigne, & mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier ſatellite.

IRADAN.

Ah! des mêmes chagrins mes ſens ſont pénétrés;
Moins violent que vous, je les ai dévorés.
Mais que faire? & qui ſuis-je? un ſoldat de fortune,
Né citoyen Romain, mais de race commune,
Sans ſoutiens, ſans patrons qui daignent m'appuyer,
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale eſt trop bien confirmée.
Plus l'abus eſt antique, & plus il eſt ſacré:
Par nos derniers Céſars on l'a vu révéré.
De l'Empire Perſan l'Oronte nous ſépare;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans & d'affronts, expira dans les fers.
Venger la mort d'un père eſt toujours légitime.
Le culte des Perſans à ſes yeux eſt un crime:
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconſtant, prompt à ſe révolter,
N'embraſſe aveuglément cette ſecte étrangère
A nos loix, à nos Dieux, à notre Etat contraire.
Il dit que la Syrie a porté dans ſon ſein
De vingt cultes nouveaux le dangereux eſſaim,

Digitized by Google

Que la paix de l'Empire en peut être troublée,
Et des Céſars un jour la puiſſance ébranlée.
C'eſt ainſi qu'il excuſe un excès de rigueur.

CESENE.

Il ſe trompe ; un ſujet gouverné par l'honneur
Diſtingue en tous les tems l'Etat & ſa croyance.
Le trône avec l'autel n'eſt point dans la balance :
Mon cœur eſt à mes Dieux, mon bras à l'Empereur.
Eh quoi ! ſi des Perſans vous embraſſiez l'erreur,
Aux ſermens d'un tribun ſeriez-vous moins fidèle ?
Seriez-vous moins vaillant ? auriez-vous moins de zèle ?
Que Céſar à ſon gré ſe venge des Perſans ;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocens !
Et pourquoi vous charger de l'affreux miniſtère
Que partage avec vous un ſénat ſanguinaire ?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur & des juges d'enfer.
Je ſais qu'au capitole on a plus d'indulgence :
Mais le cœur en ces lieux ſe ferme à la clémence.
Dans ce ſénat ſanglant les tribuns ont leur voix.
J'ai ſouvent amolli la dureté des loix.
Mais ces juges altiers conteſtent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grace.

CESENE.

Ah ! laiſſons cette place & ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déſerts
Du travail de mes mains chez un peuple ſauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur eſclavage.

Digitized by Google

IRADAN.

Cent fois, dans les chagrins dont je me ſens preſſer,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer;
Et, foulant à mes pieds la crainte & l'eſpérance,
Vivre dans la retraite & dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs.
Rien n'échape aux ſoupçons de nos accuſateurs.
Hélas! vous ſavez trop qu'en nos courſes premières
On nous vit des Perſans habiter les frontières.
Dans les remparts d'Emeſſe un lien dangereux,
Un hymen clandeſtin nous enchaîna tous deux.
Ce nœud ſaint par lui-même, eſt, par nos loix, impie;
C'eſt un crime d'Etat que la mort ſeule expie.
Et contre les Perſans, Céſar envenimé,
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CESENE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaines,
Avons-nous combattu ſous les aigles romaines?
Triſte ſort d'un ſoldat! docile meurtrier,
Il détruit ſa patrie & ſon propre foyer,
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le ſang humain! c'eſt donc là de la gloire!
Nos homicides bras, gagés par l'Empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui ſait ſi dans Emeſſe abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfans & nos femmes?
Nous étions commandés pour la deſtruction.
Le feu conſuma tout. Je vis notre maiſon,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune:
Mais nos femmes hélas! nos enfans au berceau,

Digitized by Google

Ma fille, votre fils ſans vie & ſans tombeau !
Céſar nous rendra-t-il ces biens ineſtimables ?
C'eſt de l'avoir ſervi que nous ſommes coupables :
C'eſt d'avoir obéï quand il fallut marcher,
Quand Céſar alluma cet horrible bucher ;
C'eſt d'avoir aſſervi ſous des loix ſanguinaires
Notre indigne valeur & nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je penſe comme vous, & vous me connaiſſez ;
Mes remords par le tems ne ſont point effacés.
Mon métier de ſoldat pèſe à mon cœur trop tendre :
Je pleurerai toujours ſur ma famille en cendre ;
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les ſauver :
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons, dans l'ennui qui tous deux nous conſume,
Que des nuits de douleur & des jours d'amertume.

CESENE.

Pourquoi donc voulez-vous, de nos malheureux jours,
Dans ce fatal ſervice empoiſonner le cours ?
Rejettez un fardeau que ma gloire déteſte.
Demandez à Céſar un emploi moins funeſte.
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
Percerai-je jamais cette foule empreſſée
D'un préfet du prétoire eſclave intéreſſée,
Ces flots de courtiſans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des Empereurs,
Et qui laiſſent languir la valeur ignorée
Loin des palais des grands honteuſe & retirée ?

Digitized by Google

CESENE.

N'importe, à ſes genoux il faudra nous jetter;
S'il eſt digne du trône, il doit nous écouter.

## SCENE II.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

IRADAN.

Soldat, que me veux-tu?

MEGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuſe, inquiète, allarmée,
Veut qu'on ouvre à l'inſtant, & prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler?

MEGATISE.

Ah tyrans!

CESENE.

C'en eſt trop, mon frère, je vous quitte;
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
Je n'ai point de ſéance au tribunal de ſang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang.
Si j'y dois aſſiſter, ce n'eſt qu'en votre abſence,
De votre miniſtère exercez la puiſſance.
Tempérez de vos loix les décrets rigoureux,
Et ſi vous le pouvez, ſauvez les malheureux.

Digitized by Google

## SCENE III.

IRADAN, le grand Prêtre de Pluton & ſes ſuivans ; MEGATISE. Soldats.

IRADAN.

Miniſtres de nos dieux, quel ſujet vous attire ?

LE GRAND PRETRE.

Leur ſervice, leur loi, l'intérêt de l'Empire,
Les ordres de Céſar.

IRADAN.

Je les reſpecte tous ;
Je leur dois obéir ; mais que m'annoncez-vous ?

LE GRAND PRETRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages Perſans diſciple abominable,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le ſoleil & blaſphémait nos Dieux.
Envers eux criminelle, envers Céſar lui-même ;
Elle oſe mépriſer notre juſte anathême.
Vous devez avec nous prononcer ſon arrêt ;
Le crime eſt avéré, ſon ſupplice eſt tout prêt.

IRADAN.

Quoi ! la mort !

LE SECOND PRETRE.

Elle eſt juſte, & notre loi l'exige.

IRADAN.

Mais ſes ſévérités....

LE GRAND PRETRE.

Elle mourra, vous dis-je.

Digitized by Google

On va dans ce moment la remettre en vos mains.
Rempliſſez de Céſar les ordres ſouverains.

IRADAN.

Une fille ! un enfant.

LE SECOND PRETRE.

Ni le ſexe, ni l'âge
Ne peut fléchir les Dieux que l'infidèle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur eſt grande : il faut l'entendre au moins.

LE GRAND PRETRE.

Nous ſommes à la fois & juges & témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand prêtre.
L'honneur du ſacerdoce en eſt trop irrité.
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'eſt offenſer des Dieux la loi terrible & ſainte.
Elle exige de vous le reſpect & la crainte,
Nous ſeuls devons juger, pardonner ou punir,
Et Céſar vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous ſommes ſes ſoldats : nous ſervons notre maître.
Il peut tout.

LE GRAND PRETRE.

Oui, ſur vous.

IRADAN.

Sur vous auſſi peut-être.
Les pontifes divins juſtement reſpectés,
Ont condamné l'orgueil & plus les cruautés.
Jamais le ſang humain ne coula dans leurs temples.
Ils font des vœux pour nous ; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux ſurtout je pourrai commander,

Digitized by Google

N'eſpérez pas me nuire & me dépoſſéder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne ſe fait ici par des loix arbitraires :
Montez au tribunal, & ſiégez avec moi.
Vous, ſoldats, conduiſez, mais au nom de la loi,
La malheureuſe enfant dont je plains la détreſſe.
Ne l'intimidez point : reſpectez ſa jeuneſſe,
Son ſexe, ſa diſgrace ; & dans notre rigueur
Gardons-nous bien ſurtout d'inſulter au malheur.

( *Il monte au tribunal* )

Puiſque Céſar le veut, pontifes, prenez place.

LE GRAND PRÊTRE.

Céſar viendra bientôt réprimer tant d'audace.

---

## SCENE IV.

Les Perſonnages précédens, ARZAME.

( *Iradan eſt placé entre le premier & le ſecond pontife.* )

IRADAN.

Approchez-vous, ma fille, & reprenez vos ſens.

LE GRAND PRÊTRE.

Vous avez à nos yeux par un impur encens,
Honorant un faux Dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais Dieux des Romains refuſé vos hommages ;
A nos préceptes ſaints vous avez réſiſté :
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRÊTRE.

Elle ne répond point : ſon maintien, ſon ſilence
Sont aux Dieux comme à nous une nouvelle offenſe.

Digitized by Google

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'eſt pas ainſi que parle l'équité.
Si le juge eſt ſévère, il n'eſt point tyrannique.
Tout ſoldat que je ſuis, je ſais comme on s'explique....
Ma fille, eſt-il bien vrai que vous ne ſuiviez pas
Le culte antique & ſaint qui règne en nos climats?

ARZAME.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LE GRAND PRETRE.

C'en eſt aſſez.

LE SECOND PRETRE.

Son crime
Eſt dans ſa propre bouche. Elle en ſera victime.

IRADAN.

Non, ce n'eſt point aſſez: & ſi la loi punit
Les ſujets Syriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Perſans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle eſt Perſanne: on peut de ce ſéjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Oſez ſans vous troubler dire où vous êtes née;
Quelle eſt votre famille & votre deſtinée.

ARZAME.

Je rends graces, Seigneur, à tant d'humanité:
Mais je ne puis jamais trahir la vérité;
Mon cœur, ſelon ma loi, la préfère à la vie:
Je ne puis vous tromper, ces lieux ſont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop ſincère! ô fatale candeur!
Eh bien, prêtres des Dieux! faut-il que votre cœur

Ne

Digitized by Google

Ne ſoit point amolli du malheur qui la preſſe,
De ſa ſimplicité, de ſa tendre jeuneſſe ?

LE GRAND PRETRE.

Notre loi nous défend une fauſſe pitié.
Au ſoleil à nos yeux elle a ſacrifié.
Il a vu ſon erreur, il verra ſon ſupplice.

AZAME.

Avant de me juger, connaiſſez la juſtice.
Votre eſprit contre nous eſt en vain prévenu ;
Vous puniſſez mon culte, il vous eſt inconnu.
Sachez que ce ſoleil qui répand la lumière,
Ni vos Divinités de la nature entière,
Que vous imaginez réſider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, ſur la terre, aux enfers,
Ne ſont point les objets que mon culte enviſage.
Ce n'eſt point au ſoleil à qui je rends hommage ;
C'eſt au Dieu qui le fit, au Dieu ſon ſeul auteur,
Qui punit le méchant & le perſécuteur ;
Au Dieu dont la lumière eſt le premier ouvrage.
Sur le front du ſoleil il traça ſon image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ſes faibles portraits.
Nous adorons en eux ſa ſplendeur éternelle.
Zoroaſtre embraſé des flammes d'un ſaint zèle
Nous enſeigna ce Dieu que vous méconnaiſſez,
Que par des Dieux ſans nombre en vain vous remplacez ;
Et dont je crains pour vous la juſtice immortelle
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle.
Il veut qu'on ſoit ſoumis aux loix de ſes parens,
Fidèle envers ſes rois, même envers ſes tyrans



Digitized by Google

Quand on leur a prêté ſerment d'obéiſſance ;
Que l'on tremble ſurtout d'opprimer l'innocence ;
Qu'on garde la juſtice & qu'on ſoit indulgent ;
Que le cœur & la main s'ouvrent à l'indigent.
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée,
Il veut que parmi nous l'amitié ſoit ſacrée.
Ce ſont là les devoirs qui nous ſont impoſés....
Prêtres, voilà mon Dieu ; frappez, ſi vous l'oſez.

IRADAN.

Vous ne l'oſerez point : ſa candeur & ſon âge,
Sa naïve éloquence & ſurtout ſon courage,
Adouciront en vous cette âpre auſtérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par ſa bouche & m'a trouvé ſenſible.
Je cède à cet empire, & mon cœur combattu
En plaignant ſes erreurs admire ſa vertu.
A ſes illuſions, ſi le ciel l'abandonne,
Le ciel peut ſe venger ; mais que l'homme pardonne.
Dût Céſar me punir d'avoir trop émouſſé
Le fer ſacré des loix entre nos mains laiſſé,
J'abſous cette coupable.

LE GRAND PRETRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne ſouffrirons pas qu'un ſoldat, un profane,
Corrompant de nos loix l'inflexible équité
Protége ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRETRE.

Il faut ſavoir ſurtout quel mortel l'a ſéduite,
Quel rebelle en ſecret la tient ſous ſa conduite ;
De ſon ſang réprouvé quels ſont les vils auteurs,

Digitized by Google

ARZAME.

Qui ? moi ! j'expoſerais mon père à vos fureurs ?
Moi, pour vous obéir, je ſerais parricide ?
Plus votre ordre eſt injuſte, & moins il m'intimide.
Dites-moi quelles loix, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ſes parens.
J'ai parlé, j'ai tout dit, & j'ai pu vous confondre.
Ne m'interrogez plus : je n'ai rien à répondre.

LE GRAND PRETRE.

On vous y forcera.... Garde de nos priſons,
Tribun, c'eſt en vos mains que nous la remettons ;
C'eſt au nom de Céſar ; & vous répondrez d'elle.
Je veux bien préſumer que vous ſerez fidèle
Aux loix de l'Empereur, à l'intérêt des cieux.

---

## SCENE V.

### IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Tout au nom de Céſar, & tout au nom des Dieux !
C'eſt en ces noms ſacrés qu'on fait des miſérables !
O pouvoirs ſouverains, on vous en rend coupables !..
Vous, jeune malheureuſe, ayez un peu d'eſpoir.
Vous me voyez chargé d'un funeſte devoir :
Ma place eſt rigoureuſe, & mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante,
Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;
Un ſoldat vous abſout & veut vous ſecourir.
Mais que puis-je contre eux ! le peuple les révère ;



Digitized by Google

L'Empereur les ſoutient ; leur ordre ſanguinaire
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur eſt plus ſenſible à votre humanité ;
Qu'il n'eſt glacé de crainte à l'aſpect du ſupplice.

IRADAN.

Vous pourriez deſarmer leur barbare injuſtice,
Abjurer votre culte, implorer l'Empereur ;
J'oſe vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, Seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir, & j'ai peine à comprendre
Tant d'obſtination dans un âge ſi tendre.
Pour des préjugés vains aux nôtres oppoſés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas ! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres !
Il me faut expirer par un ſupplice affreux,
Pour n'avoir point appris l'art de penſer comme eux !
Pardonnez cette plainte, elle eſt trop excuſable :
Je n'en ſaurai pas moins, d'un front inaltérable,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer,
Et chérir votre main qui veut m'en délivrer.

IRADAN.

Ainſi vous ſurmontez vos mortelles allarmes,
Vous, ſi jeune & ſi faible ! & je verſe des larmes ;
Je pleure, & d'un œil ſec vous voyez le trépas !
Non, malheureuſe enfant, vous ne périrez pas.
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grace :

Digitized by Google

De vos perſécuteurs je braverai l'audace.
Laiſſez-moi ſeulement parler à vos parens :
Qui ſont-ils ?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignité, ſans nom. De leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fidèles à leur culte, ainſi qu'à l'Empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur,
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le ſilence,
Quand de mes oppreſſeurs la barbare inſolence
Voulait que mes parens leur fuſſent décelés.
Mon cœur fermé pour eux, s'ouvre quand vous parlez.
Mon père eſt Arzémon. Ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau, finit ſa deſtinée :
A peine l'ai-je vue ; & tout ce qu'on m'a dit,
C'eſt qu'un chagrin mortel accablait ſon eſprit :
Le ciel permet encor que le mien s'en ſouvienne.
Elle mouillait de pleurs & ſa couche & la mienne ;
Je nâquis pour la peine & pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans ſa religion,
Je n'en connus point d'autre ; elle eſt ſimple, elle eſt pure ;
C'eſt un préſent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O ciel ! ô Dieux qui l'écoutez,
Sur cette ame ſi belle étendez vos bontés !....
Mais parlez, votre père eſt-il dans Apamée ?



Digitized by Google

ARZAME.

Non, Seigneur, de Céſar il a ſuivi l'armée :
Il apporte en ſon camp les fruits de ſes jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arroſai de mes mains.
Nos mœurs, vous le voyez, ſont ſimples & ruſtiques.

IRADAM.

Reſtes de l'âge d'or & des vertus antiques,
Que n'ai-je ainſi vécu ! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéreſſans ?
Vivez, ô noble objet ! ce cœur vous en conjure.
J'en atteſte cet aſtre & ſa lumière pure,
Lui par qui je vous vois & que vous révérez ;
S'il eſt ſacré pour vous, vos jours ſont plus ſacrés ;
Et je perdrai ma place avant qu'en ſa furie
La main du fanatiſme attente à votre vie....
Vous la ſuivrez, ſoldats, mais c'eſt pour obſerver
Si ces prêtres cruels oſeraient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez ſa défenſe.
Il eſt beau de mourir pour ſauver l'innocence ;
Allez.

ARZAME.

Ah ! c'en eſt trop : mes jours infortunés
Méritent-ils, Seigneur, les ſoins que vous prenez ?
Modérez ces bontés d'un ſauveur & d'un père.

Digitized by Google

## SCENE VI.

IRADAN *seul.*

JE m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
Me rendront trop coupable aux yeux du Souverain:
Je crains mes soldats même, & ce terrible frein,
Ce frein que l'imposture a su mettre au courage,
Cet antique respect prodigué d'âge en âge
A nos persécuteurs, aux tyrans des esprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante surpris;
Ils se croiront souillés du plus énorme crime,
S'ils osent refuser le sang de la victime.
O superstition! que tu me fais trembler!
Ministres de Pluton qui voulez l'immoler,
Puissances des enfers, & comme eux inflexibles;
Non, ce n'est pas pour moi que vous serez terribles:
Un sentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend sa défense & m'en fait un devoir;
Il étonne mon ame, il l'excite, il la presse.
Mon indignation redouble ma tendresse.
Vous adorez les Dieux de l'inhumanité,
Et je sers contre vous le Dieu de la bonté.



Digitized by Google

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

CE que vous m'apprenez de ſa ſimple innocence,
De ſa grandeur modeſte & de ſa patience,
Me ſaiſit de reſpect & redouble l'horreur
Que ſent un cœur bien né pour le perſécuteur.
Quelle injuſtice, ô ciel! & quelles loix ſiniſtres!
Faut-il donc à nos Dieux des bourreaux pour miniſtres?
Numa qui leur donna des préceptes ſi ſaints,
Les avait-il créés pour frapper les humains!
Alors ils conſolaient la nature affligée.
Que les tems ſont divers! que la terre eſt changée!...
Ah! mon frère achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front & dreſſer mes cheveux.

IRADAN.

Pour la ſeconde fois ils ont paru, mon frère;
Au nom de l'Empereur & des Dieux qu'on révère,
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire émané contre les réfractaires;
Tant atteſté le ciel & leurs loix ſanguinaires,
Que mes ſoldats tremblans & vaincus par ces loix,

Digitized by Google

Ont baiſſé leurs regards au ſeul ſon de leur voix.
Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare
Avancent fièrement, & d'une main barbare
Ils ſaiſiſſent ſoudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant ſi ſublime (*Arzame*, c'eſt ſon nom):
Ils la traînaient déja : quelques ſoldats en larmes
Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
Je m'élance ſur eux, je l'arrache à leurs mains ;
Tremblez, hommes de ſang, arrêtez, inhumains,
Tremblez, elle eſt Romaine, en ces lieux elle eſt née,
Je la prends pour épouſe. O Dieux de l'himenée !
Dieux de ces ſacrés nœuds, Dieux clémens que je ſers,
Je triomphe avec vous des monſtres des enfers.
Armez & protégez la main que je lui donne.
Ma cohorte à ces mots ſe lève & m'environne,
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie & reſtent éperdus.
Vous ſavez, ai-je dit, que nos loix ſouveraines
Des ſaints nœuds de l'himen ont conſacré les chaînes.
Que nul n'oſe porter ſa téméraire main
Sur l'auguſte moitié d'un citoyen Romain ;
Je le ſuis : reſpectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre.
Mais bientôt revenus de leur ſtupidité,
Reprenant leur audace & leur atrocité,
Leur bouche oſe crier à la fraude, au parjure.
Cet himen, diſent-ils ; n'eſt qu'un jeu d'impoſture,
Une offenſe à Céſar, une inſulte aux autels ;
Je n'en ai point tiſſu les liens ſolemnels,
Ce n'eſt qu'un artifice indigne & puniſſable....

Digitized by Google

Je vais donc le former cet himen respectable.
Vous l'approuvez, mon frère, & je n'en doute pas :
Il sauve l'innocence, il arrache au trépas
Un objet cher aux Dieux aussi-bien qu'à moi-même ;
Qu'ils protégent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime ;
Et qui par sa vertu, plus que par sa beauté,
Est l'image à mes yeux de la Divinité.

CESENE.

Qui ? moi ! si je l'approuve ! ah mon ami, mon frère,
Je sens que cet himen est juste & nécessaire.
Après l'avoir promis, si, rétractant vos vœux,
Vous n'accompliſſiez pas vos desseins généreux,
Je vous croirais parjure, & vous seriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour son supplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obscurément puisé la source de son sang.
Avons-nous des ayeux dont les fronts en rougissent ?
Ses graces, sa vertu, son péril l'annobliſſent.
Dégagez vos sermens, pressez ce nœud sacré ;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'est point là sans doute un himen ordinaire,
Enfant de l'intérêt ou d'un amour vulgaire ;
La magnanimité forme ces sacrés nœuds ;
Ils consolent la terre, ils sont bénis des cieux ;
Le fanatisme en tremble. Arrachez à sa rage
L'objet, le digne objet de votre juste hommage.

IRADAN.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud solemnel,
Les témoins, le festin, les présens & l'autel.
Je veux qu'il s'accompliſſe aux yeux des tyrans même.

Digitized by Google

Dont la voix infernale insulte à ce que j'aime.
(*à des suivans*)
Qu'on la fasse venir.... Mon frère, demeurez,
Digne & premier témoin de mes sermens sacrés,
La voici.

CESENE.

Son aspect déja vous justifie.

---

## SCENE II.

### IRADAN, CESENE, ARZAME.

IRADAN.

ARzame, c'est à vous que mon cœur sacrifie,
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compassion,
Repoussait loin de vous la persécution.
Contre vos ennemis l'équité se soulève :
Elle a tout commencé ; l'amour parle & l'achève.
Je suis prêt de former en présence des Dieux,
En présence du vôtre, un nœud si précieux,
Un nœud qui fait ma gloire & qui vous est utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un promt azile ;
Qui vous peut en secret donner la liberté
D'exercer votre culte avec sécurité.
Il n'en faut point douter, l'éternelle puissance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance.
Elle vous a portée aux écueils de la mort
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour sauver votre vie,
Tissut en même-tems ce saint nœud qui nous lie.

Digitized by Google

Je vous préſente un frère. Il va tout préparer
Pour cet heureux himen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfaiſance
Hélas! j'offre mon trouble & ma reconnaiſſance.
Puiſſe l'aſtre du jour épancher ſur tous deux
Ses rayons les plus purs & les plus lumineux.
Goûtez en vous aimant un ſort toujours proſpère.
Mais ô mon bienfaiſteur! ô mon maître! ô mon père!
Vous qui faites ſur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en ſecret à ma voix.

CESENE.

Je me retire, Arzame, & mes mains empreſſées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées
Tendre ami de mon frère, heureux de ſon bonheur,
Je partage le vôtre, & vois en vous ma ſœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir!

---

## SCENE III.

### IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

BElle & modeſte Arzame,
Verſez en liberté vos ſecrets dans mon ame,
Ils ſont à moi, parlez, tout eſt commun pour nous.

ARZAME.

Mon père! en frémiſſant je tombe à vos genoux.

Digitized by Google

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteſte ce ſoleil, image de Dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le ſang
Dont ces prêtres de mort vont épuiſer mon flanc.

IRADAN.

Ah! que me dites-vous, & quelle défiance!
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offenſe;
Ces tyrans confondus ſauront vous reſpecter.

ARZAME.

Juſte Dieu! que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté ſi noble, une ardeur ſi touchante!

IRADAN.

Je m'honore moi-même, & ma gloire eſt contente
Des reſpects qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en eſt trop.... bornez-vous, Seigneur, à la pitié;
Mais daignez m'aſſurer qu'un ſecret qui vous touche
Ne ſortira jamais de votre auguſte bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien....

IRADAN.

Vous ſemblez héſiter;
Et vos regards ſur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, & j'entends votre cœur qui ſoupire.

ARZAME.

Ecoutez, s'il ſe peut, ce que je vais vous dire.
Vous ne connaiſſez pas la loi que nous ſuivons:

Digitized by Google

Elle peut être horrible aux autres nations ;
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère ;
Ce qu'ici l'on proſcrit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs & divins,
Qui ſont un ſacrilège aux regards des Romains.
Notre religion à la vôtre contraire
Ordonne que la ſœur s'uniſſe avec le frère,
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
La ſource de leur ſang pour eux toujours ſacrée,
En ſe réuniſſant n'eſt jamais altérée.
Telle eſt ma loi.

IRADAM.

Barbare ! Ah ! que m'avez-vous dit !

ARZAME.

Je l'avais bien prévu ! .... votre cœur en frémit.

IRADAM.

Vous avez donc un frère ?

ARZAME.

Oui, Seigneur, & je l'aime ;
Mon père à ſon retour dût nous unir lui-même.
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés
De nos Guèbres chéris & chez vous condamnés.
Je ne ſuis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jettés ſur ma miſère,
Et d'autant plus coupable à vos yeux allarmés,
Que je vous dois la vie, & qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père ;
Mais plus je vous chéris, & moins j'ai dû me taire.
Rendez ce triſte cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper ;

Digitized by Google

IRADAN.

Je demeure immobile, & mon ame éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux ſecret je ſuis trop offenſé :
Mon cœur le gardera.... mais ce cœur eſt percé.
Allez, je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me ſouvenir combien vous m'étiez chère.
Dans l'indignation dont je ſuis pénétré,
Malgré tout mon couroux, mon honneur vous ſait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant myſtère.
Votre eſprit eſt trompé, mais votre ame eſt ſincère.
Je ſuis épouvanté, confus, humilié ;
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié.
Je ne vous aime plus, mais je vous ſers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juſte couroux,
Puiſque je dois mourir, c'eſt de mourir par vous ;
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ſes bienfaits,
Rendra ma mort plus douce ; & ma bouche expirante
Bénira juſqu'au bout cette main bienfaiſante.

IRADAN.

Allez, n'eſpérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon ame un tel conſentement.
Par le pouvoir ſecret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous toute ingrate & coupable :
Vos nœuds me ſont horreur ; & dans mon déſeſpoir
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

Digitized by Google

ARZAME.

Et moi, Seigneur, & moi, plus que vous confondue;
Je ne puis m'arracher d'une ſi chère vue;
Et je crois voir en vous un père courouce,
Qui me conſole encor quand il eſt offenſé.

---

## SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CESENE.

MOn frère, tout eſt prêt, les autels vous demandent,
Les prêtreſſes d'himen, les flambeaux vous attendent.
Le peu de vos amis qui nous reſte en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obſcurs,
Groſſiérement parés, & plus ornés par elle,
Que ne l'eſt des Céſars la pompe ſolemnelle.

IRADAN.

Renvoyez ces amis, éteignez ces flambeaux.

CESENE.

Comment! quel changement, quels déſaſtres nouveaux!
Sur votre front glacé l'horreur eſt répandue:
Ses yeux baignés de pleurs ſemblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autel, plus d'himen.

ARZAME.

J'en ſuis indigne.

CESENE.

O ciel!
Dans quel contentement je parais cet autel!

Com-

Digitized by Google

Combien je chériſſais cet heureux miniſtère !
Quel plaiſir j'éprouvais dans le doux nom de frère !

ARZAME.

Ah ! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CESENE.

Que dites-vous ?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux ;
Renonçons pour jamais à ce poſte funeſte,
A ce rang avili qu'avec vous je déteſte,
A tous ces vains honneurs d'un ſoldat détrompé ;
Trop baſſe ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre
De nos enfans, mon frère, allons pleurer la cendre ;
Nos femmes, nos enfans nous ont été ravis :
Vous pleurez votre fille, & je pleure mon fils.
Tout eſt fini pour nous : ſans eſpoir ſur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre ?
Quittons tout & fuyons. Mon eſprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient conſolé ;
Ils ſont rompus ; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais, & du monde & d'Arzame.

CESENE.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble & quels deſſeins !
Vous laiſſeriez Arzame à ſes vils aſſaſſins,
A ſes bourreaux ? qui ? vous !

IRADAN.

Arrêtez : peut-on croire
D'un ſoldat, de ſon frère, une action ſi noire !
Ce que j'ai commencé, je le veux achever :
Je ne la verrai plus ; mais je dois la ſauver.



Digitized by Google

Mes ſermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage.
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage,
Vous m'inſultez.

ARZAME.

O ciel! ô frères généreux!
Dans quel ſaiſiſſement vous me jettez tous deux!
Hélas! vous diſputez pour une malheureuſe.
Laiſſez-moi terminer ma deſtinée affreuſe.
Vous en voulez trop faire, & trop ſacrifier,
Vos bontés vont trop loin, mon ſang doit les payer.

## SCENE V.

Les Perſonnages précédens, les PRETRES de Pluton; Soldats.

LE GRAND PRETRE.

Est-ce ainſi qu'on inſulte à nos loix vengereſſes,
Qu'on trahit hautement la foi de ſes promeſſes,
Qu'on oſe ſe jouer avec impunité
Du pouvoir ſouverain par vous-même atteſté!
Voilà donc cet himen & ce nœud ſi propice
Qui devait de Céſar enchainer la juſtice,
Ce citoyen Romain qui penſait nous tromper!
La victime à nos mains ne doit plus échaper.
Déja Céſar inſtruit, connait votre impoſture.
Nous venons en ſon nom réparer ſon injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève ſoudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain.
Saiſiſſez-la.

ARZAME.

Mon père!

Digitized by Google

IRADAN (*aux soldats.*)

Ingrats!

CESENE.

Troupe insolente!....

Arrêtez!.... devant moi qu'un de vous se présente;
Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND PRETRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils assassins;
Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND PRETRE.

Les Dieux, César & nous, soldats, voilà vos maîtres.

CESENE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet azile à vos malheurs donné.

CESENE.

Ne craignez rien.

ARZAME (*en se retirant.*)

Je meurs.

LE GRAND PRETRE.

Frémissez; infidèles.
César vient, il sait tout, il punit les rebelles.
D'une secte proscrite indignes partisans,
De complots ténébreux coupables artisans,
Qui deviez devant moi, le front dans la poussière,
Abaisser en tremblant votre insolence altière,
Qui parlez de pitié, de justice & de loix,
Quand le courroux des Dieux parle ici par ma voix;



TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Qui mépriſez mon rang, qui bravez ma puiſſance;
Vous appellez la foudre : & c'eſt moi qui la lance.

## SCENE VI.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

MOn frère, je le vois, ce pas eſt dangereux.

IRADAN.

Ne nous flattons jamais de l'emporter ſur eux.

CESENE.

Mais ſauvons l'innocence.

IRADAN.

Ecoutez : Apamée
Touche aux Etats Perſans : la ville eſt déſarmée :
Les ſoldats de ce fort ne ſont point contre moi ;
Et déja quelques-uns m'ont engagé leur foi.
Courez à nos tyrans, flattez leur violence ;
Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux conſeillé, plus juſte, à ſon devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu.
Dites que par leurs mains je conſens qu'elle meure ;
Que je livre ſa tête avant qu'il ſoit une heure.
Trompons la cruauté qu'on ne peut déſarmer.
Enfin, promettez tout : je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura paſſé ces fatales frontières,
Je mets entre elle & moi d'éternelles barrières.
A vos conſeils rendu, je briſe tous mes fers.
Loin d'un ſervice ingrat, caché dans des déſerts,
Des humains avec vous je fuirai l'injuſtice.

Digitized by Google

CESENE.

Allons, je promettrai ce cruel ſacrifice ;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'Empereur emploie
A ſervir ces bourreaux avides de leur proie !
Oui, je vais leur parler.

## SCENE VII.

IRADAN, le jeune ARZEMON *parcourant le fond de la Scène d'un air inquiet & égaré.*

LE JEUNE ARZEMON.

O Mort ! ô Dieu vengeur !
Ils me l'ont enlevée ; ils m'arrachent le cœur.....
Où la trouver ? où fuir ? quelles mains l'ont conduite ?

IRADAN.

Cet inconnu m'allarme : eſt-il un ſatellite
Que ces juges ſanglans ſe preſſent d'envoyer
Pour obſerver ces lieux & pour nous épier ?

LE JEUNE ARZEMON.

Ah !.... la connaiſſez-vous ?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare :
Parle : que cherches-tu ?

LE JEUNE ARZEMON.

La vertu la plus rare....
La vengeance, le ſang, les raviſſeurs cruels,
Les tyrans révérés des malheureux mortels...
Arzame ! cher Arzame !... Ah ! donnez-moi des armes



Digitized by Google

Que je meure vengé.

IRADAN.

Son déſeſpoir, ſes larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils ſont,
Les traits que la nature imprima ſur ſon front;
Tout me dit, c'eſt ſon frère.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, je le ſuis.

IRADAN.

Arrête,
Garde un profond ſilence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZEMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfans infortunés!
Dans quels lieux les Deſtins les ont-ils amenés!....
Toi, le frère d'Arzame!

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, ton regard ſévère
Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur & de pitié:
Il peut avec ſa ſœur être ſacrifié.
Vien, je commande ici. Réſous-toi de me ſuivre.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je la voir enfin.

IRADAN.

Tu peux la voir & vivre.
Calme-toi, malheureux.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah! Seigneur, pardonnez

Digitized by Google

A mes ſens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi! ces lieux, dites-vous, ſont en votre puiſſance;
Et l'on y traîne ainſi la timide innocence?
Vos eſclaves Romains, de leurs bras criminels,
Ont arraché ma ſœur aux foyers paternels.
De la mort, dites-vous, ma ſœur eſt menacée.
Vous la perſécutez!

IRADAN.

Va, ton ame eſt bleſſée
Par les illuſions d'une fatale erreur.
Va, ne me prends jamais pour un perſécuteur,
Et ſur elle & ſur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas! dois-je y compter?....daignez donc me la rendre.
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un ſort funeſte!
Vien, jeune infortuné, je t'apprendrai le reſte.
Sui mes pas.

LE JEUNE ARZEMON.

J'obéis à vos ordres preſſans.
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfans!
Quel ſort les entraîna dans ces lieux qu'on déteſte?
De l'une j'admirais la fermeté modeſte,
Sa réſignation, ſa grace, ſa candeur.
L'autre accroit ma pitié, même par ſa fureur.
Un Dieu veut les ſauver, il les conduit ſans doute,
Ce Dieu parle à mon cœur; il parle & je l'écoute.



Digitized by Google

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LE JEUNE ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.

JE marche dans ces lieux de ſurpriſe en ſurpriſe,
Quoi ! c'eſt toi que j'embraſſe, ô mon cher Mégatiſe !
Toi, né chez les Perſans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon ſi chéri,
Toi, ſoldat des Romains ! quel infâme eſclavage !

MEGATISE.

Cher ami, que veux-tu ! les erreurs du jeune âge,
Un eſprit inquiet, trop de facilité,
L'occaſion trompeuſe, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les ſoldats m'a jetté dans l'armée.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ame à ce ſervice eſt-elle accoutumée ?
Tu pourrais être libre en ſuivant tes amis.

MEGATISE.

Le pauvre n'eſt point libre, il ſert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ſort près d'Iradan deviendra plus proſpère.

MEGATISE.

Va, des guerriers Romains il n'eſt rien que j'eſpère.

ARZEMON.

Que dis-tu ? le Tribun qui commande en ce fort,
Ne t'a-t-il pas offert un généreux ſupport ?

Digitized by Google

MEGATISE.

Ah! croi-moi, les Romains tiennent peu leur promeſſe.
Je connais Iradan ; je ſais que, dans Emeſſe,
Amant d'une Perſanne, il en avait un fils.
Mais apprends que bientôt déſolant ſon pays
Sur un ordre du Prince il détruiſit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un azyle.
Oui, les chefs, les ſoldats à nuire condamnés
Font toujours tous les maux qui leur ſont ordonnés.
Nous en voyons ici la preuve trop ſenſible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encor & toujours chancelante !
L'autre eſt prête à tremper ſa main vile & ſanglante
Dans ce cœur ſi chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un Pontife altéré de ſon ſang.

LE JEUNE ARZEMON.

Cher ami, rendons grace au ſort qui nous protége ;
On ne commettra point ce meurtre ſacrilége.
Iradan la ſoutient de ſon bras protecteur ;
Il voit ce fier Pontife avec des yeux d'horreur,
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur, il n'eſt plus de victime.
De la Perſe à nos pas il ouvre les chemins.

MEGATISE.

Tu penſes que pour toi, bravant ſes Souverains,
Il hazarde ſa perte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit, il le jure.
Ma ſœur, ne le croit point capable d'impoſture.

Digitized by Google

En un mot nous partons. Je ne ſuis affligé
Que de partir ſans toi, ſans m'être encor vengé.
Sans punir les tyrans.

MEGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a ſéduit ? de quels funeſtes charmes,
De quel preſtige affreux tes yeux ſont faſcinés !
Tu crois qu'Arzame échape à leurs bras forcenés !

LE JEUNE ARZEMON.

Je le crois.

MEGATISE.

Que du Fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Sans doute.

MEGATISE.

On te trahit, dans une heure elle eſt morte.

LE JEUNE ARZEMON.

Non, il n'eſt pas poſſible : on n'eſt pas ſi cruel.

MEGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan, ce Céſéne, ce traître
Trafique de ſa vie, & la vend au Grand Prêtre ;
J'ai vu, j'ai vu ſigner le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

Je meurs !... Que m'as-tu dit ?

MEGATISE.

L'horrible vérité,
Hélas ! elle eſt publique, & mon ami l'ignore.

LE JEUNE ARZEMON.

O monſtres ! ô forfaits !... Mais non, je doute encore...
Ah ! comment en douter ! mes yeux n'ont-ils pas vu

Digitized by Google

Ce perfide Iradan devant moi confondu ?
Des mots entrecoupés ſuivis d'un froid ſilence,
Des regards inquiets que troublait ma préſence,
Un air ſombre & jaloux, plein d'un ſecret dépit,
Tout ſemblait en effet me dire, il nous trahit.

MEGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame eſt leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Déteſtables humains ! quoi ce même Iradan !...
Si fier, ſi généreux !

MEGATISE.

N'eſt-il pas courtiſan ?
Peut-être il n'en eſt point qui, pour plaire à ſon maître,
Ne ſe chargeât des noms de barbare & de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je ſauver Arzame ?

MEGATISE.

En ce ſéjour d'effroi,
Je t'offre mon épée, & ma vie eſt à toi.
Mais ces lieux ſont gardés, le fer eſt ſur ſa tête,
De l'horrible bucher la flamme eſt toute prête.
Chez ces prêtres ſanglans nul ne peut aborder...
Où vas-tu, malheureux ?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander ?
Ah ! je la vois venir. Crains de lui faire entendre
L'effroyable ſecret que tu viens de m'apprendre...
Ciel ! ô ciel ! puis-je croire un tel excès d'horreur !
Iradan !

Digitized by Google

## SCENE II.

LE JEUNE ARZEMON, MEGATISE, ARZAME.

ARZAME.

CHer époux! cher espoir de mon cœur;
Le Dieu de notre himen, le Dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure...
Quoi! c'est là Mégatise!... En croirai-je mes yeux!
Un ignicole, un Guèbre est soldat en ces lieux!

LE JEUNE ARZEMON.

Il est trop vrai, ma sœur.

MEGATISE.

Oui, j'en rougis de honte;

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte?

MEGATISE.

Sans doute il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZEMON.

Je vois... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout est prêt pour la fuite:
De fidèles soldats marchent à notre suite.
Mégatise en est-il?

MEGATISE.

Je vous offre mon bras,

Digitized by Google

C'eſt tout ce que je puis... Je ne vous quitte pas.

ARZAME, *au jeune Arzémon.*

Pour ſortir d'Apamée il n'attend que ſon frère...;
D'où vient que tu pâlis?... Quel trouble involontaire
Eclate dans tes yeux de larmes inondés!

LE JEUNE ARZEMON.

Quoi Céſéne, Iradan!... De grace, répondez:
Où ſont-ils? qu'ont-ils fait?

ARZAME.

Ils ſont près du Grand Prêtre.

LE JEUNE ARZEMON.

Près de ton oppreſſeur!

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZEMON.

Ils tardent bien longtems.

ARZAME.

Tu les verras ici.

ARZEMON (*ſe jettant dans les bras de Mégatiſe.*)

Cher ami, c'en eſt fait, tout eſt donc éclairci!

ARZAME.

Eh quoi! la crainte encor ſur ton front ſe déploie;
Quand l'eſpoir le plus doux nous doit combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous,
Lorſque de l'Empereur il brave le courroux,
Que pour ſauver nos jours il hazarde ſa vie,
Qu'il ſe trahit lui-même & qu'il ſe ſacrifie?

LE JEUNE ARZEMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur,

Digitized by Google

Mon frère, elle eſt injuſte.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, pardonne, ma ſœur;
Pardonne; écoute au moins: Mégatiſe eſt fidèle,
Notre culte eſt le ſien, je réponds de ſon zèle,
C'eſt un frère; à ſes yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels ſentimens ſecrets ce Romain nous conſerve?
Il paraiſſait troublé, tu t'en ſouviens: obſerve,
Rappelle en ton eſprit juſqu'aux moindres diſcours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de Céſar, de toi-même,
Des loix que nous ſuivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander!

LE JEUNE ARZEMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder,
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,
Sans verſer des poiſons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verſerai, peut-être, en oſant t'obéir.

LE JEUNE ARZEMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puiſque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jalouſie;
Tu ne la connais point: un ſentiment ſi bas
Bleſſe le nœud d'himen & ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZEMON.

Crois qu'un autre intérêt, un ſoin plus cher m'anime.

Digitized by Google

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime...
J'avouerai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait ?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait!

ARZAME.

Sa poursuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite.
Il a su les secrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, & de ma passion.
Par de profonds respects, par un aveu sincère,
J'ai repoussé l'honneur qu'il prétendait me faire.
A ses empressemens j'ai mis ce frein sacré ;
Ce secret à jamais devait être ignoré,
Tu me l'as arraché ; mais crains d'en faire usage.

LE JEUNE ARZEMON.

Achève. Il a donc su ce serment qui m'engage,
Qui rejoint par nos loix le frère avec la sœur ?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZEMON.

Qu'a produit en lui ce nœud si saint ?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZEMON *à Mégatise.*

C'est assez, je vois tout : le barbare ! il se venge.

Digitized by Google

ARZAME.

Malgré notre himenée à ſes yeux trop étrange ;
Malgré cette horreur même, il oſe protéger
Notre ſainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces ſanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah ! ma ſœur !... c'en eſt fait.

ARZAME.

Tu frémis & tu pleures !

LE JEUNE ARZEMON.

Qui ? moi !... Ciel !... Iradan.

ARZAME.

Pourrais-tu ſoupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner ?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne ... en ces momens ... dans un lieu ſi barbare ...
Parmi tant d'ennemis ... aiſément on s'égare ...
Du parti que l'on prend le cœur eſt effrayé.

ARZAME.

Ah ! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu ſors !... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZEMON.

Ami, veille ſur elle... ô tendreſſe ! ... ô nature !
*(avec fureur.)*
Que vais-je faire ! ah Dieu ... Vengeance, entends ma voix !
*(Il embraſſe ſa ſœur en pleurant.)*
Je t'embraſſe, ma ſœur, pour la dernière fois.
*(Il ſort.)*

SCENE

## SCENE III.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

ARrête!..., que veut-il? qu'eſt-ce donc qu'il prépare,
De ſa tremblante ſœur faut-il qu'il ſe ſépare?
Et dans quel tems, grand Dieu!..., qu'en peux-tu ſoupçonner?

MEGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le ſort veut s'obſtiner;
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont ſuivie.

MEGATISE.

Puiſſe le juſte ciel veiller ſur votre vie!

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je ſuis loin de lui.
J'avais quelque courage, il s'épuiſe aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces Juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces?
Aſſez infortuné pour ſervir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs myſtères affreux.

MEGATISE.

Hélas! en tous les tems leurs complots ſont à craindre;
Céſar les favoriſe, ils ont ſu le contraindre
A fléchir ſous le joug qu'ils auraient dû porter.
Penſez-vous qu'Iradan puiſſe leur réſiſter?
Etes-vous ſûre enfin de ſa perſévérance?
On ſe laſſe ſouvent de ſervir l'innocence;



Digitized by Google

Bientôt l'infortuné pèse à ſon protecteur.
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel eſt mon malheur ;
Si le noble Iradan ceſſe de me défendre,
Il faut mourir ... grand Dieu, quel bruit ſe fait entendre !
Quels mouvemens ſoudains, & quels horribles cris !

## SCENE IV.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats, LE JEUNE ARZEMON *enchaîné*.

CESENE.

QU'on le traîne à ma ſuite : enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide,
Préparez mille morts à ce lâche homicide ;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O Ciel !

MEGATISE.

Malheureux !

ARZAME (*tombe ſur une banquette.*)

Je me meurs !

CESENE.

Femme ingrate ! eſt-ce toi qui guidais ſes fureurs ?

ARZAME (*ſe relevant.*)

Comment ! que dites-vous ? quel crime a-t-on pu faire ?

CESENE.

Le monſtre !.. quoi ! plonger une main ſanguinaire
Dans le ſein de ſon maître & de ſon bienfaiteur,

Digitized by Google

Frapper, assassiner votre libérateur !
A mes yeux ! dans mes bras ! un coup si détestable ;
Un tel excès de rage est trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel ! Iradan n'est plus !

CESENE.

Les Dieux, les justes Dieux
N'ont pas livré sa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu sa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je respire un moment.

CESENE (*aux soldats.*)

Soldats qui me suivez
Déployez les tourmens qui lui sont réservés...
Parle, avant d'expirer, nomme-moi ton complice.
(*montrant Mégatise.*)
Est-ce ta sœur, ou lui ?.. parle avant ton supplice.
Tu ne me réponds rien... quoi ! lorsqu'en ta faveur
Nous offensions hélas ! nos Dieux, notre Empereur ;
Quand nos soins redoublés, & l'art le plus pénible ;
Trompaient pour te sauver ce Pontife inflexible,
Quand, tout prêts à partir de ce séjour d'effroi
Nous exposions nos jours & pour elle & pour toi ;
De nos bontés, grand Dieu ! voilà donc le salaire !

ARZAME.

Malheureux ! qu'as-tu fait ? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'est formé ?
S'il en est un plus grand, c'est de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZEMON (*à Céséne.*)

A la fin je retrouve un reste de lumière...



Digitized by Google

La nuit s'eſt diſſipée... un jour affreux m'éclaire...
Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot, j'oſe t'interroger...
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître?
Il n'allait pas livrer ma ſœur à ce grand Prêtre?

CESENE.

La livrer, malheureux! il aurait fait couler
Tout le ſang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

Il ſuffit: je me jette à tes pieds que j'embraſſe.
A ton cher frère, à toi je demande une grace,
C'eſt d'épuiſer ſur moi les plus affreux tourmens
Que la vengeance ajoute à la mort des méchans:
Je les ai mérités: ton courroux légitime
Ne ſaurait égaler mes remords & mon crime.

CESENE.

Soldats qui l'entendez, je le laiſſe en vos mains,
Soyons juſtes, amis, & non pas inhumains.
Sa mort doit me ſuffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite;
Mais joignez-y ſa ſœur, elle eſt déja proſcrite.
La vie en tous les tems ne me fut qu'un fardeau
Qu'il me faut rejetter dans la nuit du tombeau.
Je ſuis ſa ſœur, ſa femme, & cette mort m'eſt due.

MEGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix ſoit entendue.
C'eſt moi qui dois mourir, c'eſt moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté.
Seigneur, je vous ai vu, dans ce ſéjour du crime,
Aux tyrans aſſemblés promettre la victime.

Digitized by Google

Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penſer
Que vous la promettiez pour les mieux abuſer ?
Je ſuis Guèbre & groſſier, j'ai trop cru l'apparence ;
Je l'ai trop bien inſtruit, il en a pris vengeance.
La faute en eſt à vous, vous qui la protégez.
Votre frère eſt vivant, peſez tout, & jugez.

CESENE.

Va, dans ce jour de ſang, je juge que nous ſommes
Les plus infortunés de la race des hommes...
Va, fille trop fatale à ma triſte maiſon,
Objet de tant d'horreur, de tant de trahiſon ;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera ; mais mon ame affligée
N'en eſt pas moins ſenſible à ton cruel deſtin.
Mes pleurs coulent ſur toi, mais ils coulent en vain.
Tu mourras ; aux tyrans rien ne peut te ſouſtraire :
Mais je te pleure encor en puniſſant ton frère.
(*Aux ſoldats.*)
Revolons près du mien, ſecondons les ſecours
Qui raniment encor ſes déplorables jours.

---

## SCENE V.

ARZAME *ſeule.*

DAns ſa juſte colère, il me plaint, il me pleure !
Tu vas mourir, mon frère, il eſt tems que je meure,
Ou par l'arrêt ſanglant de mes perſécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...
O mort ! ô deſtinée ! ô Dieu de la lumière !



Digitized by Google

Créateur incréé de la nature entière,
Etre immenſe & parfait, ſeul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité!
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage!
La nature eſt ta fille, & l'homme eſt ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer ſes traits,
Et créer le malheur, ainſi que les forfaits!
Eſt-il ton ennemi? Que ſa puiſſance affreuſe
Arrache donc la vie à cette malheureuſe.
J'eſpère encore en toi, j'eſpère que la mort
Ne pourra malgré lui détruire tout mon ſort.
Oui, je maquis pour toi, puiſque tu m'as fait naître;
Mon cœur me l'a trop dit; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfaiſant qui corrompit ta loi,
Ne m'empêchera pas d'aſpirer juſqu'à toi.
Par lui perſécutée, avec toi réunie,
J'oublierai dans ton ſein les horreurs de ma vie.
Il en eſt une heureuſe, & je veux y courir:
C'eſt pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

Digitized by Google

# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

LE VIEIL ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

TU gardes cette porte & tu retiens mes pas !
Tu me fais cet affront, toi Mégatiſe !

MEGATISE.

Hélas !
Triſte & cher Arzémon, vieillard que je révère ;
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour ſervir les Romains es-tu donc ſans pitié ?

MEGATISE.

Au nom de la pitié, fui ce lieu d'injuſtices ;
Crain ce ſéjour de ſang, de crimes, de ſupplices.
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans.
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où ſont mes chers enfans ?

MEGATISE.

Je te l'ai déja dit, leur péril eſt extrême.
Tu ne peux les ſervir, tu te perdrais toi-méme.



Digitized by Google

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort:
Je veux, je dois parler au Commandant du Fort?
N'eſt-ce pas Iradan que, pendant ſon voyage,
L'Empereur a nommé pour garder ce paſſage?

MEGATISE.

C'eſt lui-même, il eſt vrai; mais crains de t'arrêter,
Hélas! il eſt bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

Il me refuſerait une ſimple audience?

MEGATISE *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que Céſar m'admet en ſa préſence,
Qu'il daigne me parler?

MEGATISE.

A toi?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands Rois,
Vers les derniers humains s'abaiſſent quelquefois.
Ils redoutent des Grands le ſéduiſant langage,
Leur baſſeſſe orgueilleuſe & leur trompeur hommage;
Mais oubliant pour nous leur ſombre majeſté
Ils aiment à ſourire à la ſimplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux préſens dont mon art embellit la nature,
Ce Gouverneur ſuperbe a-t-il la dureté
De rejetter l'hommage à ſes mains préſenté?

MEGATISE.

Quoi! tu ne ſais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux?

Digitized by Google

LE VIEIL ARZEMON.

Je ſais qu'ici tout m'intimide,
Que l'inhumanité, la perſécution
Menacent mes enfans & ma religion.
C'eſt ce que tu m'as dit, & c'eſt ce qui m'oblige
A voir cet Iradan..., ſon intérêt l'exige.

MEGATISE.

Va, fuis, n'augmente point par tes ſoins obſtinés
La foule des mourans & des infortunés.

LE VIEIL ARZEMON.

Quel diſcours effroyable! explique-toi.

MEGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, eſt expirant, peut-être.

LE VIEIL ARZEMON.

Lui!

MEGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZEMON.

Pourquoi m'en détourner?

MEGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'aſſaſſiner.

LE VIEIL ARZEMON.

O Soleil! ô mon Dieu! ſoutenez ma vieilleſſe!
Qui, lui? ce malheureux, porter ſa main traîtreſſe,
Sur qui!... pour un tel crime ai-je pu l'élever!

MEGATISE.

Voi quel tems tu prenais, rien ne peut le ſauver.

LE VIEIL ARZEMON.

O comble de l'horreur! hélas! dans ſon enfance
J'avais cru de ſes ſens calmer la violence;
Emporté, mais ſenſible, il était généreux.

Digitized by Google

Quel démon l'a changé ! quel crime ! . . . ah malheureux !

MEGATISE.

C'eſt moi qui l'ai perdu, j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne ſuive point la mienne.
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZEMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !
Quelques jours malheureux & voiſins du trépas,
Ce Soleil dont mes yeux appéſantis par l'âge,
Apperçoivent à peine une infidèle image,
Ces vains reſtes d'un ſang déja froid & glacé.
J'ai vécu, mon ami ; pour moi tout eſt paſſé,
Mais avant de mourir je dois parler.

MEGATISE.

Demeure,
Reſpecte d'Iradan la triſte & dernière heure.

LE VIEIL ARZEMON.

Infortunés enfans, & que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MEGATISE.

Hélas ! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZEMON.

Que je voye Iradan.

MEGATISE.

Que ton zèle empreſſé
Reſpecte plus le ſang que ton fils a verſé.
Atten, qu'on ſache au moins ſi, malgré ſa bleſſure,
Il reſte aſſez de force encore à la nature,
Pour qu'il lui ſoit permis d'entendre un étranger.

Digitized by Google

LE VIEIL ARZEMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger!

MEGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'allarment.

LE VIEIL ARZEMON.

Tout doit nous allarmer.

MEGATISE.

Que mes pleurs te désarment.
Mon père, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,
Et son frère est témoin de son dernier moment.
Cache-toi, je viendrai te parler & t'instruire.

LE VIEIL ARZEMON.

Garde-toi d'y manquer.... Dieu qui m'as su conduire,
Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaisser sur nous tes regards paternels.

---

## SCENE II.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur* CESENE, MEGATISE.

CESENE.

MEgatise aide-nous, donne un siége à mon frère,
A peine il se soutient, mais il vit; & j'espère
Que malgré sa blessure & son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN (*à Mégatise.*)

Donne, ne pleure point.

CESÉNE. (*à Mégatise.*)

Veille sur cette porte,

Digitized by Google

Et prends garde ſur-tout qu'aucun n'entre & ne ſorte.
( *à Iradan.* ) ( *Mégatiſe ſort.* )
Prends un peu de repos néceſſaire à tes ſens,
Laiſſe-nous ranimer tes eſprits languiſſans.
Trop de ſoin te tourmente avec tant de faibleſſe.

IRADAN.

Ah ! Céſéne, au prétoire on veut que je paraiſſe !
Ce coup que je reçois m'a bien plus offenſé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois bleſſé.
Notre ennemi l'emporte, & déja le prétoire
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puiſſant eſt toujours des Grands favoriſé.
Ils ſe maintiennent tous, le faible eſt écraſé :
Ils ſont maîtres des loix dont ils ſont interprêtes ;
On n'écoute plus qu'eux, nos bouches ſont muettes.
On leur donne le droit de Juges ſouverains ;
L'autorité réſide en leurs cruelles mains.
Je perds le plus beau droit, celui de faire grace.

CESENE.

Eh pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obſcur qui t'oſe aſſaſſiner ?

IRADAN.

Ah ! qu'il vive !

CESENE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne & les entraves ;
Sous le nom de guerriers nous devenons eſclaves.
Il n'eſt plus tems de fuir ce ſéjour malheureux,
Véritable priſon qui nous retient tous deux.
Céſar eſt arrivé ; la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.

Digitized by Google

Il ne m'eſt plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres ſanglans excitent dans mon cœur.
Et loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur ſang, d'y laver ta bleſſure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir;
C'eſt ton lâche aſſaſſin que nous devons punir.
Et puiſqu'il faut le dire, indigné de ſon crime,
Aux Sacrificateurs, j'ai promis la victime:
Ta ſûreté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il eſt Guèbre, il ſuffit, Céſar te punirait.

IRADAN.

Je ne ſais; mais ſa mort en augmentant mes peines,
Semble glacer le ſang qui reſte dans mes veines.

## SCENE III.

### IRADAN, CESENE, ARZAME.

ARZAME (*ſe jettant à genoux.*)

DAns ma honte, Seigneur, & dans mon déſeſpoir
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le ſens; ma préſence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère:
L'audace de ſa ſœur eſt un crime de plus.

CESENE (*la relevant.*)

Ah! que veux-tu de nous par tes pleurs ſuperflus?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au ſupplice;
Vous l'avez ordonné, vous lui rendez juſtice;
Et vous me demandez ce que je veux!... La mort;

Digitized by Google

La mort, vous le ſavez.

CESENE.

Va, ſon funeſte ſort
Nous fait frémir aſſez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils ſont aſſez ſenſibles.
Eh bien, je veillerai ſur tes jours innocens;
C'eſt tout ce que je puis, compte ſur mes ſermens.

ARZAME.

Je vous les rends, Seigneur, je ne veux point de grace.
Il n'en veut point lui-même; il faut qu'on ſatisfaſſe
Au ſang qu'a répandu ſa déteſtable erreur:
Il faut que devant vous il meure avec ſa ſœur.
Vous me l'aviez promis: votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, & ſi votre courage,
Si votre bras vengeur ſur ſa tête étendu
Tremblait de me donner le trépas qui m'eſt dû,
Ma main ſera plus prompte & mon eſprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme?
Deux Guèbres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux Romains?

CESENE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre,
Sans qu'un Dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,
Ne ſoulève mes ſens & crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendreſſe & d'horreur.

Digitized by Google

## SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE, MEGATISE.

CESENE.

EH bien, faut-il livrer ce malheureux coupable?

MEGATISE.

Rien encore n'a paru.

CESENE.

Son ſupplice équitable
Pourrait de nos tyrans déſarmer la fureur.

ARZAME.

Ils ſeraient plus tyrans s'ils épargnaient ſa ſœur.

MEGATISE.

Cependant un vieillard dans ſa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embraſſer vos pieds.
A ſes cris, à ſes yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grace qu'il demande?

IRADAN.

Une grace! qui? moi!

CESENE.

Que veut-il? qu'il attende.
Pourquoi troubler l'horreur de nos affreux ennuis?
Allons livrer le traître.

ARZAME.

Allez & je vous ſuis.

CESENE (*à Mégatiſe.*)

Qu'il ſuſpende du moins ſa priére indiſcrette.

Digitized by Google

IRADAN.

Mon frère, la faibleſſe où mon état me jette
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
Ne peut être ſans doute ignoré de perſonne :
Et puiſque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puiſque mon ſort le touche, il vient pour me ſervir.

MEGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le faſſe venir.

## SCENE V.

Les Perſonnages précédens, ( *Mégatiſe s'avance vers le vieil Arzémon qu'on voit à la porte.* )

MEGATISE ( *à Arzémon.* )

LA bonté d'Iradan, ſe rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Juſte ciel !... Ah ! mon père !
A mes derniers momens, quel Dieu vient vous offrir !
Et que venez-vous faire en ces lieux ?

CESENE.

M'attendrir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains ! que ton fils eſt coupable !
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfans, & dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos perſécuteurs.

Li

Digitized by Google

LE VIEIL ARZEMON.

Oui, Tribun, je l'avoue, ils sont seuls condamnables;
Ceux qui forcent au crime en sont les seuls coupables;
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment:
Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène sur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,
Quels momens! quels témoins! & quel horrible jour!

---

## SCENE VI.

Les Personnages précédens, le jeune ARZEMON *enchaîné.*

LE JEUNE ARZEMON.

HElas! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un honnête homme à qui je dois mon être,
Dont j'ai deshonoré la vieillesse & le sang;
Aux yeux d'un bienfaicteur dont j'ai percé le flanc;
Aux regards indignés de son vertueux frère;
Devant vous, ô ma sœur! dont la juste colère,
Les charmes, la terreur, & les sens agités,
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités!

LE VIEIL ARZEMON (*les regardant tous.*)

J'apporte à ces douleurs dont l'excès vous dévore,
Des consolations, s'il peut en être encore.



Digitized by Google

ARZAME.

Il n'en ſera jamais après ce coup affreux.

CESENE.

Qui !... toi nous conſoler ! toi, père malheureux !

LE VIEIL ARZEMON.

Ce nom couta ſouvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verſer de nouvelles.
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels diſcours étonnans !

CESENE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens ?

LE VIEIL ARZEMON.

Que n'ai-je appris plus tôt dans mes ſombres retraites
Le lieu, le nouveau poſte & le rang où vous êtes ?
La guerre loin de moi porta toujours vos pas.
Enfin je vous retrouve.

CESENE.

En quel état, hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés ?

ARZAME.

Ah ! les loix le commandent.
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZEMON.

Seigneur, écoutez-moi....
Il vous ſouvient des jours de carnage & d'effroi
Où de votre Empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Perſans dans Emeſſe enflammée.

Digitized by Google

IRADAN.

S'il m'en ſouvient, Grands Dieux!

CESENE.

Oui, nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Emeſſe fut détruite, & j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous?

LE VIEIL ARZEMON.

Non, Seigneur, & j'abhore
Ce mercenaire uſage & ces hommes cruels,
Gagés pour ſe baigner dans le ſang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obſcure,
Je n'ai point par le meurtre offenſé la nature.
Je naquis vers Emeſſe, & depuis ſoixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je ſais qu'en cette ville un himen bien funeſte
Vous engagea tous deux.

CESENE.

O ſort que je déteſte!
De nos malheurs ſecrets qui t'a ſi bien inſtruit?

LE VIEIL ARZEMON.

Je les ſais mieux que vous: ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Emeſſe embraſée:
La mère de l'un d'eux y périt écraſée;
Et l'autre ſut tromper par un heureux effort,
Le glaive des Romains, & la flamme & la mort.

CESENE.

Et qui des deux vivait?

IRADAN.

Et qui des deux reſpire?



Digitized by Google

LE VIEIL ARZEMON.

Hélas ! vous saurez tout : je dois d'abord vous dire ;
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obscur sentier ;
Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontière ;
Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt du sort abandonné,
Je divisai le pain que le Ciel m'a donné.
Ma loi me le commande, & mon sensible zèle ;
Seigneur, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

CESENE.

Eh quoi ! privé de biens tu nourris l'étranger !
Et César nous opprime ou nous laisse égorger !

IRADAN (*se soulevant un peu.*)

Que devint cette femme ?... ô Dieu de la justice !
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans.
Le chagrin desséchait la fleur de son printems.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;
Elle me fit juger à son heure dernière
D'élever ses enfans dans sa Religion,
J'obéis. Mon devoir & ma compassion
Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, & je l'étais pour eux.

CESENE.

O destins !

Digitized by Google

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux !

CESENE.

Une faible eſpérance eſt-elle encor permiſe ?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'eſpoir qui m'a ſurpriſe.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains, ma ſœur, à ce récit confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O cieux que dois-je croire ?

CESENE.

Ah ! ſi la vérité t'a dicté cette hiſtoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclairciſſement ſur ma fille & ſon fils ?
N'as-tu point conſervé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins ?

LE VIEIL ARZEMON (*à Iradan.*)

Reconnaiſſez ce gage
D'un malheur ſans exemple & de la vérité.
C'eſt pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(*Il donne la lettre.*)
Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du ſang que j'ai perdu mes yeux ſont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tien, mon frère, pren, li.

CESENE.

Oui, c'eſt ta tendre épouſe : ô ſacré caractère !
(*Il montre la lettre à Iradan.*)
Embraſſe ton cher fils, Arzame eſt à ton frère.



Digitized by Google

LE VIEIL ARZEMON.

Hélas ! vous saurez tout : je dois d'abord vous dire ;
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obscur sentier ;
Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontière ;
Le sort la conduisit sous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt du sort abandonné,
Je divisai le pain que le Ciel m'a donné.
Ma loi me le commande, & mon sensible zèle ;
Seigneur, pour être humain n'avait pas besoin d'elle.

CESENE.

Eh quoi ! privé de biens tu nourris l'étranger !
Et César nous opprime ou nous laisse égorger !

IRADAN (*se soulevant un peu.*)

Que devint cette femme ?... ô Dieu de la justice !
Ainsi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obscure elle a langui deux ans.
Le chagrin desséchait la fleur de son printems.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut ; je fermai sa paupière ;
Elle me fit juger à son heure dernière
D'élever ses enfans dans sa Religion,
J'obéis. Mon devoir & ma compassion
Sous les yeux de Dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, & je l'étais pour eux.

CESENE.

O destins !

Digitized by Google

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux !

CESENE.

Une faible eſpérance eſt-elle encor permiſe ?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'eſpoir qui m'a ſurpriſe.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains, ma ſœur, à ce récit confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O cieux que dois-je croire ?

CESENE.

Ah ! ſi la vérité t'a dicté cette hiſtoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclairciſſement ſur ma fille & ſon fils ?
N'as-tu point conſervé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins ?

LE VIEIL ARZEMON (*à Iradan.*)

Reconnaiſſez ce gage
D'un malheur ſans exemple & de la vérité.
C'eſt pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(*Il donne la lettre.*)
Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du ſang que j'ai perdu mes yeux ſont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tien, mon frère, pren, li.

CESENE.

Oui, c'eſt ta tendre épouſe : ô ſacré caractère !
(*Il montre la lettre à Iradan.*)
Embraſſe ton cher fils, Arzame eſt à ton frère.



Digitized by Google

IRADAN (*prend la main d'Arzame, & regarde avec larmes le jeune Arzémon, qui se couvre le visage.*)

Voilà mon fils, ta fille, & tout est découvert.

ARZAME (*à Céséne qui l'embrasse.*)

Quoi ! je naquis de vous !

IRADAN.

Quoi ! le Ciel qui me perd
Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer !

LE JEUNE ARZEMON (*se jettant aux genoux d'Iradan.*)

Du nom de père, hélas ! osai-je vous nommer !
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide ?
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN (*se relevant & l'embrassant.*)

Non, tu n'es que mon fils.

(*Il retombe.*)

CESENE.

Que j'étais aveuglé
Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé :
Les bourreaux l'attendaient.... quel bruit se fait entendre?
Nos tyrans à nos yeux oseraient-ils se rendre ?

MEGATISE (*rentrant.*)

Un ordre du prétoire au Pontife est venu.

CESENE.

Est-ce un arrêt de mort ?

MEGATISE.

Il ne m'est pas connu.

Digitized by Google

Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels !

CESENE.

Nous tombons d'abîmes en abîmes.

MEGATISE.

Je sais qu'ils ont proscrit ce généreux vieillard
Et le frère & la sœur.

CESENE.

O justice ! ô César !
Vous pouvez le souffrir ! le trône s'humilie
Jusqu'à laisser régner ce ministère impie ?

LE JEUNE ARZEMON.

Les monstres ont conduit ce bras qui s'est trompé.
J'en étais incapable, eux seuls vous ont frappé.
J'expierai dans leur sang mon crime involontaire...
Déchirons ces serpens dans leur sanglant repaire,
Et vengeons les humains trop longtems abusés
Par ce pouvoir affreux dont ils sont écrasés.
Que l'Empereur après ordonne mon supplice,
Il n'en jouïra pas, & j'aurai fait justice,
Il me retrouvera, mais mort, enseveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton désespoir, contien ta violence.
Elle a couté trop cher. Un reste d'espérance,
Mon frère, mes enfans, doit encor nous flatter.
Le destin paraît las de nous persécuter.
Il m'a rendu mon fils, & tu revois ta fille;
Il n'a pas réuni cette triste famille
Pour la frapper ensemble, & pour mieux l'immoler.



Digitized by Google

ARZAME.

Qui le ſait.

IRADAN.

A Céſar que ne puis-je parler;
Je ne puis rien, je ſens que ma force s'affaiſſe.
Tant de ſoins, tant de maux, de crainte, de tendreſſe;
De mon corps languiſſant ont diſſous les eſprits.
( *à ſon fils.* )
Soutien-moi.

LE JEUNE ARZEMON.

L'oſerai-je ?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils!

ARZAME ( *à Céſène.* )

Eh quoi ! de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon père, aſſiége encor la porte ?

CESENE.

Va, j'en jure le Ciel, juſte effroi des méchans,
Ces meurtriers ſacrés n'y ſeront pas longtems.
S'il eſt des Dieux cruels, il eſt des Dieux propices,
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces Dieux ſont la conſtance & l'intrépidité,
Les mépris des tyrans & de l'adverſité.
( *au jeune Arzémon.* )
Vien, & pour expier le meurtre de ton père,
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec ſon frère.

Digitized by Google

# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

IRADAN, LE JEUNE ARZEMON, ARZAME.

IRADAN.

NOn, ne m'en parlez plus, je bénis ma bleſſure,
Trop de biens ont ſuivi cette affreuſe avanture;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans,
Le ciel vous a rendus à nos embraſſemens.
Vos amours offenſaient & Rome & la nature :
Rome les juſtifie, & le Ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dreſſé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux qui nourrit votre enfance,
Y verra conſacrer votre ſainte alliance.
Les prêtres des enfers & leur zèle inhumain,
Reſpecteront le ſang d'un citoyen Romain.

ARZAME.

Hélas! l'eſpérez-vous?

IRADAN.

Quelles mains ſacrilèges
Oſeraient de ce nom braver les privilèges?
Céſéne eſt au Prétoire; il ſaura le flêchir.
Des formes de nos loix on peut vous affranchir.
Quels cœurs à la pitié ſeront inacceſſibles?

Digitized by Google

Les prêtres de ces lieux ſont les ſeuls inſenſibles.
Le tems ſera le reſte, & ſi vous perſiſtez
Dans un culte ennemi de nos ſolemnités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins nos tyrans à ſe taire.
Dieu qui me les rendez, favoriſez leurs feux,
Dieu de tous les humains daignez veiller ſur eux.

ARZAME.

Ainſi ce jour horrible eſt un jour d'allégreſſe ?
Je ne verſe à vos pieds que des pleurs de tendreſſe.

LE JEUNE ARZEMON (*baiſant la main d'Iradan.*)

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père !

IRADAN (*l'embraſſant.*)

Mon cher fils !

LE JEUNE ARZEMON.

Le trépas m'était dû.
Vous me donnez Arzame !

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'eſt Céſéne mon père.... oui, le ciel nous l'envoie.

---

## SCENE II.

Les Perſonnages précédens, CESENE.

IRADAN.

QUelle nouvelle heureuſe apportez-vous enfin ?

CESENE.

J'apporte le malheur, & tel eſt mon deſtin.

Digitized by Google

Ma fille, on nous opprime ; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe ſans intervale.
Le prétoire eſt ſéduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je ſuis allarmé !

IRADAN.

Quoi ! tout eſt contre nous !

CESENE.

On a déja nommé
Un nouveau Commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en eſt fait, je vois trop notre entière diſgrace.

CESENE.

Ah ! le malheur n'eſt pas de perdre ſon emploi,
De ceſſer de ſervir, de vivre enfin pour ſoi...

IRADAN.

Qu'on eſt faible, mon frère, & que le cœur ſe trompe !
Je déteſtais ma place & ſon indigne pompe,
Ses fonctions, ſes droits, je voulais tout quitter ;
On m'en prive, & l'affront ne ſe peut ſupporter.

CESENE.

Ce n'eſt point un affront, ces pertes ſont communes :
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre himen malheureux formé chez les Perſans
Eſt déclaré coupable ; on ôte à nos enfans
Les droits de la nature & ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie,
Par la rage égarée, & ſur-tout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.
Mais il me reſte au moins le droit de la vengeance ;

Digitized by Google

On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naiſſance
Eſt plus ſacré pour moi que les droits des Romains.
Des parens généreux ſont mes ſeuls ſouverains.

CESENE (*l'embraſſant.*)

Ah ! ma fille, mes pleurs arroſent ton viſage.
Fille digne de moi, conſerve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons beſoin.

CESENE.

Nos lâches oppreſſeurs
Dédaignent ma colère, inſultent à nos pleurs,
Demandent notre ſang.

ARZAME.

J'en ſuis la cauſe unique :
J'étais le ſeul objet qu'un Sacerdoce inique
Voulait ſur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même Dieu que lui.
L'Empereur ſerait-il aſſez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une ſeule victime ?
Du ſang de ſes ſujets veut-il donc s'abreuver ?
Le Dieu qui ſur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait ſi grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au hazard en deſpotique maître ?
Pour laiſſer opprimer ſes généreux guerriers,
Nos meilleurs Citoyens, ſes meilleurs Officiers ;
Sur quoi ? ſur un arrêt des Miniſtres d'un Temple :
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple ;
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les Rois,
Que pour y tempérer la dureté des loix ;

Digitized by Google

Eux qui, loin de frapper l'innocent miſérable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre Céſar inviſible aux humains ?
De quoi lui ſert un ſceptre oiſif entre ſes mains ?
Eſt-il, comme vos Dieux, indifférent, tranquile,
Des maux du monde entier ſpectateur inutile.

CESENE.

L'Empereur juſqu'ici ne s'eſt point expliqué.
On dit qu'à d'autres ſoins en ſecret appliqué
Il laiſſe agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine & chimérique,
Loi favorable aux Grands, & pour nous tyrannique !

CESENE.

Je n'ai qu'une reſſource, & je vais la tenter.
A Céſar malgré lui je cours me préſenter :
Je lui crierai juſtice : & ſi les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce deſpote ſévère,
S'il détourne de moi des yeux indifférens,
S'il garde un froid ſilence ordinaire aux tyrans,
Je me perce à ſa vue : il frémira peut-être ;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître ;
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai, Barbare, appren à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point ſans moi.

CESENE.

Quelle erreur vous entraîne !
Votre corps affaibli ſe ſoutient avec peine ;
Votre ſang coule encor..., demeurez & vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour ſi vous pouvez.

Digitized by Google

Vien, Arzémon.

LE JEUNE ARZEMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!...
Cher frère! cher époux!... ô ciel que vont-ils faire!

---

## SCENE III.

### IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

Peut-être que Céſar ſe laiſſera toucher.

IRADAN.

Hélas! ſouffrira-t-on qu'il oſe l'approcher?
Je reſpecte Céſar; mais ſouvent on l'abuſe.
Je vois que de révolte un ennemi m'accuſe.
J'ai pour moi la nature ainſi que l'équité,
Tant de droits ne ſont rien contre l'autorité.
Elle eſt ſans yeux, ſans cœur. Le guerrier le plus brave
Quand Céſar a parlé n'eſt plus qu'un vil eſclave.
C'eſt le prix du ſervice & l'uſage des Cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, ſi grand dans ſa miſère!
Il n'a fait que du bien: ſes reſpectables mœurs
Paſſent pour des forfaits chez nos perſécuteurs,
La vertu devient crime aux yeux qui nous haïſſent:
C'eſt une impiété que dans nous ils puniſſent.

Digitized by Google

On me l'a toujours dit : le nouveau Gouverneur,
Sans doute eſt envoyé pour ſervir leur fureur :
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami commandé pour nous prendre,
Nous chargerait de fers au nom de l'Empereur,
Nous conduirait lui-même, & s'en ferait honneur.
Telle eſt des courtiſans la baſſeſſe cruelle.
Notre indigne Pontife à ſa haine fidèle
N'attend que le moment de ſe raſſaſier
Du ſang des malheureux qu'on va ſacrifier.
Dans l'état où je ſuis ſon triomphe eſt facile.
Nous voici tous les deux ſans force & ſans azile,
Nous débattant en vain par un pénible effort
Sous le fer des tyrans dans les bras de la mort.

## SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, LE VIEIL ARZEMON.

IRADAN.

VEnérable vieillard que viens-tu nous apprendre ?

LE VIEIL ARZEMON.

C'eſt un événement qui pourra vous ſurprendre,
Et peut-être un moment ſoulager vos douleurs,
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

Digitized by Google

ARZAME.

Je tremble.

LE VIEIL ARZEMON.

De ce château fatal ils s'avançaient enſemble,
Du quartier de Céſar ils ſuivaient les chemins.
Du grand Prêtre accouru les ſuivans inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, & demandent leur proie.
A mes yeux conſternés le Pontiſe déploie
Un arrêt que ſa brigue au prétoire a ſurpris.
On l'a dû reſpecter; mais, Seigneur, votre fils,
Dans ſon emportement pardonnable à ſon âge,
Contr'eux, le fer en main, ſe préſente & s'engage;
Votre frère le ſuit d'un pas impétueux;
Mégatiſe à grands cris s'élance au milieu d'eux;
Des ſoldats s'attroupaient à la voix du grand Prêtre;
Frappez, s'écriait-il, ſecondez votre maître.
De toutes parts on s'arme & le fer brille aux yeux:
Je voyais deux partis ardents, audacieux,
Se mêler, ſe frapper, combattre avec furie.
Je ne ſais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des ſoldats,
Sur l'orgueilleux Pontiſe a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés, j'ai vu tomber ce traître,
Indigne de ſa place & du ſaint nom de Prêtre.
Je l'ai vu ſe rouler ſur la terre étendu;
Il blaſphémait ſes Dieux qui l'ont mal défendu,
Et ſa mort effroyable eſt digne de ſa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah! ſon ſang odieux répandu juſtement

Sera

Sera vengé bientôt & payé chérement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On disait qu'en ce désordre extrême;
Césaar doit au château se transporter lui-même.

ARZAME.

Qu'est devenu mon père?

IRADAN.

Ah! je vois qu'aujourd'hui
Il n'est plus de pardon ni pour nous, ni pour lui.
(*le vieil Arzémon sort.*)

---

## SCENE V.

IRADAN, CESENE, ARZAME, LE JEUNE ARZEMON.

CESENE.

SAns doute il n'en est point; mais la terre est vengée:
Par votre digne fils ma gloire est partagée;
C'est assez.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni ses fureurs:
Puissent périr ainsi tous les persécuteurs!
Le Ciel, nous disaient-ils, leur remit son tonnerre:
Que le Ciel les en frappe & délivre la terre,
Que leur sang satisfasse au sang de l'innocent.
Mon père entre vos bras, je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort est sur nous tous, mon fils; à ses approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.



Digitized by Google

Ce nouveau coup nous perd, & ce monſtre expiré ;
Tout barbare qu'il fut était pour nous ſacré.
Céſar va nous punir. Un vieillard magnanime ;
Un frère, deux enfans, tout eſt ici victime,
Tout attend ſon arrêt. Flétri, dépoſſédé,
Priſonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur vainement conſacrée.

CESENE.

Eh quoi ! je ne vois plus ce fidèle Arzémon !
Serait-il renfermé dans une autre priſon ?
A-t-on déja puni ſon reſpectable zéle,
Et les bienfaits ſurtout de ſa main paternelle ?
Au ſupplice, ma fille, il ne peut échapper,
Céſar de toutes parts, nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déja ſonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du ſang, des bourreaux & la mort.

CESENE.

Oui, c'en eſt fait, ma fille.

ARZAME.

Ah ! pourquoi ſuis-je née ?

CESENE (*embraſſant ſa fille.*)

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frère !... & toi ſon déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils ſont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire en ces murs avancée ;

Digitized by Google

Déja des deux côtés avec ordre eſt placée.
Je vois Céſar lui-même!... à genoux, mes enfans.

ARZAME.

Ainſi nous touchons tous à nos derniers momens!

## SCENE DERNIERE.

Les Perſonnages précédens, L'EMPEREUR, Gardes, LE VIEIL ARZEMON & MEGATISE *au fond.*

L'EMPEREUR.

ENfin, de la juſtice à mes ſujets rendue,
Il eſt tems qu'en ces lieux la voix ſoit entendue:
Le déſordre eſt trop grand. De tout je ſuis inſtruit;
L'intérêt de l'Etat m'éclaire & me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfans, ſoldats, vous êtes tous coupables
Dans ce jour d'attentats & de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CESENE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le reſpect & les craintes;
Seigneur, auprès de vous interdiſent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez: c'eſt trop vous défier de moi;
Vous avez outragé l'Empereur & la loi.
Le meurtre d'un Pontife eſt ſurtout puniſſable,
Je ſais qu'il fut cruel, injuſte, inexorable;



Digitized by Google

Sa soif du sang humain ne se put assouvir.
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.
Je vous eusse écouté : la voix de l'innocence
Parle à mon Tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon Trône est la seule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère :
Epargnez les enfans, & punissez le père.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'aux pieds de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère.
Il se fie à César, vous deviez l'imiter.
(*au vieil Arzémon.*)
Approchez, Arzémon, venez vous présenter.
Dans un culte interdit par une loi sévère
Vous avez élevé la sœur avec le frère.
C'est la première source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeste zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.
Ils auraient dû l'instruire & non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas su borner,
Fiers de servir le Ciel ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance ;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations

Digitized by Google

Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les perſécutions
Ont mal ſervi ma gloire & ſont trop de rebelles.
Quand le Prince eſt clément les ſujets ſont fidèles.
On m'a trompé longtems ; je ne veux déſormais
Dans les prêtres des Dieux que des hommes de paix,
Des miniſtres chéris de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs & non de leur puiſſance,
Honorés & ſoumis, par les loix ſoutenus,
Et par ces mêmes loix ſagement contenus,
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple;
Donnant aux nations le précepte & l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos reſpects & dignes de mes ſoins.
C'eſt l'intérêt du peuple & c'eſt celui du maître.
Je vous pardonne à tous ; c'eſt à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et ſi j'aime l'Etat plutôt que mon pouvoir....
Iradan, déſormais loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me ſuivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre ſous mes yeux:
Vous m'avez offenſé, vous m'en ſervirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'himenée.

(*à Arzame & au jeune Arzémon.*)

Méritez ma faveur qui vous eſt deſtinée.

(*au vieil Arzemon.*)

Et toi qui fus leur père, & dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage,



Digitized by Google

Sa soif du sang humain ne se put assouvir.
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.
Je vous eusse écouté : la voix de l'innocence
Parle à mon Tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon Trône est la seule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère :
Epargnez les enfans, & punissez le père.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'aux pieds de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère.
Il se fie à César, vous deviez l'imiter.
( *au vieil Arzémon.* )
Approchez, Arzémon, venez vous présenter.
Dans un culte interdit par une loi sévère
Vous avez élevé la sœur avec le frère.
C'est la première source où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiser ce vaste amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeste zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.
Ils auraient dû l'instruire & non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits qu'ils n'ont pas su borner,
Fiers de servir le Ciel ils servaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai senti l'importance ;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations

Digitized by Google

Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les perſécutions
Ont mal ſervi ma gloire & ſont trop de rebelles.
Quand le Prince eſt clément les ſujets ſont fidèles.
On m'a trompé longtems ; je ne veux déſormais
Dans les prêtres des Dieux que des hommes de paix,
Des miniſtres chéris de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs & non de leur puiſſance,
Honorés & ſoumis, par les loix ſoutenus,
Et par ces mêmes loix ſagement contenus,
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple;
Donnant aux nations le précepte & l'exemple;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins;
Dignes de vos reſpects & dignes de mes ſoins.
C'eſt l'intérêt du peuple & c'eſt celui du maître.
Je vous pardonne à tous ; c'eſt à vous de connaître
Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et ſi j'aime l'Etat plutôt que mon pouvoir....
Iradan, déſormais loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me ſuivra dans l'armée;
Je vous verrai de près combattre ſous mes yeux:
Vous m'avez offenſé, vous m'en ſervirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'himenée.

(*à Arzame & au jeune Arzémon.*)

Méritez ma faveur qui vous eſt deſtinée.

(*au vieil Arzemon.*)

Et toi qui fus leur père, & dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage,



Digitized by Google

Tu mérites des biens, tu ſais en faire uſage.
Les Guèbres déſormais pourront en liberté
Suivre un culte ſecret longtems perſécuté.
Si ce culte eſt le tien, ſans doute il ne peut nuire:
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouïſſent en paix de leurs droits, de leurs biens,
Qu'ils adorent leur Dieu; mais ſans bleſſer les miens:
Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière;
Mais la loi de l'Etat eſt toujours la première.
Je penſe en citoyen, j'agis en Empereur:
Je hais le fanatique & le perſécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un Dieu du haut d'un trône auguſte;
Qui parle au genre humain pour le rendre plus juſte.

ARZAME.

Nous tombons tous, Seigneur, à vos ſacrés genoux.

LE VIEIL ARZEMON.

Notre Religion eſt de mourir pour vous.

*Fin de la Tragédie.*

Digitized by Google

# VARIANTES

*de la Tragédie intitulée* LES GUÉBRES.

Pag. 14. après ces mots D'IRADAN,

*Sur vous auſſi peut-être.*

LE GRAND PRETRE.

*Nos maîtres ſont les Dieux.*

IRADAN.

*Servez-les aux autels.*

LE GRAND PRETRE.

*Nous les ſervons ici contre les criminels.*

IRADAN.

*Je ſais quels ſont vos droits, mais vous pourriez apprendre,*
*Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.*
*Les pontifes* &c.

Page 36. au commencement de la ſcène entre IRADAN & ſon frère.

CESENE.

*Un tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.*

IRADAN.

*Ils nous perdront ſans doute, ils n'ont qu'à le vouloir.*

CESENE.

*Plus leur orgueil s'accroit, plus ma fureur augmente.*



Digitized by Google

IRADAN.

*Qu'elle eſt juſte mon frère, & qu'elle eſt impuiſſante!*
*Ils ont pour les défendre & pour nous accabler,*
*Céſar qu'ils ont ſéduit, & Dieu qu'ils font parler.*

CESENE.

*Oui, mais ſauvons Arzame.*

IRADAN.

*Ecoutez: Apamée &c.*

Pag. 38. après ce vers. *Il peut avec ſa ſœur être ſacrifié.*

LE JEUNE ARZEMON.

*Je viens ici pour l'être.*

IRADAN.

*O rigueurs tyranniques!*
*Ce ſont vos cruautés qui font les fanatiques.*
*Ecoute, malheureux, je commande en ce fort,*
*Mais ces lieux ſont remplis de miniſtres de mort.*
*Je te protégerai, réſous-toi de me ſuivre.*

LE JEUNE ARZEMON.

*Puis-je la voir enfin?*

IRADAN.

*Tu peux la voir & vivre;*
*Calme-toi.*

LE JEUNE ARZEMON.

*Je ne puis. — Ah! Seigneur, pardonnez &c.*

Digitized by Google

Pag. 40. après ce vers.

*Et de mes premiers ans compagnons ſi chéri,*
*Toi, ſoldat des Romains !*

MEGATISE.

*Pardonne à ma faibleſſe,*
*L'ignorance & l'erreur d'une aveugle jeuneſſe,*
*Un eſprit trop inquiet, trop de facilité,*
*L'occaſion trompeuſe, enfin la pauvreté,*
*Ce qui fait les ſoldats égara mon courage.*

LE JEUNE ARZEMON.

*Métier cruel & vil ! mépriſable eſclavage !*
*Tu pourrais être libre &c.*

Pag. 43. après ce vers.

*Chez ces prêtres ſanglans nul ne peut aborder...*
(l'arrêtant.)
*Où cours-tu malheureux ?*

LE JEUNE ARZEMON.

*Peux-tu le demander ?*

MEGATISE.

*Crain tes emportemens : j'en connais la furie.*

LE JEUNE ARZEMON.

*Arzame va mourir, & tu crains pour ma vie !*

MEGATISE.

*Arrête, je la vois.*

LE JEUNE ARZEMON.

*C'eſt elle-même.*

Digitized by Google

MEGATISE.

*Hélas !*

*Elle eſt loin de penſer qu'elle marche au trépas.*

LE JEUNE ARZEMON.

*Ecoute, garde-toi d'oſer lui faire entendre*
*L'effroyable ſecret que tu viens de m'apprendre.*
*Non, je ne ſaurais croire un tel excès d'horreur.*
*Iradan.* SCENE *II.* &c.

Page 45. après ce vers.

*C'eſt tout ce que je puis... je ne vous quitte pas.*

ARZAME *au jeune Arzémon.*

*Iradan, de mon ſort, diſpoſe avec ſon frère.*

LE JEUNE ARZEMON.

*On le dit.*

ARZAME.

*Tu pâlis : quel trouble involontaire*
*Obſcurcit tes regards de larmes inondés ?*

LE JEUNE ARZEMON.

*Quoi Céſène, Iradan !...* &c.

Même pag. *Près de ton oppreſſeur !* corrigez, *près de ton meurtrier !*

Page 57. au lieu de ce vers.

*Emporté, mais ſenſible, il était généreux.* Liſez :

*Il était bon, ſenſible, ardent, mais généreux.*

Digitized by Google

Page 63. après ces mots, *Que veut-il ? qu'il attende.*

*Qu'il reſpecte l'horreur de ces affreux momens ;*
*Il faut que je vous venge : allons, il en eſt tems.*

ARZAME.

*Ciel ! déja !*

CESENE.

*Rejettez ſa prière indiſcrette.*

IRADAN.

*Mon frère*, &c.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

# DES
# *SINGULARITÉS*
# DE LA NATURE.

ON ſe propoſe ici d'examiner pluſieurs objets de notre curioſité avec la défiance qu'on doit avoir de tout ſyſtème, juſqu'à-ce qu'il ſoit démontré aux yeux ou à la raiſon. Il faut bannir autant qu'on le pourra toutes plaiſanteries dans cette recherche. Les railleries ne ſont pas des convictions ; les injures encor moins. Un médecin plus connu par ſon imagination impétueuſe que par ſa pratique, en écrivant contre le célèbre *Linneus* qui range dans la même claſſe l'hypopotame, le porc & le cheval, lui dit : *cheval toi-même.* Je l'interrompis lorſqu'il liſait cette phraſe, & je lui dis : „ vous m'avouerez que ſi Mr. *Linneus* eſt un „ cheval, c'eſt le premier des chevaux. " Il n'eſt pas adroit de débuter par de telles épithètes, & il n'eſt pas honnête de conclure par elles.

L'examen de la nature n'eſt pas une ſatyre. Tenons-nous ſeulement en garde contre les apparences qui trompent ſi ſouvent, contre l'autorité magiſtrale qui veut ſubjuguer, contre le charlataniſme qui accompagne & qui corrompt

Digitized by Google

ſi ſouvent les ſciences ; contre la foule crédule qui eſt pour un tems l'écho d'un ſeul homme.

Souvenons-nous que les tourbillons de *Deſcartes* ſe ſont évanouïs ; qu'il ne reſte rien de ſes trois élémens, preſque rien de ſa deſcription de l'homme, que deux de ſes loix du mouvement ſont fauſſes, que ſon ſyſtème ſur la lumière eſt erroné, que ſes idées innées ſont rejettées, &c. &c. &c.

Songeons que les ſyſtèmes de *Burnet*, de *Woodward*, de *Whiſton* ſur la formation de la terre n'ont pas aujourd'hui un partiſan, qu'on commence en Allemagne même à regarder les monades, l'harmonie préétablie, & la théodicée de l'ingénieux & profond *Leibnitz* comme des jeux d'eſprit oubliés en naiſſant dans tout le reſte de l'Europe. Plus on a découvert de vérités dans le ſiécle de *Newton*, plus on doit bannir les erreurs qui ſouilleraient ces vérités. On a fait une ample moiſſon, mais il faut cribler le froment & rejetter l'yvraie.

Dans la phyſique comme dans toutes les affaires du monde, commençons par douter.

Examinons par nos yeux & par ceux des autres. Craignons enſuite d'établir des régles générales. Celui qui n'ayant vû que des bipèdes & des quadrupèdes, enſeignerait que la génération ne s'opère que par l'union d'un mâle & d'une femelle, ſe tromperait lourdement.

Celui qui avant l'invention de la greffe aurait affirmé que les arbres ne peuvent jamais porter que des fruits de leur eſpèce, n'aurait avancé qu'une erreur.

Digitized by Google

Il y a près d'un siécle qu'on crut avoir découvert un satellite de Vénus. Depuis, un célèbre observateur Anglais vit ou crut voir ce satellite ; on a cru aussi le voir en France : cependant les astronomes en doutent. Il est probable qu'il existe ; mais on a besoin de perfectionner les téleſcopes pour s'en assurer.

L'analogie pourrait attribuer à plus forte raison un satellite à Mars, qui est beaucoup plus éloigné du soleil que nous. Ce satellite serait plus aisé à découvrir ; cependant on ne l'a jamais apperçu. Le plus sûr est donc toûjours de n'être sûr de rien, ni dans le ciel ni sur la terre, jusqu'à-ce qu'on en ait des nouvelles bien constatées.

*Caliginoſa nocte premit Deus :* Dieu couvre, dit *Horace*, ses secrets d'une nuit profonde.

M'apprendra-t-on jamais par quels subtils ressorts
L'Eternel artisan fait végéter les corps ?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère
N'ont jamais dépouillé leur cruel caractère ;
Et que reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit ?
D'où vient qu'avec cent pieds, qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles ?
Comment ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre & ressuscite avec un corps nouveau,
Et le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?
Le sage Dusey parmi ses plans divers,

Digitized by Google

Végétaux raſſemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre ſenſitive
Se flétrit ſous nos mains honteuſe & fugitive ?

. . . . . .

Demandez à Silva par quel ſecret myſtère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digère,
Se transforme en un lait doucement préparé ?
Comment toûjours filtré dans ſes routes certaines,
En longs ruiſſeaux de pourpre il court enfler mes veines?
A mon corps languiſſant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, & penſer mon cerveau ?
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
Demandez-le à ce Dieu, qui nous donna la vie.

Ce n'eſt point là ce qu'on appelle la raiſon pareſſeuſe ; c'eſt la raiſon éclairée & ſoumiſe qui ſait qu'un être chétif ne peut pénétrer l'infini. Un fêtu ſuffit pour nous démontrer notre impuiſſance. Il nous eſt donné de meſurer, calculer, péſer & faire des expériences ; mais ſouvenons-nous toûjours que le ſage *Hipocrate* commença ſes aphoriſmes par dire que *l'expérience eſt trompeuſe ;* & qu'*Ariſtote* commença ſa métaphyſique par ces mots, *qui cherche à s'inſtruire doit ſavoir douter.*

Pour voir de quels effets étonnans la nature eſt capable, examinons quelques-unes de ſes productions qui ſont ſous nos mains, & cherchons ( en doutant ) quels réſultats évidens nous en pourrions former.

Digitized by Google

## CHAPITRE PREMIER.

### *Des pierres figurées.*

CEs pierres, ſoit agathes, ſoit eſpèces de marbres & de cailloux, ſont fort communes ; on les appelle *dendrites* quand elles repréſentent des arbres, *herboriſées* ou *arboriſées* lorſqu'elles ne figurent que de petites plantes, *zoomorfites* quand le jeu de la nature leur a imprimé la reſſemblance imparfaite de quelques animaux. On pourrait nommer *domatiſtes* celles qui repréſentent des maiſons. Il y en a quelques-unes de très étonnantes de cette eſpèce. J'en ai vû une ſur laquelle on diſcernait un arbre chargé de fruits, & une face d'homme très mal deſſinée ; mais reconnaiſſable.

Il eſt clair que ce n'eſt ni un arbre, ni une maiſon qui a laiſſé l'empreinte de ſon image ſur ces petites pierres dans le tems qu'elles pouvaient avoir de la molleſſe & de la fluidité. Il eſt évident qu'un homme n'a pas laiſſé ſon viſage ſur une agathe. Cela ſeul démontre que la nature exerce dans le genre des foſſiles, comme dans les autres, un empire dont nous ne pouvons révoquer en doute la puiſſance, ni démêler les reſſorts.

Dire qu'on a vû ſur ces dendrites des empreintes de feuilles d'arbres qui ne croiſſent qu'aux Indes, n'eſt-ce pas avancer une choſe

Digitized by Google

peu prouvée ? Une telle fiction n'eſt-elle pas la ſuite du roman imaginé par quelques-uns, que la mer des Indes eſt venue autrefois en Allemagne, dans les Gaules & dans l'Eſpagne ? Les Huns & les Goths y ſont bien venus : oui, mais la mer ne voyage pas comme les hommes. Elle gravite éternellement vers le centre du globe. Elle obéit aux loix de la nature. Et quand elle aurait fait ce voyage, comment aurait-elle apporté des feuilles des Indes pour les dépoſer ſur des agathes de Bohême ? Nous commençons par cette obſervation ; parce qu'elle nous ſervira plus qu'aucune autre à nous défier de l'opinion que les petits poiſſons des mers les plus éloignées ſont venus habiter les carrières de Montmartre & les ſommets des Alpes & des Pirenées. Il y a eu ſans doute de grandes révolutions ſur ce globe : mais on aime à les augmenter : on traite la nature comme l'hiſtoire ancienne, dans laquelle tout eſt prodige.

## CHAPITRE II.

### *Du corail.*

EST-on bien ſûr que le corail ſoit une production d'inſectes, comme il eſt indubitable que la cire eſt l'ouvrage des abeilles ? On a trouvé de petits inſectes dans les pores du corail ; mais où n'en trouve-t-on pas ? Les creux de tous les arbres en fourmillent, les vieilles mu-



Digitized by Google

railles ſont tapiſſées de républiques ; mais ces petits animaux n'ont pas formé les murailles & les arbres ? On ſerait bien mieux fondé ſi on voyait un vieux fromage de Saſſenage pour la première fois, à ſuppoſer que les mites innombrables qu'il renferme, ont produit ce fromage.

Un de ceux qui ont dit que les coraux étaient compoſés de petits vers, prétendit en même tems que le lapis était fait d'oſſemens de morts, parce qu'on avait découvert quelques lapis imparfaits auprès d'un ancien cadavre. Il ſe pourait bien que les coraux ne fuſſent pas plus l'ouvrage d'un ver, que le lapis n'eſt l'ouvrage d'un os de mort.

Mille inſectes viennent ſe loger dans les éponges ſur le bord de la mer ; mais ces inſectes ont-ils produit les éponges ? De très habiles naturaliſtes croyent le corail un logement que des inſectes ſe ſont bâti. D'autres s'en tiennent à l'ancienne opinion que c'eſt un végétal, & le témoignage des yeux eſt en leur faveur.

## CHAPITRE III.

### *Des Polipes.*

EST-il bien avéré que les lentilles d'eau qu'on a nommées *Polipes d'eau douce*, ſoient de vrais animaux ? Je me défie beaucoup de mes yeux & de mes lumières ; mais je n'ai jamais pû appercevoir juſques à préſent dans ces Polipes que des eſpèces de petits joncs très-fins qui

Digitized by Google

ſemblent tenir de la nature des ſenſitives. L'héliotrope ou la fleur au ſoleil qui ſouvent ſe tourne d'elle-même du côté de cet aſtre, a pû paraître d'abord un phénomène auſſi extraordinaire que celui des Polipes. La mimoſe des Indes qui ſemble imiter le mouvement des animaux, n'eſt pourtant point dans le genre animal. La petite progreſſion très-lente & très-faible qu'on remarque dans les Polipes nageant dans un gobelet d'eau, n'approche pas de la progreſſion beaucoup plus rapide & plus viſible des petites pierres plates qui deſcendent des bords d'un plat dans le milieu, quand ce plat eſt rempli de vinaigre. Les bras du Polipe pourraient bien n'être que des ramifications, ſes têtes de ſimples boutons, ſon eſtomac des fibres creuſes, ſes mouvemens des ondulations de ces fibres. Les petits inſectes que cette plante ſemble quelquefois avaler, peuvent entrer dans ſa ſubſiſtance pour s'y nourrir & y périr, auſſi-bien qu'être attirés par cette ſubſiſtance pour être mangés par elle. Le Polipe ſubſiſte très-bien ſans que ces petits inſectes tombent dans ſes fibres, il n'a donc pas beſoin d'alimens : on peut donc croire qu'il n'eſt qu'une plante. Ce qu'on a pris pour ſes œufs peut n'être que de la graine. Sa reproduction par bouture paraît indiquer que c'eſt une ſimple plante. Enfin elle jette des rameaux quand on l'a retournée comme on retourne un gant : certainement la nature ne l'a pas faite pour être ainſi retournée par nos mains ; & il n'y a rien là qui ſente l'animalité.



Digitized by Google

Feu Mr. *Dufey* avait ſur ſa cheminée une belle garniture de Polipes de la grande eſpèce dans des vaſes. Ses parens & moi nous regardions de tous nos yeux, & nous lui diſions que nous reſſemblions à *Sancho Panſa* qui ne voyait que des moulins à vent où ſon maître voyait des géans armés. Notre incrédulité ne doit pourtant pas dépouiller ces Polipes de la dignité d'animaux. Des expériences frappantes dépoſent pour eux. Je ne prétends pas leur ravir leurs titres; mais ont-ils la ſenſibilité & la perception qui diſtinguent le régne animal du végétal? Reconnaiſſons-nous pour nos confrères des gens qui n'ont pas avec nous la moindre reſſemblance? Certainement le fluteur de Mr. *Vaucanſon* a plus l'air d'un homme qu'un Polipe n'a l'air d'un animal. Peut-être devrait-on n'accorder la qualité d'animal qu'aux êtres qui feraient toutes les fonctions de la vie, qui manifeſteraient du ſentiment, des déſirs, des volontés & des idées.

Il eſt bon de douter encore juſqu'à ce qu'un nombre ſuffiſant d'expériences réitérées nous ait convaincus, que ces plantes aquatiques ſont des êtres doués de ſentimens, de perception, & des organes qui conſtituent l'animal réel. La vérité ne peut que gagner à attendre.

Digitized by Google

## CHAPITRE IV.

### *Des Limaçons.*

LA reproduction de ces Polipes, qui ſe fait comme celle des peupliers & des ſaules, eſt bien moins merveilleuſe que la renaiſſance des têtes des Limaçons incoques. Qu'il revienne une tête à un animal aſſez gros, viſiblement vivant, & dont le genre n'eſt point équivoque (*), c'eſt là un prodige inouï; mais un prodige qu'on ne peut conteſter. Il n'y a point là de ſuppoſition à faire, point de microſcope à employer, point d'erreurs à craindre. La raiſon humaine, & ſurtout la raiſon de l'école, eſt confondue par le témoignage des yeux. On croit la tête dans tous les êtres vivans le principe, la cauſe de tous les mouvemens, de toutes les ſenſations, de toutes les perceptions : ici c'eſt tout le contraire. La tête qui va renaître reçoit du reſte du corps en quinze ou vingt jours des fibres, des nerfs, une liqueur circulante qui tient

(*) J'ai coupé la tête entière à quinze Limaſſes incoques, toutes ont repris des têtes en moins de ſix ſemaines, les unes plus tôt les autres plus tard. Aucun Limaçon à coquille n'a reproduit de tête. Un ſeul à qui je n'avais coupé la tête qu'entre les quatre antennes a reproduit la partie de tête coupée. Les expériences ſur les limaſſes ſont les plus étonnantes qu'on ait jamais faites, & on n'eſt pas au bout.



Digitized by Google

lieu de ſang, une bouche, des dents, des téleſcopes, des yeux, un cerveau, des ſenſations, des idées, je dis des idées, car on ne peut ſentir ſans avoir une idée au moins confuſe que l'on ſent. Où ſera donc déſormais le principe de l'animal? Sera-t-on forcé de revenir à *l'harmonie* des Grecs? Et dix mille volumes de métaphyſique deviendront-ils abſolument inutiles?

Si du moins la reproduction de ces têtes pouvait forcer certains hommes à douter, les colimaçons auraient rendu un grand ſervice au genre humain.

## CHAPITRE V.

### *Des Huîtres à l'écaille.*

LEs huîtres ſont un grand prodige pour nous, non pas pour la nature. Un animal toûjours immobile, toûjours ſolitaire, empriſonné entre deux murs auſſi durs qu'il eſt mou, qui fait naître ſes ſemblables ſans copulation, & qui produit des perles ſans qu'on ſache comment, qui ſemble privé de la vuë, de l'ouïe, de l'odorat & des organes ordinaires de la nourriture: Quelle enigme! On les mange par centaines ſans faire la moindre réflexion ſur leurs ſingulières propriétés. Il faudrait faire ſur eux les mêmes tentatives que ſur les limaçons, leur couper ſur leur rocher ce qui leur ſert de tête, refermer enſuite leur écaille, & voir au bout

Digitized by Google

d'un mois ce qui leur ſera arrivé. Sont-ils des zoophites? Quelles bornes diviſent le végétal & l'animal? Où commence un autre ordre de choſes? Quelle chaîne lie l'Univers? Mais y a-t-il une chaîne? Ne voit-on pas une diſproportion marquée entre les planètes & leurs diſtances? Entre la nature brute & l'organiſée? Entre la matière végétante & la ſenſible, entre la ſenſible & la penſante? Qui ſait ſi elles ſe touchent, qui ſait s'il n'y a pas entr'elles un infini qui les ſépare? Qui ſaura jamais ſeulement ce que c'eſt que la matière?

## CHAPITRE VI.

### *Des Abeilles.*

JE ne ſais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un Roi. Ce n'eſt pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête.

Je ne ſais pas qui leur donna enſuite une reine au lieu d'un roi, ni qui ſuppoſa le premier que cette reine était une Meſſaline qui avait un ſerrail prodigieux, qui paſſait ſa vie à faire l'amour & à faire ſes couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois eſpèces différentes, des reines, des eſclaves, nommés *bourdons*, & des ſervantes nommées *ouvrières*, ce qui n'eſt pas trop d'accord



Digitized by Google

avec les loix ordinaires de la nature.

On a cru qu'un Phyſicien, d'ailleurs grand obſervateur, inventa il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ cinq mille ans par les Egyptiens, ne conſidérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte; on a dit encor que ce Phyſicien, inventa de même le royaume des abeilles ſous une reine: mère de trois eſpèces.

Tous les naturaliſtes ont répété cette invention. Enfin il eſt venu un homme qui étant poſſeſſeur de ſix cent ruches, a mieux examiné ſon bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes ſur cette république induſtrieuſe, qu'on ne connait guères mieux que celle des fourmis. Cet homme eſt Mr. *Simon* qui ne ſe pique de rien, qui écrit très ſimplement; mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en ſait plus que Mr. le Prieur de Jonval, & que Mr. le Comte du Spectacle de la nature, il a examiné ſes abeilles pendant vingt années; il nous aſſure qu'on s'eſt moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une eſpèce de roi & de reine qui perpétuent cette race royale & qui préſident aux ouvrages, il les a vûs, il les a deſſinés, & il renvoye aux *mille & une nuits* & à l'*hiſtoire de la Reine d'Achem* la prétendue reine abeille avec ſon ſerrail. Il y a enſuite la race des bourdons qui n'a aucune rélation avec la première, & enfin la grande fa-

Digitized by Google

mille des abeilles ouvrières qui ſont mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Ce ſont les abeilles femelles qui dépoſent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine ſeule pourait-elle pondre & loger quarante mille œufs l'un après l'autre? Il eſt très-vraiſemblable que Mr. *Simon* a raiſon. Le ſyſtème le plus ſimple eſt preſque toûjours le véritable. Je me ſoucie d'ailleurs fort peu du roi & de la reine. J'aurais mieux aimé que tous ces raiſonneurs m'euſſent appris à guérir mes abeilles, dont la plupart moururent il y a deux ans pour avoir trop ſuccé des fleurs de tilleul.

On nous a trompés ſur tous les objets de notre curioſité, depuis les éléphans juſqu'aux abeilles & aux fourmis, comme on nous a donné des contes arabes pour l'hiſtoire depuis *Séſoſtris*, juſqu'à la donation de *Conſtantin*, & depuis *Conſtantin* & ſon *labarum*, juſqu'au pacte que le maréchal *Fabert* fit avec le Diable. Preſque tout eſt obſcurité dans les origines des animaux, ainſi que dans celles des peuples; mais quelque opinion qu'on embraſſe ſur les abeilles & ſur les fourmis, ces deux républiques auront toûjours de quoi nous étonner & de quoi humilier notre raiſon. Il n'y a point d'inſecte qui ne ſoit une merveille inexplicable.

On trouve dans les proverbes attribués à Salomon, qu'*il y a quatre choſes qui ſont les plus petites de la terre, & qui ſont plus ſages que les ſages. Les fourmis, petit peuple qui ſe prépare une nourriture pendant la moiſſon; le lièvre, peuple*

Digitized by Google

*faible qui couche ſur des pierres ; la ſauterelle, qui n'ayant pas de rois, voyage par troupes ; le lézard qui travaille de ſes mains & qui demeure dans les palais des rois.* J'ignore pourquoi *Salomon* a oublié les abeilles qui paraiſſent avoir un inſtinct bien ſupérieur à celui des liévres, qui ne couchent point ſur la pierre, & des lézards dont j'ignore le génie. Au ſurplus je préférerai toûjours une abeille à une ſauterelle.

## CHAPITRE VII.

### *De la pierre.*

LA nature ſe joue à former autant de ſortes de pierres que d'animaux. Elle produit des pierres qui reſſemblent à des lentilles & qu'on appelle *lenticulaires*, des cubes, des cailloux ronds, des pierres un peu reſſemblantes à des langues, & qu'on a nommées gloſſopètres, d'autres qui ont la forme approchante d'un œuf, d'autres dont la figure eſt celle de l'ourſin de mer. Il y en a beaucoup de tournées en ſpirales. On leur a donné très-improprement le nom de cornes d'Ammon : car dans toutes les ſciences on a eu la petite vanité d'impoſer des noms faſtueux aux choſes les plus communes. Ainſi les chymiſtes ont appellé une préparation de plomb, *du ſucre de Saturne*, comme un bourgeois ayant acheté une charge prend le titre de Haut & de Puiſſant Seigneur chez ſon notaire.

Digitized by Google

J'ai vû de ces cornes d'Ammon qui paraiſſent nouvellement formées & qui ne ſont pas plus grandes que l'ongle du petit doigt. J'en ai vû d'à demi formées & qui péſent vingt livres. J'en ai vû qui ſont une volute parfaite, d'autres qui ont la forme d'un ſerpent entortillé ſur lui-même, aucune qui ait l'air d'une corne. On a dit que ces pierres ſont l'ancien logement d'un poiſſon qui ne ſe trouve qu'aux Indes, que par conſéquent la mer des Indes a couvert nos campagnes; nous en avons déja parlé & nous demandons encore, ſi cette manière d'expliquer la nature eſt bien naturelle?

Il y a des coquilles nommées *conchæ veneris*, conques de Vénus, parce qu'elles ont une fente oblongue doucement arrondie aux deux bouts. L'imagination galante de quelques phyſiciens leur a donné un beau titre; mais cette dénomination ne prouve pas que ces coquilles ſoient les dépouilles des Dames.

## CHAPITRE VIII.

### *Du caillou.*

QUel ſuc pierreux forme ces cailloux de mille eſpèces différentes? Pourquoi dans pluſieurs de nos campagnes ne voit-on pas un ſeul caillou, & que d'autres à peu de diſtance en ſont couvertes? Pourquoi en Amérique, vers la rivière des Amazones, n'en trouve-t-on pas

Digitized by Google

un ſeul dans l'eſpace de cinq cent lieuës ?

Au milieu de nos champs nous découvrons ſouvent des cailloux énormes, depuis trois pieds juſqu'à vingt de diamètre ; & à côté il y en a qui paraiſſent auſſi anciens & qui n'ont pas un demi pouce d'épaiſſeur. D'autres n'ont que deux ou trois lignes de diamètre. Leur peſanteur ſpécifique eſt inégale ; elle approche dans les uns de celle du fer, dans d'autres elle eſt moindre, & dans quelques-uns plus forte.

Quelque peſant, quelque opaque, quelque liſſe qu'un caillou puiſſe être, il eſt percé comme un crible. Si l'or & les diamans ont autant & plus de pores que de ſubſtance, à plus forte raiſon le caillou eſt-il percé dans toutes ſes dimenſions ; & un million d'ouvertures dans un caillou peut fournir autant d'aſyles à des inſectes imperceptibles. C'eſt un aſſemblage de parties homogènes dont réſulte une maſſe ſouvent inébranlable au marteau. Il eſt vitrifiable à la longue à un feu de fournaiſe, & on voit alors que ſes parties conſtituantes ſont une eſpèce de criſtal ; mais quelle force avait joint ces petits criſtaux ? D'où réſultait ce corps ſi dur que le feu a diviſé ? Eſt-ce l'attraction qui rendait toutes ſes parties ſi unies entre elles & ſi compactes ? Cette attraction démontrée entre le ſoleil & les planètes, entre la terre & ſon ſatellite, agit-elle entre toutes les parties du globe, tandis qu'elle pénètre au centre du globe entier ? Eſt-elle le premier principe de la cohéſion des corps ? eſt-elle avec le mouvement la première loi de la nature ? C'eſt ce qui paraît le

Digitized by Google

plus probable ; mais que cette probabilité eſt encor loin d'une conviction lumineuſe !

## CHAPITRE IX.

### *De la roche.*

IL y a pluſieurs ſortes de roches qui forment la chaîne des Alpes & des autres montagnes, par leſquelles les Alpes ſe rejoignent aux Pirénées. Je ne parlerai dans cet article que de la fameuſe opération d'*Annibal* ſur le haut des Alpes. Une pointe de roche eſcarpée lui fermait le paſſage. Il la rendit calçinable, ou du moins facile à diviſer par le fer en l'échauffant par un grand feu & en y verſant du vinaigre.

Les ſiécles ſuivans ont douté de la poſſibilité du fait. Tout ce que je fais, c'eſt qu'ayant pris des éclats d'une de ces roches à grains qui compoſent la plus grande partie des Alpes, je la mis dans un vaſe rempli d'un vinaigre bouillant, elle devint en peu de minutes preſque friable comme du ſable. Elle ſe pulveriſa entre mes doigts. Il n'y a point d'enfant qui ne puiſſe faire l'expérience d'*Annibal*.

Digitized by Google

## CHAPITRE X.

*Des montagnes, de leur néceſſité & des cauſes finales.*

IL y a une trés-grande différence entre les petites montagnes iſolées & cette chaîne continue de rochers qui régnent ſur l'un & ſur l'autre hémiſphère. Les iſolées ſont des amas hétérogènes compoſés de matières étrangères, entaſſés ſans ordre, ſans couches régulières. On y trouve des reſtes de végétaux, d'animaux terreſtres & aquatiques ou pétrifiés, ou friables, des bitumes, des débris de minéraux. Ce ſont pour la plûpart des volcans, des éruptions de la terre, des excreſcences cauſées par des convulſions, leurs ſommets ſont rarement en pointes; leurs flammes contiennent des ſouphres qui s'allument.

La grande chaîne au contraire eſt formée d'un roc continu, tantôt reſſemblant au caillou, tantôt à la roche à grains, tantôt au grès. Elle s'élève & s'abaiſſe par intervalles. Ses fondemens ſont probablement auſſi profonds que ſes cimes ſont élevées. Elle parait une piéce eſſentielle à la machine du monde, comme les os le ſont aux quadrupèdes & aux bipèdes. C'eſt autour de leurs faîtes que s'aſſemblent les nuages & les neiges, qui de-là, ſe répandant ſans ceſſe, forment tous les fleuves, & toutes les fontaines

Digitized by Google

dont on a si longtems & si faussement attribué la source à la mer.

Sur ces hautes montagnes dont la terre est couronnée, point de coquilles, point d'amas confus de végétaux pétrifiés, excepté dans quelques crevasses profondes où le hazard a jetté des corps étrangers.

Les chaînes de ces montagnes qui couvrent l'un & l'autre hémisphère ont une utilité plus sensible. Elles affermissent la terre ; elles servent à l'arroser, elles renferment à leurs bases tous les métaux, tous les minéraux.

Qu'il soit permis de remarquer à cette occasion, que toutes les piéces de la machine de ce monde semblent faites l'une pour l'autre. Quelques philosophes affectent de se moquer des causes finales rejettées par *Epicure* & par *Lucrèce*. C'est plutôt, ce me semble, d'*Epicure* & de *Lucrèce* qu'il faudrait se moquer. Ils vous disent que l'œil n'est point fait pour voir ; mais qu'on s'en est servi pour cet usage, quand on s'est apperçu que les yeux y pouvaient servir. Selon eux la bouche n'est point faite pour parler, pour manger, l'estomac pour digérer, le cœur pour recevoir le sang des veines & l'envoyer dans les artères, les pieds pour marcher, les oreilles pour entendre. Ces gens-là pourtant avouaient que les tailleurs leur faisaient des habits pour les vêtir, & les maçons des maisons pour les loger ; & ils osaient nier à la nature, au grand Etre, à l'intelligence universelle ce qu'ils accordaient tous à leurs moindres ouvriers.

Digitized by Google

Il ne faut pas sans doute abuser des causes finales ; on ne doit pas dire, comme Mr. le Prieur dans le *Spectacle de la nature*, que les marées sont données à l'océan pour que les vaisseaux entrent plus aisément dans les ports, & pour empêcher que l'eau de la mer ne se corrompe : car la méditerranée n'a point de flux & de reflux, & ses eaux ne se corrompent point.

Pour qu'on puisse s'assurer de la fin véritable pour laquelle une cause agit, il faut que cet effet soit de tous les tems & de tous les lieux. Il n'y a pas eu des vaisseaux en tout tems & sur toutes les mers ; ainsi l'on ne peut pas dire que l'océan ait été fait pour les vaisseaux. Nous avons remarqué ailleurs que les nez n'avaient pas été faits pour porter des lunettes, ni les mains pour être gantées ; on sent combien il serait ridicule de prétendre que la nature eût travaillé de tout tems pour s'ajuster aux inventions de nos arts arbitraires, qui tous ont paru si tard ; mais il est bien évident que si les nez n'ont pas été faits pour les bésicles, ils l'ont été pour l'odorat, & qu'il y a des nez depuis qu'il y a des hommes. De même les mains n'ayant pas été données en faveur des gantiers, elles sont visiblement destinées à tous les usages que le métacarpe & les phalanges de nos doigts, & les mouvemens du muscle circulaire du poignet nous procurent.

*Cicéron* qui doutait de tout, ne doutait pas pourtant des causes finales.

Il paraît bien difficile surtout, que les organes de la génération ne soient pas destinées à per-

Digitized by Google

perpétuer les espèces. Ce méchanisme est bien admirable, mais la sensation que la nature a jointe à ce méchanisme est plus admirable encore. *Epicure* devait avouer que le plaisir est divin, & que ce plaisir est une cause finale, par laquelle sont produits sans cesse ces êtres sensibles qui n'ont pû se donner la sensation.

Cet *Epicure* était un grand homme pour son tems; il vit ce que *Descartes* a nié, ce que *Gassendi* a affirmé, ce que *Newton* a démontré, qu'il n'y a point de mouvement sans vuide. Il conçut la nécessité des atômes pour servir de parties constituantes aux espèces invariables. Ce sont là des idées très-philosophiques. Rien n'était surtout plus respectable que la morale des vrais Epicuriens; elle consistait dans l'éloignement des affaires publiques incompatibles avec la sagesse, & dans l'amitié, sans laquelle la vie est un fardeau. Mais pour le reste de la physique d'*Epicure*, elle ne paraît pas plus admissible que la matière canelée de *Descartes*.

Enfin les chaînes des montagnes qui couronnent les deux hémisphères, & plus de six cent fleuves qui coulent jusqu'aux mers du pied de ces rochers, toutes les rivières qui descendent de ces mêmes réservoirs, & qui grossissent les fleuves après avoir fertilisé les campagnes; des milliers de fontaines qui partent de la même source, & qui abreuvent le genre animal & le végétal, tout cela ne paraît pas plus l'effet d'un cas fortuit & d'une déclinaison d'atômes, que la rétine qui reçoit les rayons de la lumière, le cristalin qui les réfracte, l'enclume,



Digitized by Google

le marteau, l'étrier, le tambour de l'oreille qui reçoit les ſons, les routes du ſang dans nos veines, la ſiſtole & la diaſtole du cœur, ce balancier de la machine qui fait la vie.

## CHAPITRE XI.

### *De la formation des montagnes.*

ON ne s'eſt pas contenté de dire que notre terre avait été originairement de verre. *Maillet* a imaginé que nos montagnes avaient été faites par le flux, le reflux & les courans de la mer.

Cette étrange imagination a été fortifiée dans *l'Hiſtoire Naturelle*, imprimée au Louvre, comme un enfant inconnu & expoſé eſt quelquefois recueilli par un grand Seigneur; mais le public philoſophe n'a pas adopté cet enfant, & il eſt difficile à élever. Il eſt trop viſible que la mer ne fait point une chaîne de roches ſur la terre. Le flux peut amonceler un peu de ſable, mais le reflux l'emporte. Des courans d'eau ne peuvent produire lentement dans des ſiécles innombrables une ſuite immenſe de rochers néceſſaires dans tous les tems. L'océan ne peut avoir quitté ſon lit creuſé par la nature, pour aller élever au-deſſus des nuës les rochers de l'Immaüs & du Caucaſe. L'océan une fois formé, une fois placé, ne peut pas plus quitter la moitié du globe pour ſe jetter ſur l'autre,

Digitized by Google

qu'une pierre ne peut quitter la terre pour aller dans la lune.

Sur quelles raiſons apparentes appuye-t-on ce paradoxe? Sur ce qu'on prétend que dans les vallées des Alpes les angles ſaillans d'une montagne à l'occident, répondent aux angles rentrans d'une montagne à l'orient. Il faut bien, dit-on, que les courans de la mer ayent produit ces angles. La concluſion eſt hazardée. Le fait peut être vrai dans quelques vallons étroits; il ne l'eſt pas dans le grand baſſin de la Savoye & du lac de Genève; il ne l'eſt pas dans la grande vallée de l'Arno autour de Florence; mais à quelles branches ne ſe prend-on pas quand on ſe noye dans les ſyſtêmes!

Il vaudrait autant avancer que les montagnes ont produit les mers, que de prétendre que les mers ont produit les montagnes.

Quel eſt donc le véritable ſyſtême? Celui du Grand Etre qui a tout fait, & qui a donné à chaque élément, à chaque eſpèce, à chaque genre ſa forme, ſa place, & ſes fonctions éternelles. Le Grand Etre qui a formé l'or & le fer, les arbres, l'herbe, l'homme & la fourmi, a fait l'océan & les montagnes. Les hommes n'ont pas été des poiſſons, comme le dit *Maillet*; tout a été probablement ce qu'il eſt par des loix immuables. Je ne puis trop répéter que nous ne ſommes pas des Dieux qui puiſſions créer un univers avec la parole.

Il eſt très-vrai que d'anciens ports ſont comblés, que la mer s'eſt retirée de Carthage, de Roſette, des deux Cirtes, de Ravenne, de Fré-



Digitized by Google

jus, d'Aiguemortes, &c. Elle a englouti des terrains, elle en a laiſſé d'autres à découvert. On triomphe de ces phénomènes; on conclut que l'océan a caché pendant des ſiécles le mont Taurus & les Alpes ſous ſes flots. Quoi! parce que des atterriſſemens auront reculé la mer de pluſieurs lieues, & qu'elle aura inondé d'un autre côté quelques terrains bas, on nous perſuadera qu'elle a inondé le continent pendant des milliers de ſiécles? Nous voyons des volcans, donc tout le globe a été en feu! Des tremblemens de terre ont englouti des villes, donc tout l'Univers a été la proye des flammes! Ne doit-on pas ſe défier d'une telle concluſion? Les accidens ne ſont pas des régles générales.

L'illuſtre & ſavant auteur de l'*hiſtoire naturelle* dit à la fin de la théorie de la terre, page 124. *Ce ſont les eaux raſſemblées dans la vaſte étendue des mers, qui par le mouvement continuel du flux & du reflux, ont produit les montagnes, les vallées, &c.*

Mais auſſi voici comme il s'exprime pag. 139. „ Il y a ſur la ſurface de la terre des contrées „ élevées qui paraiſſent être des points de par- „ tage marqués par la nature pour la diſtri- „ bution des eaux. Les environs du mont St. „ Godard ſont un de ces points en Europe; „ un autre point, eſt le pays ſitué entre les „ provinces de Belozera & de Vologda en Ruſ- „ ſie, d'où deſcendent des rivières dont les „ unes vont à la mer noire, & d'autres à la „ mer Caſpienne, &c.

Il enſeigne donc ici que cette grande chaîne

Digitized by Google

de montagnes prolongée d'Eſpagne en Tartarie, eſt une piéce eſſentielle à la machine du monde. Il ſemble ſe contredire dans ces deux aſſertions; il ne ſe contredit pourtant pas; car en avouant la néceſſité des montagnes pour entretenir la vie des animaux & des végétaux, il ſuppoſe que *les eaux du Ciel détruiſent peu à peu l'ouvrage de la mer, & ramenant tout au niveau, rendront un jour notre terre à la mer, qui s'en emparera ſucceſſivement, en laiſſant à découvert de nouveaux continens*, &c.

Voilà donc, ſelon lui, notre Europe privée des Alpes & des Pirénées & de toutes leurs branches. Mais en ſuppoſant cette chaîne de montagnes écroulée, diſperſée ſur notre continent, n'en élévera-t-elle pas la ſurface? Cette ſurface ne ſera-t-elle pas toûjours au-deſſus du niveau de la mer? comment la mer en violant les loix de la gravitation & celle des fluides, viendra-t-elle ſe placer chez les Baſques ſur les débris des Pirenées? Que deviendront les habitans hommes & animaux quand l'océan ſe ſera emparé de l'Europe? Il faudra donc qu'ils s'embarquent pour aller chercher les terrains que les mers auront abandonnés vers l'Amérique. Car ſi l'océan prend chaque jour quelque choſe de nos habitations, il faudra bien qu'à la fin nous allions tous demeurer ailleurs. Deſcendrons-nous dans les profondeurs de l'océan qui ſont en beaucoup d'endroits de plus de mille pieds? Mais: quelle puiſſance, contraire à la nature, commandera aux eaux de quitter ces profondes & immenſes vallées pour nous recevoir?



Digitized by Google

Prenons la choſe d'un autre biais. Preſque tous les naturaliſtes ſont perſuadés aujourd'hui que les dépôts de coquilles au milieu de nos terres, ſont des monumens du long ſéjour de l'océan dans les provinces où ces dépouilles ſe ſont trouvées. Il y en a en France à quarante, à cinquante lieues des côtes de la mer. On en trouve en Allemagne, en Eſpagne, & ſurtout en Afrique. C'eſt donc ici un événement tout contraire à celui qu'on a ſupoſé d'abord, *ce ne ſont plus les eaux du ciel qui détruiſent peu à peu l'ouvrage de la mer, qui ramènent tout au niveau, & qui rendent notre terre à la mer.* C'eſt au contraire la mer qui s'eſt retirée inſenſiblement dans la ſuite des ſiécles, de la Bourgogne, de la Champagne, de la Touraine, de la Bretagne où elle demeurait, & qui s'en eſt allée vers le nord de l'Amérique. Laquelle de ces deux ſupoſitions prendrons-nous? D'un côté on nous dit que l'océan vient peu à peu couvrir les Pirénées & les Alpes, de l'autre on nous aſſure qu'il s'en retourne tout entier par degrés. Il eſt évident que l'un des deux ſyſtêmes eſt faux; & il n'eſt pas improbable qu'ils le ſoient tous deux.

J'ai fait ce que j'ai pû juſqu'ici pour concilier avec lui-même le ſavant & éloquent Académicien, auteur auſſi ingénieux qu'utile de l'hiſtoire naturelle. J'ai voulu rapprocher ſes idées pour en tirer de nouvelles inſtructions; mais comment pourrai-je accorder avec ſon ſyſtême ce que je trouve au Tome XII. pag. 10 dans ſon diſcours intitulé: Première vuë de la nature?

Digitized by Google

*La mer irritée*, dit-il, *s'élève vers le Ciel & vient en mugiſſant ſe briſer contre des digues inébranlables, qu'avec tous ſes efforts elle ne peut ni détruire ni ſurmonter. La terre élevée au-deſſus du niveau de la mer eſt à l'abri de ſes irruptions. Sa ſurface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvellée, peuplée de mille & mille eſpèces d'animaux différens, eſt un lieu de repos, un ſéjour de délices*, &c.

Ce morceau dérobé à la poëſie, ſemble être de *Maſſillon* ou de *Fénélon*, qui ſe permirent ſi ſouvent d'être poëtes en proſe; mais certainement ſi la mer irritée en s'élevant vers le Ciel ſe briſe en mugiſſant contre des digues inébranlables, ſi elle ne peut ſurmonter ces digues avec tous ſes efforts, elle n'a donc jamais quitté ſon lit pour s'emparer de nos rivages; elle eſt bien loin de ſe mettre à la place des Pirénées & des Alpes. C'eſt non-ſeulement contredire ce ſyſtême qu'on a eu tant de peine à étayer par tant de ſuppoſitions; mais c'eſt contredire une vérité reconnue de tout le monde; & cette vérité, eſt que la mer s'eſt retirée à pluſieurs milles de ſes anciens rivages & qu'elle en a couvert d'autres, vérité dont on a étrangement abuſé.

Quelque parti qu'on prenne, dans quelque ſuppoſition que l'eſprit humain ſe perde, il eſt poſſible, il eſt vraiſemblable, il eſt même prouvé, que pluſieurs parties de la terre ont ſouffert de grandes révolutions. On prétend qu'une comète peut heurter notre globe en ſon chemin: & *Triſſotin* dans les *Femmes ſavantes* n'a peut-être pas tant tort de dire:



Digitized by Google

Je viens vous annoncer une grande nouvelle.
Nous l'avons en dormant, Madame, échappé belle!
Un monde près de nous a passé tout du long;
Est chû tout au travers de notre tourbillon;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

La théorie des comètes n'était pas encor connuë lorsque la comédie des *Femmes savantes* fut jouée à la cour en 1672. Il est très certain que le concours de ces deux globes qui roulent dans l'espace avec tant de rapidité, aurait des suites effroyables, mais d'une toute autre nature que l'acheminement insensible de l'océan à l'endroit où est aujourd'hui le mont St. Godard, ou son départ de Brest, & de St. Malo pour se retirer vers le pôle & vers le détroit de Hudson. Heureusement il se passera du tems avant que notre Europe soit fracassée par une comète, ou engloutie par l'océan.

## CHAPITRE XII.

*Des pétrifications d'animaux marins.*

MAis, disent les défenseurs de ce systême, *on a trouvé des pierres lenticulaires à Passi & à Villers-Cotterets. Et Shaw rapporte qu'en Phénicie il y a des coquilles & des madrepores sur le bord de la mer.* (*)

(*) Théorie de la terre, Tom. I. pag. 283.

Digitized by Google

Eh bien, parce qu'il y a des pierres à Paſſi, & des coquilles & du corail au bord de la mer de Syrie, les Alpes auront été le lit de l'océan pendant des ſiécles innombrables!

*On voit des coquillages auprès de Maſtricht.* Cette ville n'eſt pas bien loin de la mer. Je n'y ai pourtant point vû de coquillages de mer; mais s'il y en a, quelle preuve en peut-on tirer?

*On trouve en France non-ſeulement des coquilles ſur nos côtes, mais encor des coquilles qu'on n'a jamais vues dans nos mers.* Qu'on montre ces prétenduës coquilles étrangères, & quand on les aura bien examinées, qu'on juge s'il n'eſt pas très-vraiſemblable qu'on les ait rapportées de mille voyages d'outre mer.

Il n'y en a pas une ſeule ſur la chaîne des hautes montagnes depuis la Sierra Morena juſqu'à la dernière cime de l'Apennin. J'en ai fait chercher ſur le mont St. Godard, ſur le St. Bernard, dans les montagnes de la Tarentaiſe, on n'en a pas découvert.

Un ſeul Phyſicien m'a écrit qu'il a trouvé une écaille d'huître pétrifiée vers le mont Cenis. Je dois le croire, & je ſuis très étonné qu'on n'y en ait pas vû des centaines. Les lacs voiſins nourriſſent de groſſes moules dont l'écaille reſſemble parfaitement aux huîtres; on les appelle même petites huîtres dans plus d'un canton.

Eſt-ce d'ailleurs une idée tout-à-fait romaneſque de faire réflexion à la foule innombrable de pélerins qui partaient à pied de St. Jacques en Galice, & de toutes les provinces pour aller à Rome par le mont Cenis chargés de coquilles

Digitized by Google

à leurs bonnets ? Il en venait de Syrie, d'Egypte, de Grèce, comme de Pologne & d'Autriche. Le nombre des Romipetes a été mille fois plus considérable que celui des Hagi qui ont visité la Mecque & Médine, parce que les chemins de Rome sont plus faciles, & qu'on n'était pas forcé d'aller par caravanes. En un mot une huître près du mont Cenis ne prouve pas que l'océan Indien ait enveloppé toutes les terres de notre hémisphère.

La chaine des montagnes du continent Américain n'est pas plus chargée d'huîtres que la nôtre, & la réponse, *qu'on en trouvera un jour*, n'est pas une réponse bien satisfaisante.

*Mais il y a des fragmens de coquillages à Montmartre & à Courtagnon auprès de Rheims.*

Il y en a par-tout excepté sur les montagnes qui devraient en être remplies dans le système de *Maillet*. Oui, sans doute, on l'a dit, & il faut le redire, on rencontre quelquefois en fouillant la terre des pétrifications étrangères, comme on rencontre dans l'Autriche des médailles frappées à Rome. Mais pour une pétrification étrangère il y en a mille de nos climats.

Quelqu'un a dit qu'il aimerait autant croire le marbre composé de plumes d'autruches que de croire le porphire composé de pointes d'oursin. Ce quelqu'un là avait grande raison, si je ne me trompe.

On découvrit, ou l'on crut découvrir il y a quelques années, les ossemens d'un renne & d'un hipopotame près d'Etampes, & de là on

Digitized by Google

conclut que le Nil & la Laponie avaient été autrefois ſur le chemin de Paris à Orléans. Mais on aurait dû plutôt ſoupçonner qu'un curieux avait eu autrefois dans ſon cabinet le ſquelette d'un renne & celui d'un hipopotame. Cent exemples pareils invitent à examiner longtems avant que de croire.

## CHAPITRE XIII.

### *Amas de coquilles.*

MIlle endroits ſont remplis de mille débris de teſtacées, de cruſtacées, de pétrifications. Mais remarquons encor une fois, que ce n'eſt preſque jamais ni ſur la croupe, ni dans les flancs de cette continuité de montagnes dont la ſurface du globe eſt traverſée; c'eſt à quelques lieuës de ces grands corps, c'eſt au milieu des terres, c'eſt dans des cavernes, dans des lieux où il eſt très-vraiſemblable qu'il y avait de petits lacs qui ont diſparu, de petites rivières dont le cours eſt changé, des ruiſſeaux conſidérables dont la ſource eſt tarie. Vous y voyez des débris de tortues, d'écreviſſes, de moules, de colimaçons, de petits cruſtacées de rivière, de petites huîtres ſemblables à celle de Lorraine. Mais de véritables corps marins, c'eſt ce que vous ne voyez jamais. S'il y en avait, pourquoi n'y aurait-on jamais vû d'os de chiens marins, de requins, de baleines?

Digitized by Google

Vous prétendez que la mer a laiſſé dans nos terres des marques d'un très long ſéjour. Le monument le plus ſûr ſerait aſſurément quelques amas de marſouins au milieu de l'Allemagne. Car vous en voyez des milliers ſe jouer ſur la ſurface de la mer Germanique dans un tems ſerein. Quand vous les aurez découverts & que je les aurai vûs à Nuremberg & à Francfort, je vous croirai : mais en attendant permettez-moi de ranger la plûpart de ces ſupoſitions avec celle du vaiſſeau pétrifié trouvé dans le Canton de Berne à cent pieds ſous terre, tandis qu'un de ſes ancres était ſur le mont Sr. Bernard. J'ai vû quelquefois des débris de moules & de colimaçons qu'on prenait pour des coquilles de mer.

Si on ſongeait ſeulement que dans une année pluvieuſe il y a plus de limaçons dans dix lieuës de pays que d'hommes ſur la terre, on pourrait ſe diſpenſer de chercher ailleurs l'origine de ces fragmens de coquillages dont le bord du Rhône & ceux d'autres rivières ſont tapiſſés dans l'eſpace de pluſieurs milles. Il y a beaucoup de ces limaçons dont le diamètre eſt de plus d'un pouce. Leur multitude détruit quelquefois les vignes & les arbres fruitiers. Les fragmens de leurs coques endurcies ſont partout. Pourquoi donc imaginer que des coquillages des Indes ſont venus s'amonceler dans nos climats quand nous en avons chez nous par millions ? Tous ces petits fragmens de coquilles dont on fait tant de bruit pour accréditer un ſyſtème, ſont pour la plûpart ſi infor-

Digitized by Google

mes, si usés, si méconnaissables, qu'on pourrait également parier que ce sont des débris d'écrevisses ou de crocodiles, ou des ongles d'autres animaux. Si on trouve une coquille bien conservée dans le cabinet d'un curieux, on ne sait d'où elle vient ; & je doute qu'elle puisse servir de fondement à un système de l'Univers.

Je ne nie pas, encor une fois, qu'on ne rencontre à cent milles de la mer des huîtres pétrifiées, des conques, des univalves, des productions qui ressemblent parfaitement aux productions marines ; mais est-on bien sûr que le sol de la terre ne peut enfanter ces fossiles ? La formation des agathes arborisées ou herborisées, ne doit-elle pas nous faire suspendre notre jugement ? Un arbre n'a point produit l'agathe qui représente parfaitement un arbre ; la mer peut aussi n'avoir point produit ces coquilles fossiles qui ressemblent à des habitations de petits animaux marins. L'expérience suivante en peut rendre témoignage.

## CHAPITRE XIV.

*Observation très importante sur la formation des pierres & des coquillages.*

MOnsieur *Le Royer de la Sauvagère*, Ingénieur en chef, & de l'Académie des Belles-Lettres de la Rochelle, Seigneur de la terre Deplaces en Touraine auprès de Chinon, at-

Digitized by Google

teſte qu'auprès de ſon château une partie du ſol s'eſt métamorphoſée deux fois en un lit de pierre tendre l'eſpace de quatre-vingt ans. Il a été témoin lui-même de ce changement. Tous ſes vaſſaux, & tous ſes voiſins l'ont vû. Il a bâti avec cette pierre qui eſt dévenue très dure étant employée. La petite carrière dont on l'a tirée recommence à ſe former de nouveau. Il y renaît des coquilles qui d'abord ne ſe diſtinguent qu'avec un microſcope, & qui croiſſent avec la pierre. Ces coquilles ſont de différentes eſpèces; il y a des oſtracites, des griphites qui ne ſe trouvent dans aucune de nos mers; des cames, des télines, des cœurs dont les germes ſe développent inſenſiblement, & s'étendent juſqu'à ſix lignes d'épaiſſeur.

N'y a-t-il pas là dequoi étonner du moins ceux qui affirment que tous les coquillages qu'on rencontre dans quelques endroits de la terre y ont été dépoſés par la mer?

Si on ajoute à tout ce que nous avons déja dit, ce phénomène de la terre Deplaces, ſi d'un autre côté on conſidère que le fleuve de Gambie & la rivière de Biſſao ſont remplis d'huîtres, que pluſieurs lacs en ont fourni autrefois, & en ont encore, ne ſera-t-on pas porté à ſuſpendre ſon jugement? notre ſiécle commence à bien obſerver; il appartiendra aux ſiécles ſuivans de décider, mais probablement on ſera un jour aſſez ſavant pour ne décider pas.

Digitized by Google

## CHAPITRE XV.

### *De la grotte des Fées.*

LEs grottes où ſe forment les ſtalactites & les ſtalagmites ſont communes. Il y en a dans preſque toutes les provinces. Celle du Chablais eſt peut-être la moins connue des phyſiciens, & qui mérite le plus de l'être. Elle eſt ſituée dans des rochers affreux au milieu d'une forêt d'épines à deux petites lieues de Ripaille dans la paroiſſe de Féterne. Ce ſont trois grottes en voûte l'une ſur l'autre taillées à pic par la nature dans un roc inabordable. On n'y peut monter que par une échelle, & il faut s'élancer enſuite dans ces cavités en ſe tenant à des branches d'arbres. Cet endroit eſt appellé par les gens du lieu, *Les grottes des Fées.* Chacune a dans ſon fond un baſſin dont l'eau paſſe pour avoir la même vertu que celle de Ste. Reine. L'eau qui diſtile dans la ſupérieure à travers le rocher y a formé dans la voûte la figure d'une poule qui couve des pouſſins. Auprès de cette poule eſt une autre concrétion qui reſſemble parfaitement à un morceau de lard avec ſa couenne, de la longueur de près de trois pieds.

Dans le baſſin de cette même grotte où l'on ſe baigne, on trouve des figures de pralines telles qu'on les vend chez des confiſeurs ; & à côté la forme d'un rouet ou tour à filer avec la quenouille. Les femmes des environs prétendent

Digitized by Google

avoir vû dans l'enfoncement une femme pétrifiée au dessous du rouet. Mais les observateurs n'ont point vû en dernier lieu cette femme. Peut-être les concrétions stalactites avaient dessiné autrefois une figure informe de femme; & c'est ce qui fit nommer cette caverne *la Grotte des Fées.* Il fut un tems qu'on n'osait en approcher; mais depuis que la figure de la femme a disparu, on est devenu moins timide.

Maintenant, qu'un philosophe à système raisonne sur ce jeu de la nature, ne pourait-il pas dire, voilà des pétrifications véritables! Cette grotte était habitée sans doute autrefois par une femme, elle filait au rouet, son lard était pendu au plancher, elle avait auprès d'elle sa poule avec ses poussins, elle mangeait des pralines lorsqu'elle fut changée en rocher elle & ses poulets, & son lard, & son rouet, & sa quenouille, & ses pralines, comme *Edith* femme de *Loth* fut changée en statue de sel. L'antiquité fourmille de ces exemples.

Il serait bien plus raisonnable de dire, cette femme fut pétrifiée, que de dire, ces petites coquilles viennent de la mer des Indes; cette écaille fut laissée ici par la mer il y a cinquante mille siécles. Ces glossopètres sont des langues de marsouins qui s'assemblèrent un jour sur cette colline pour n'y laisser que leurs goziers; ces pierres en spirale renfermaient autrefois le poisson *Nautilus* que personne n'a jamais vû.

***

CHA-

Digitized by Google

## CHAPITRE XVI.

### *Du Fallun de Touraine.*

ON regarde enfin le fallun de Touraine comme le monument le plus inconteſtable de ce ſéjour de l'océan ſur notre continent dans une multitude prodigieuſe de ſiécles.

Certainement ſi à trente-ſix lieues de la mer il eſt d'immenſes bancs de coquillages marins, s'ils ſont poſés à plat par couches régulières, il eſt démontré que ces bancs ont été le rivage de la mer, & il eſt d'ailleurs très vraiſemblable que des terrains bas & plats ont été tour à tour couverts & dégagés des eaux juſqu'à trente & quarante lieues; c'eſt l'opinion de toute l'antiquité. Une mémoire confuſe s'en eſt conſervée, & c'eſt ce qui a donné lieu à tant de fables.

*Nil equidem durare diu ſub imagine eadem*
*Crediderim. Sic ad ferrum veniſtis ab auro*
*Secula. Sic toties verſa eſt fortuna locorum.*
*Vidi ego quod fuerat quondam ſolidiſſima tellus*
*Eſſe fretum. Vidi factas ex æquore terras:*
*Et procul a pelago conchæ jacuere marinæ:*
*Et vetus inventa eſt in montibus anchora ſummis.* (*).

(*) Cela reſſemble un peu à l'ancre de vaiſſeau qu'on prétendait avoir trouvé ſur le grand St. Bernard; auſſi s'eſt-on bien gardé d'inſérer cette chimère dans la traduction.



Digitized by Google

*Quodque fuit campus, vallem decurſus aquarum*
*Fecit: & eluvie mons eſt deductus in æquor:*
*Eque paludoſa ſiccis humus aret arenis:*
*Quæque ſitim tulerant, ſtagnata paludibus hument.*

C'eſt ainſi que *Pythagore* s'explique dans *Ovide*. Voici une imitation de ces vers qui en donnera l'idée.

Le tems qui donne à tous le mouvement & l'être,
Produit, accroit, détruit, fait mourir, fait renaître,
Change tout dans les cieux, ſur la terre & dans l'air.
L'âge d'or à ſon tour ſuivra l'âge de fer.
Flore embellit des champs l'aridité ſauvage.
La mer change ſon lit, ſon flux & ſon rivage.
Le limon qui nous porte eſt né du ſein des eaux.
Où croiſſent les moiſſons, voguèrent les vaiſſeaux.
La main lente du tems applanit les montagnes;
Il creuſe les vallons, il étend les campagnes;
Tandis que l'Eternel, le Souverain des tems
Demeure inébranlable en ces grands changemens.

Mais pourquoi cet océan n'a-t-il formé aucune montagne ſur tant de côtes plattes livrées à ſes marées? Et pourquoi s'il a dépoſé des amas prodigieux de coquilles en Touraine, n'a-t-il pas laiſſé les mêmes monumens dans les autres provinces à la même diſtance?

D'un côté je vois pluſieurs lieues de rivages au niveau de la mer dans la baſſe Normandie: Je traverſe la Picardie, la Flandre, la Hollande, la baſſe Allemagne, la Poméranie, la Pruſſe, la

Digitized by Google

Pologne, la Ruſſie, une grande partie de la Tartarie juſqu'au Thibet, ſans qu'une ſeule haute montagne, faiſant partie de la grande chaîne, ſe préſente à mes yeux. Je puis franchir ainſi l'eſpace de deux mille lieues dans un terrain aſſez uni, à quelques collines près. Si la mer répandue originairement ſur notre continent avait fait les montagnes, comment n'en a-t-elle pas fait une ſeule dans cette vaſte étendue?

De l'autre côté ces bancs de coquilles à trente à quarante lieues de la mer, méritent le plus ſérieux examen. J'ai fait venir de cette province dont je ſuis éloigné de cent cinquante lieues, une caiſſe de ce fallun. Le fond de cette minière eſt évidemment une eſpèce de terre calcaire & marneuſe, dans laquelle une grande quantité de coquillages ſe trouve mêlée. Les morceaux purs de cette terre pierreuſe ſont ſalés au goût. Les laboureurs l'employent pour féconder leurs terres, & il eſt très-vraiſemblable que ſon ſel les fertiliſe. Si ce n'était qu'un amas de coquilles, je ne vois pas qu'il pût fumer la terre. J'aurais beau jetter dans mon champ toutes les coques déſſechées des limaçons & des moules de ma province, ce ſerait comme ſi j'avais ſemé ſur des pierres. Un naturaliſte prétend que rien n'eſt meilleur pour fair croître du bled qu'un cabinet de coquilles au lieu de fumier. Il a plus de connaiſſance de la phyſique que moi; mais j'oſe dire que je ſuis meilleur laboureur que lui; & quoique je ſois ſûr de peu de choſes, je puis affirmer que je mourrais de faim, ſi je n'avais pour vivre qu'un champ de vieilles coquilles caſſées.



Digitized by Google

(*) J'ajouterai même que si je voulais railler comme lui, je pourrais être aussi plaisant.

En un mot, il est certain, de la plus grande certitude, que cette marne est une espèce de terre, & non pas uniquement un assemblage d'animaux marins qui seraient au nombre de plus de cent mille milliars. Je ne sais pourquoi l'académicien qui le premier après *Palissi* fit connaître cette singularité de la nature, a pu dire, *ce ne sont que de petits fragmens de coquilles très reconnaissables pour en être des fragmens ; car ils ont leurs cannelures très bien marquées, seulement ils ont perdu leur luisant & leur vernis.*

J'ai été étonné de trouver dans la boëte qu'on m'a envoyée, de petits univalves & un coquillage qu'on nomme vis de mer, ou piramide à cannelures, aussi frais, aussi brillans, & d'un aussi beau vernis qu'on puisse en trouver sur le bord de la mer de nouvellement formés. Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est d'y voir une coque de limaçon qui paraît être de l'année passée, & trois dents qui ressemblent parfaitement à des dents de brochet. Les curieux qui voudront les venir examiner en jugeront beaucoup mieux que moi.

Si les petites coquilles mêlées dans ma boëte à la terre marneuse sont réellement des coquilles de mer, il faut avouer qu'elles sont dans

(*) Tout ce que ces coquillages pourraient opérer ce serait de diviser une terre trop compacte. On en fait autant avec du gravier. Des coquilles fraiches & pilées pourraient servir par leur huile. Mais des coquillages desséchés ne sont bons à rien.

Digitized by Google

cette fallunière depuis des tems reculés qui épouvantent l'imagination, & que c'eſt un des plus anciens monumens des révolutions de notre globe. Mais auſſi, comment une production enfouie quinze pieds en terre pendant tant de ſiécles, peut-elle avoir l'air ſi nouveau ? Comment y a-t-on trouvé la coquille d'un limaçon à côté des petites univalves marines ? Ces univalves dont la dimention n'eſt pas le quart du petit doigt, paraiſſent n'avoir pas une date plus ancienne qui la coquille du limaçon qui était mêlée avec la terre. L'expérience de Mr. de *la Sauvagère* que a vu des coquillages ſemblables ſe former dans une pierre tendre, & qui en rend témoignage avec ſes voiſins, ne doit-elle pas au moins inſpirer quelques doutes ſur l'origine de ce fallun ?

Enfin, ſi ce fallun a été produit à la longue dans la mer, ce qui eſt très-vraiſemblable, elle eſt donc venue à près de quarante lieues dans un pays plat, & elle n'y a point formé de montagnes. Il n'eſt donc nullement probable que les montagnes ſoient des productions de l'océan.

## CHAPITRE XVII.

### *De* Bernard Paliſſi.

AVant que *Bernard Paliſſi* eût prononcé que cette mine de marne de trois lieues d'étendue n'était préciſément qu'un amas de coquilles, les agriculteurs étaient dans l'uſage de ſe ſervir



Digitized by Google

de cet engrais, & ne ſoupçonnaient pas que ce fuſſent uniquement des coquilles qu'ils emploiyaſſent. N'avaient-ils pas des yeux? Pourquoi ne crut-on pas *Paliſſi* ſur ſa parole? Ce *Paliſſi* d'ailleurs était un peu viſionnaire. Il fit imprimer le livre intitulé : *Le moyen de devenir riche & la manière véritable par laquelle tous les hommes de France pourront apprendre à multiplier & à augmenter leur tréſor & poſſeſſions, par Maître Bernard Paliſſi inventeur des ruſtiques figulines du Roi.* Il tint à Paris une école, où il fit afficher qu'il rendrait l'argent à ceux qui lui prouveraient la fauſſeté de ſes opinions. En un mot *Paliſſi* crut avoir trouvé la pierre philoſophale. Son grand œuvre décrédita ſes coquilles juſqu'au tems où elles furent remiſes en honneur par un Académicien célèbre qui enrichit les découvertes des *Swammerdam*, des *Leuvenhock*, par l'ordre dans lequel il les plaça, & qui rendit de grands ſervices à la phyſique. L'expérience, comme on l'a déja dit, eſt trompeuſe; il faut donc examiner encor ce fallun. Il eſt certain qu'il pique la langue par une légère âcreté, c'eſt un effet que des coquilles ne produiront pas. Il eſt indubitable que le fallun eſt une terre calcaire & marneuſe. Il eſt indubitable auſſi qu'elle renferme un nombre étonnant de coquilles à dix à quinze pieds de profondeur. D'où viennent-elles? C'eſt là l'objet de la recherche, objet aſſurément digne de la curioſité de tous les hommes. Il reſtera toujours à ſavoir ſi de ce que la mer a couvert la Bretagne, la Normandie, la Touraine, on peut conclure qu'elle a formé les montagnes

Digitized by Google

des deux hémiſphères. L'auteur eſtimable de l'hiſtoire naturelle, auſſi profond dans ſes vues qu'attrayant par ſon ſtile, dit expreſſément : *Je prétends que les coquilles ſont l'intermède que la nature employe pour former la plupart des pierres. Je prétends que les crayes, les marnes, & les pierres à chaux ne ſont compoſées que de pouſſière & de détrimens de coquilles.*

On peut aller trop loin quelque habile phyſicien que l'on ſoit. J'avoue que j'ai examiné pendant douze ans de ſuite la pierre à chaux que j'ai employée, & que ni moi ni aucun des aſſiſtans n'y avons apperçu le moindre veſtige de coquilles.

A-t-on donc beſoin de toutes ces ſuppoſitions pour prouver les révolutions que notre globe a eſſuyées dans des tems prodigieuſement reculés ? Quand la mer n'aurait abandonné & couvert tour à tour les terrains bas de ſes rivages que le long de deux mille lieues ſur quarante de large dans les terres, ce ſerait un changement ſur la ſurface du globe de quatre-vingt mille lieues quarrées.

Les éruptions des volcans, les tremblemens, les affaiſſemens des terrains doivent avoir bouleverſé une aſſez grande quantité de la ſurface du globe ; des lacs, des rivières ont diſparu, des villes ont été englouties ; des îles ſe ſont formées ; des terres ont été ſéparées : les mers intérieures ont pu opérer des révolutions beaucoup plus conſidérables. N'en voilà-t-il pas aſſez ? Si l'imagination aime à ſe repréſenter ces grandes viciſſitudes de la nature, elle doit être contente.



Digitized by Google

## CHAPITRE XVIII.

*Du ſyſtême de* Maillet *qui fait les poiſſons les premiers pères des hommes.*

MOnſieur *Maillet*, dont nous avons déja parlé, crut s'appercevoir au grand Caire que notre continent n'avait été qu'une mer dans l'éternité paſſée : & de là il conclut que la race des hommes & des ſinges venait inconteſtablement des poiſſons marins. Les nageoires avec le tems devinrent des bras ; la queue fourchue ſe changeant inſenſiblement en cuiſſes & en jambes.

Les anciens habitans des bords de l'Euphrate ne s'éloignaient pas beaucoup de cette idée, quand ils débitèrent que le fameux poiſſon *Oannès* ſortait tous les jours du fleuve pour les venir catéchiſer ſur le rivage. *Derceto* qui eſt la même que *Vénus*, avait une queue de poiſſon. La *Vénus* d'*Héſiode* nâquit de l'écume de la mer.

C'eſt peut-être ſuivant cette coſmogonie qu'*Homère* dit que l'océan eſt le père de toutes choſes ; mais par ce mot d'*Océan*, il n'entend, dit-on, que le Nil & non notre mer océane qu'il ne connaiſſait pas.

*Thalès* apprit aux Grecs que l'eau eſt le premier principe de la nature. Ses raiſons ſont, que la ſemence de tous les animaux eſt aqueuſe, qu'il faut de l'humidité à toutes les plantes, & qu'en-



Digitized by Google

fin les étoiles ſont nourries des exhalaiſons humides de notre globe. Cette dernière raiſon eſt merveilleuſe : & il eſt plaiſant qu'on parle encor de *Thalès* & qu'on veuille ſavoir ce qu'*Athénée* & *Plutarque* en penſaient.

Cette nourriture des étoiles n'aurait pas réuſſi dans notre tems ; & malgré les ſermons du poiſſon *Oannès*, les argumens de *Thalès*, les imaginations de *Maillet* ; il y a peu de gens aujourd'hui qui croyent deſcendre d'un turbot ou d'une morue, malgré l'extrême paſſion qu'on a depuis peu pour les généalogies. Pour étayer ce ſyſtème il fallait abſolument que toutes les eſpèces & tous les élémens ſe changeaſſent les uns en les autres. Les métamorphoſes d'*Ovide* devenaient le meilleur livre de phyſique qu'on ait jamais écrit.

## CHAPITRE XIX.

### *Des germes.*

DEs philoſophes tâchèrent donc d'établir quelque ſyſtème qui bannît les germes par leſquels les générations des hommes, des animaux & des plantes s'étaient perpétuées juſqu'à nos jours. C'eſt en vain que nos yeux voyent & que nos mains manient les ſemences que nous jettons en terre ; c'eſt en vain que les animaux ſont tous évidemment produits par un germe. On s'eſt plû à démentir la nature pour établir d'autres ſyſtêmes que le ſien.

Digitized by Google

Celui des animaux ſpermatiques ne ſemblait point contredire la phyſique ; cependant on s'en eſt dégouté comme d'une mode. Il était très commun alors que tous les philoſophes, excepté ceux de quatre-vingt ans, dérobaſſent à l'union des deux ſexes la liqueur ſéminale productrice du genre humain, & que dans cette liqueur on vît à l'aide du microſcope nager les petits vers qui devaient devenir hommes, comme on voit dans les étangs gliſſer les têtarts deſtinés à être grenouilles.

Dans ce ſyſtème les mâles étaient les principaux dépoſitaires de l'eſpèce : au lieu que dans le ſyſtème des œufs qui avait prévalu juſqu'alors, c'étaient les femelles qui contenaient en elles toutes les générations, & qui étaient véritablement mères. Le mâle ne ſervait qu'à féconder les œufs comme les coqs fécondent les poules. Ce ſyſtème des œufs avait un prodigieux avantage, celui de l'expérience journalière eſt inconteſtable dans pluſieurs eſpèces. Cependant on a fini par douter de l'un & de l'autre ; mais ſoit que le mâle contienne en lui l'animal qui doit naître, ſoit que la femelle le renferme dans ſon ovaire & que la liqueur du mâle ſerve à ſon dévelopement, il eſt certain que dans les deux cas il y a un germe ; & c'eſt ce germe que l'amour de la nouveauté, la fureur des ſyſtèmes, & encor plus celle de l'amour-propre entreprirent de détruire.

L'Auteur d'un petit livre intitulé *La Vénus phyſique*, imagina que le tout ſe faiſait par attraction dans la matrice, que la jambe droite attirait à elle la jambe gauche, que l'humeur vitrée

Digitized by Google

d'un œil, ſa rétine, ſa cornée, ſa conjonctive étaient attirées par de ſemblables parties de l'autre œil. Perſonne n'avait jamais corrompu à cet inconcevable excès l'attraction démontrée par *Newton* dans des cas abſolument différens ; une telle chimère était digne de l'idée de diſſéquer des têtes de géans pour connaître la nature de l'ame, & d'exalter cette ame pour prédire l'avenir. Cette folie ne ſervit pas peu à décréditer l'eſprit ſyſtématique qui eſt pourtant ſi néceſſaire au progrès des ſciences, quand il n'eſt que l'eſprit d'ordre & qu'il eſt réglé par la raiſon.

## CHAPITRE XX.

### *De la prétendue race d'anguilles formées de farine & de jus de mouton.*

PRéciſément dans le même tems un Jéſuite Irlandais nommé *Néedham* qui voyageait dans l'Europe en habit ſéculier, fit des expériences à l'aide de pluſieurs microſcopes. Il crut appercevoir dans de la farine de bled ergoté miſe au four & laiſſée dans un vaſe purgé d'air & bien bouché, il crut appercevoir, dis-je, des anguilles qui accouchaient bientôt d'autres anguilles. Il s'imagina voir le même phénomène dans du jus de mouton bouilli. Auſſitôt pluſieurs philoſophes s'efforcèrent de crier merveilles, & de dire il n'y a point de germe, tout ſe fait, tout ſe régénère par une force vive de la nature. C'eſt l'attraction diſait

Digitized by Google

l'un ; c'eſt la matière organiſée diſait l'autre ; ce ſont des molécules organiques vivantes qui ont trouvé leurs moules. De bons phyſiciens furent trompés par un Jéſuite. C'eſt ainſi ( comme nous l'avons dit ailleurs ) qu'un Commis des Fermes en Baſſe-Bretagne, fit accroire à tous les beaux eſprits de Paris qu'il était une jolie femme, laquelle faiſait très bien des vers.

L'erreur accréditée jette quelquefois de ſi profondes racines que bien des gens la ſoutiennent encor, lorſqu'elle eſt reconnue & tombée dans le mépris, comme quelques journaux hiſtoriques répètent de fauſſes nouvelles inſérées dans les gazettes, lors même qu'elles ont été rétractées. Un nouvel Auteur d'une traduction élégante & exacte de *Lucrèce*, enrichie de notes ſavantes, s'efforce dans les notes du troiſiéme livre, de combattre *Lucrèce* même à l'appui des malheureuſes expériences de *Néedham*, ſi bien convaincues de fauſſeté par Mr. *Spalanzani*, & rejettées de quiconque a un peu étudié la nature. L'ancienne erreur que la corruption eſt mère de la génération allait reſſuſciter, il n'y avait plus de germe ; & ce que *Lucrèce* avec toute l'antiquité jugeait impoſſible allait s'accomplir.

*Ex omnibu rebus*
*Omne genus naſci poſſet, nil ſemine egeret.*
*Ex undis homines, ex terrâ poſſet oriri*
*Squammiferum genus, & volucres ; erumpere Cœlo,*
*Armenta & pecudes.... ferre omnes omnia poſſent.*

Le hazard incertain de tout alors diſpoſe.
L'animal eſt ſans germe, & l'effet eſt ſans cauſe.

Digitized by Google

On verra les humains ſortir du fond des mers,
Les troupeaux bondiſſans tomber du haut des airs,
Les poiſſons dans les bois naiſſant ſur la verdure;
Tout pourra tout produire, il n'eſt plus de nature.

*Lucrèce* avait aſſurément raiſon en ce point de phyſique, quelque ignorant qu'il fût d'ailleurs. Et il eſt démontré aujourd'hui aux yeux & à la raiſon, qu'il n'eſt ni de végétal ni d'animal qui n'ait ſon germe. On le trouve dans l'œuf d'une poule comme dans le gland d'un chêne. Une puiſſance formatrice préſide à tous ces développemens d'un bout de l'Univers à l'autre.

Il faut bien reconnaître des germes puiſqu'on les voit & qu'on les ſème, & que le chêne eſt en petit contenu dans le gland. On ſait bien que ce n'eſt pas un chêne de ſoixante pieds de haut qui eſt dans ce fruit; mais c'eſt un embrion qui croîtra par le ſecours de la terre & de l'eau, comme un enfant croît par une autre nourriture.

Nier l'exiſtence de cet embrion parce qu'on ne conçoit pas comment il en contient d'autres à l'infini, c'eſt nier l'exiſtence de la matière par ce qu'elle eſt diviſible à l'infini. Je ne le comprends pas, donc cela n'eſt pas! Ce raiſonnement ne peut être admis contre les choſes que nous voyons & que nous touchons. Il eſt excellent contre des ſuppoſitions; mais non pas contre les faits.

Quelque ſyſtème qu'on ſubſtitue, il ſera tout auſſi inconcevable & il aura par deſſus celui des germes le malheur d'être fondé ſur un principe qu'on ne connaît pas, à la place d'un principe

Digitized by Google

palpable dont tout le monde eſt témoin. Tous les ſyſtèmes ſur la cauſe de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la ſenſibilité, de la penſée, ſont également inexplicables. Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer? Oui.

## CHAPITRE XXI.

### *D'une femme qui accouche d'un lapin.*

A Quoi ne porte point l'envie de ſe ſignaler par un ſyſtème! Cette doctrine des générations fortuites avait déja pris tant de crédit dès le commencement du ſiécle, que pluſieurs perſonnes étaient perſuadées qu'une ſole pouvait engendrer une grenouille. Il ne faut pour cela, diſait-on, que des parties organiques de grenouilles dans des moules de ſoles. Un chirurgien de Londres, aſſez fameux, nommé *St. André*, publiait cette doctrine de toutes ſes forces en 1726, & il avait l'entouſiaſme des nouvelles ſectes.

Une de ſes voiſines pauvre & hardie réſolut de profiter de la doctrine du chirurgien. Elle lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapreau, & que la honte l'avait forcée de ſe défaire de ſon enfant; mais que la tendreſſe maternelle l'avait empêché de le manger.

*St. André* trouvant dans l'aveu de cette femme la confirmation de ſon ſyſtème, ne douta pas de cette avanture & en triompha avec ſes adhé-

Digitized by Google

rans. Au bout de huit jours cette femme le fait prier de venir dans son galetas, elle lui dit qu'elle ressent des tranchées comme si elle était prête d'accoucher encore ; *St. André* l'assure que c'est une superfétation. Il la délivre lui-même en présence de deux témoins. Elle accouche d'un petit lapin qui était encore envie. *St. André* montre partout le fils de sa voisine. Les opinions se partagent, quelques-uns crient miracle ; les partisans de *St. André* disent que suivant les loix de la nature il est étonnant que la chose n'arrive pas plus souvent. Les gens sensés rient ; mais tous donnent de l'argent à la mère des lapins.

Elle trouva le métier si bon qu'elle accoucha tous les huit jours. Enfin la justice se mêla des affaires de sa famille, on la tint enfermée, on la veilla, on surprit un petit lapreau qu'elle avait fait venir & qu'elle s'enfonçait dans un orifice qui n'était pas fait pour lui. Elle fut punie, *St. André* se cacha. Les papiers publics s'égayèrent sur cette garenne comme ils se sont égayés depuis sur l'homme qui devait se mettre dans une bouteille de deux pintes, & sur le public qui vint en foule à ce spectacle.

La saine physique détruit toutes ces impostures, ainsi qu'elle a chassé les possédés & les sorciers.

Il résulte de tout ce que nous avons vu qu'il faut se méfier des lapreaux de *St. André*, des anguilles de *Néedham*, des générations fortuites, de l'harmonie préétablie qui est très ingénieuse, & des molécules organiques qui sont plus ingénieuses encore.

Digitized by Google

palpable dont tout le monde eſt témoin. Tous les ſyſtèmes ſur la cauſe de la génération, de la végétation, de la nutrition, de la ſenſibilité, de la penſée, ſont également inexplicables. Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer? Oui.

## CHAPITRE XXI.

### *D'une femme qui accouche d'un lapin.*

A Quoi ne porte point l'envie de ſe ſignaler par un ſyſtème! Cette doctrine des générations fortuites avait déja pris tant de crédit dès le commencement du ſiécle, que pluſieurs perſonnes étaient perſuadées qu'une ſole pouvait engendrer une grenouille. Il ne faut pour cela, diſait-on, que des parties organiques de grenouilles dans des moules de ſoles. Un chirurgien de Londres, aſſez fameux, nommé *St. André*, publiait cette doctrine de toutes ſes forces en 1726, & il avait l'entouſiaſme des nouvelles ſectes.

Une de ſes voiſines pauvre & hardie réſolut de profiter de la doctrine du chirurgien. Elle lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapreau, & que la honte l'avait forcée de ſe défaire de ſon enfant; mais que la tendreſſe maternelle l'avait empêché de le manger.

*St. André* trouvant dans l'aveu de cette femme la confirmation de ſon ſyſtème, ne douta pas de cette avanture & en triompha avec ſes adhé-

Digitized by Google

rans. Au bout de huit jours cette femme le fait prier de venir dans ſon galetas, elle lui dit qu'elle reſſent des tranchées comme ſi elle était prête d'accoucher encore ; *St. André* l'aſſure que c'eſt une ſuperfétation. Il la délivre lui-même en préſence de deux témoins. Elle accouche d'un petit lapin qui était encore envie. *St. André* montre partout le fils de ſa voiſine. Les opinions ſe partagent, quelques-uns crient miracle ; les partiſans de *St. André* diſent que ſuivant les loix de la nature il eſt étonnant que la choſe n'arrive pas plus ſouvent. Les gens ſenſés rient ; mais tous donnent de l'argent à la mère des lapins.

Elle trouva le métier ſi bon qu'elle accoucha tous les huit jours. Enfin la juſtice ſe mêla des affaires de ſa famille, on la tint enfermée, on la veilla, on ſurprit un petit lapreau qu'elle avait fait venir & qu'elle s'enfonçait dans un orifice qui n'était pas fait pour lui. Elle fut punie, *St. André* ſe cacha. Les papiers publics s'égayèrent ſur cette garenne comme ils ſe ſont égayés depuis ſur l'homme qui devait ſe mettre dans une bouteille de deux pintes, & ſur le public qui vint en foule à ce ſpectacle.

La ſaine phyſique détruit toutes ces impoſtures, ainſi qu'elle a chaſſé les poſſedés & les ſorciers.

Il réſulte de tout ce que nous avons vu qu'il faut ſe méfier des lapreaux de *St. André*, des anguilles de *Needham*, des générations fortuites, de l'harmonie préétablie qui eſt très ingénieuſe, & des molécules organiques qui ſont plus ingénieuſes encore.

Digitized by Google

## CHAPITRE XXII.

*Des anciennes erreurs en physique.*

LEs erreurs de la fausse physique sont en bien plus grand nombre que les vérités découvertes. Presque tout est absurde dans *Lucrèce*; voyez seulement le quatriéme & le cinquiéme livre, vous y trouverez que des simulacres émanent des corps pour venir frapper notre vuë & notre odorat.

*Quàm primùm noscas rerum simulacra vagare &c.*

. . . . . .

*Ergo multa brevi spatio simulacra genuntur.*

Les voix s'engendrent mutuellement.

*Ex aliis aliæ quoniam gignuntur.*

Le lion tremble & s'enfuit à la vue d'un coq.

*Neque queunt rapidi contrà constare leones.*

Les animaux se livrent au sommeil quand des trois parties de l'ame, une est chassée au dehors, une autre se retire dans l'intérieur, & une troisiéme éparse dans les membres ne peut se réunir.

. . . . . *Ut pars inde animai*
*Ejiciatur & introrsum pars abdita cedat,*

*Pars*

Digitized by Google

*Pars etiam dispersa per artus non queat esse*
*Conjuncta inter se, nec motu mutua fungi.*

Le soleil & les autres feux s'abreuvent des eaux de la terre.

. . . . . *Cum sol & vapor omnis*
*Omnibus epotis humoribus exsuperarunt.*

Le soleil & la lune ne sont pas plus grands qu'ils le paraissent.

*Nec nimio solis major rota, nec minor ardor &c.*

. . . . . .
*Lunaque . . . nihilo fertur majore figurâ.*

Nous n'avons la nuit que parce que le soleil a épuisé ses feux durant le jour.

. . . . . *Efflavit languidus ignes*

Ou parce qu'il se cache sous la terre.

. . . *Quia sub terras cursum convertere cogit.*

Il ne faut pas croire qu'on trouve plus de vérités dans les Géorgiques de *Virgile*; ses observations sur la nature ne sont pas plus vrayes que sa triste apothéose d'*Octave* surnommé *Auguste*, auquel il dit, qu'on ne sait pas encore s'il voudra bien être Dieu de la terre, ou de la mer; & que le scorpion se retire pour lui laisser une place dans le Ciel. Ce scorpion aurait mieux fait de s'allonger pour percer de son aiguillon



Digitized by Google

l'auteur des proſcriptions & l'aſſaſſin des citoyens de Pérouſe.

Il commence par dire que le lin & l'avoine brulent la terre.

*Urit enim lini campum ſeges, urit avenæ.*

Selon lui les peuples qui habitent les climats de l'ourſe ſont plongés dans une nuit éternelle, ou bien l'étoile du ſoir luit pour eux quand nous avons l'aurore.

*Illic (ut perhibent) aut intempeſta ſilet nox.*
*Semper, & obtentâ denſantur nocte tenebræ:*
*Aut redit à nobis aurora, diemque reducit.*
*Noſque ubi primus equis oriens afflavit anhelis,*
*Illic ſera rubens accendit lumina veſper.*

On ſait aſſez que ce ſont nos antipodes de l'orient chez qui la nuit arrive quand le ſoleil commence à luire pour nous, & non pas les peuples du Nord qui peuvent être ſous le même méridien que nous.

N'entreprenez rien, dit-il, le cinquiéme jour de la lune : car c'eſt le jour que les Titans combattirent contre les Dieux.

*Quintam fuge &c.*

Le dix-ſeptiéme jour de la lune eſt très heureux pour planter la vigne & pour dompter les bœufs.

*Septima poſt decimam felix &c.*

Les étoiles tombent du ciel dans un grand vent.

Digitized by Google

*Sæpe etiam ſtellas vento impendente videbis præcipites cœlo labi.*

Les cavales ſont fécondées par le zéphir, leur matrice diſtile le poiſon de l'hyppomanes.

Tous les fleuves ſortent du ſein de la terre, & enfin les Géorgiques finiſſent par faire naître des abeilles du cuir d'un taureau.

Quiconque en un mot croirait connaître la nature en liſant *Lucrèce* & *Virgile*, meublerait ſa tête d'autant d'erreurs qu'il y en a dans les ſecrets du petit Albert, ou dans les anciens almanachs de Liége. D'où vient donc que ces poëmes ſont ſi eſtimés? Pourquoi ſont-ils lûs avec tant d'avidité par tous ceux qui ſavent bien la langue latine? C'eſt à cauſe de leurs belles deſcriptions, de leur ſaine morale, de leurs tableaux admirables de la vie humaine... Le charme de la poëſie fait pardonner toutes les erreurs, & l'eſprit pénétré de la beauté du ſtile ne ſonge pas ſeulement ſi on le trompe.

## CHAPITRE XXIII.

### *D'un homme qui faiſait du ſalpêtre.*

IL faudrait avoir toujours devant les yeux ce proverbe Eſpagnol: *De las coſas mas ſeguras, la mas ſegura es dudar.* Quand on a fait une expérience le meilleur parti eſt de douter longtems de ce qu'on a vu & de ce qu'on a fait.



Digitized by Google

En 1753 un chymiſte Allemand d'une petite province voiſine de l'Alzace, crut avec apparence de raiſon avoir trouvé le ſecret de faire aiſément du ſalpêtre avec lequel on compoſerait la poudre à canon à vingt fois meilleur marché & beaucoup plus promptement. Il fit en effet de cette poudre, il en donna au Prince ſon Souverain qui en fit uſage à la chaſſe. Elle fut jugée plus fine & plus agiſſante que toute autre. Le Prince dans un voyage à Verſailles donna de la même poudre au Roi, qui l'éprouva ſouvent & en fut toûjours également ſatisfait. Le Chymiſte était ſi ſûr de ſon ſecret qu'il ne voulut pas le donner à moins de dix-ſept cent mille francs payés comptant, & le quart du profit pendant vingt années. Le marché fut ſigné, le chef de la compagnie des poudres, depuis garde du tréſor royal vint en Alzace de la part du Roi accompagné d'un des plus ſavans chymiſtes de France. L'Allemand opéra devant eux auprès de Colmar, & il opéra à ſes propres dépens. C'était une nouvelle preuve de ſa bonne foi. Je ne vis point les travaux; mais le garde du tréſor royal étant venu chez moi avec ſon chymiſte, je lui dis que s'il ne payait les dix-ſept cent mille livres qu'après avoir fait du ſalpêtre il garderait toujours ſon argent. Le chymiſte m'aſſura que le ſalpêtre ſe ferait. Je lui répétai que je ne le croyais pas. Il me demanda pourquoi. C'eſt que les hommes ne font rien, lui dis-je. Ils uniſſent & ils déſuniſſent; mais il n'appartient qu'à la nature de faire.

L'Allemand travailla trois mois entiers, au bout deſquels il avoua ſon impuiſſance. Je ne peux

Digitized by Google

changer la terre en salpêtre, dit-il, je m'en retourne chez moi changer du cuivre en or ; il partit, & fit de l'or comme il avait fait du salpêtre.

Quelle fausse expérience avait trompé ce pauvre Allemand, & le Duc son maître, & les gardes du trésor royal & le chymiste de Paris, & le Roi ? La voici.

Le transmutateur Allemand avait vu un morceau de terre imprégnée de salpêtre, & il en avait tiré d'excellent avec lequel il avait composé la meilleure poudre à tirer ; mais il ne s'apperçut pas que ce petit terrain était mêlé des débris d'anciennes caves, d'anciennes écuries & des restes du mortier des murs. Il ne considéra que la terre, & il crut qu'il suffisait de cuire une terre pareille pour faire le salpêtre le meilleur.

## CHAPITRE XXIV.

### *D'un bateau du Maréchal de* Saxe.

LE Maréchal de *Saxe* avait sans doute l'esprit de combinaison, de pénétration, de vigilance qui forme un grand Capitaine. Cependant en 1729 il imagina de construire une galère sans rame & sans voile qui remonterait la rivière de Seine de Rouen à Paris en vingt-quatre heures dans l'espace de quatre-vingt-dix lieues : car il n'y en a pas moins par les sinuosités de la rivière. On a construit de pareilles machines dans lesquel-



Digitized by Google

les on peut se promener sur une eau dormante au moyen de deux roues à larges aubes auxquelles une manivelle donne le mouvement. Il ne faisait pas réflexion que son bateau ne pourait résister au courant de l'eau, que ce que l'on gagne en tems on le perd en force, & au contraire. Il eut pourtant des certificats de deux membres de l'Académie des Sciences, & il obtint un privilège exclusif pour sa machine. Il l'essaya; on croira bien qu'il ne réussit pas. Mademoiselle le *Couvreur* disait alors comme *Géronte* : *Que diable allait-il faire dans cette galère ?* Cette tentative lui couta dix mille écus; il n'était pas riche alors. Il répara bien depuis sur terre son erreur sur la rivière de Seine. Il sut ménager plus à propos la force & le tems en faisant les plus savantes manœuvres de guerre.

Ces mécomptes en fait d'hydraulique & de forces mouvantes arrivent tous les jours à plus d'un artiste.

## CHAPITRE XXV.

### *Des mépriſes en mathématiques.*

CE fut le scandale de la géométrie, lorsque vers le commencement de ce siécle les mathématiciens Français & Allemands disputèrent sur la force des corps en mouvement. Les disciples de *Leibnitz* prétendaient que cette force était en raison composée du quarré de la viteſſe & de la

Digitized by Google

pesanteur des corps. Les Français au contraire ne mesuraient cette force que par la viteſſe multipliée par la maſſe. Mr. de *Mairan* expoſa le malentendu avec beaucoup de clarté. La victoire demeura à l'ancienne philoſophie ; & il eſt à remarquer que jamais aucun géomètre Anglais ne voulut entendre parler de la nouvelle meſure introduite en Allemagne par *Leibnitz*.

L'Académie des ſciences de Paris fut trompée quelque tems ſur une matière plus importante : Voici le fait tel qu'il eſt raporté dans les *Elémens de Newton*, page 238.

„ *Louis XIV.* avait ſignalé ſon règne par cette
„ Méridienne, qui traverſe la France ; l'illuſtre
„ *Dominique Caſſini* l'avait commencée avec Mon-
„ ſieur ſon fils ; il avait en 1701 tiré du pied
„ des Pirénées à l'Obſervatoire une ligne auſſi
„ droite qu'on le pouvait, à travers les obſtacles
„ preſque inſurmontables que les hauteurs des
„ montagnes, les changemens de la réfraction
„ dans l'air, & les altérations des inſtrumens
„ oppoſaient ſans ceſſe à cette vaſte & délicate
„ entrepriſe ; il avait donc en 1701 meſuré ſix
„ degrés dix-huit minutes de cette Méridienne.
„ Mais de quelque endroit que vînt l'erreur, il
„ avait trouvé les degrés vers Paris, c'eſt-à-
„ dire, vers le Nord, plus petits que ceux qui
„ allaient aux Pirénées vers le Midi ; cette me-
„ ſure démentait & celle de *Norvood* & la nou-
„ velle théorie de la Terre applatie aux Pôles.
„ Cependant cette nouvelle théorie commençait
„ à être tellement reçue, que le Sécrétaire de
„ l'Académie n'héſita point dans ſon Hiſtoire de



Digitized by Google

„ 1701 à dire que les mesures nouvelles prises
„ en France prouvaient *que la Terre est un sphé-*
„ *roïde dont les pôles sont applatis.* Les mesures
„ de *Dominique Cassini* entrainaient à la vérité
„ une conclusion toute contraire ; mais comme
„ la figure de la Terre ne faisait pas encor en
„ France une question, personne ne releva pour
„ lors cette conclusion fausse. Les degrés du Mé-
„ ridien de Collioure à Paris passèrent pour exac-
„ tement mesurés ; & le Pôle, qui par ces me-
„ sures devait necessairement être allongé passa
pour applati.

„ Un Ingénieur nommé Mr. *des Roubais*, éton-
„ né de la conclusion, démontra que par les me-
„ sures prises en France, la Terre devait être
„ un sphéroïde oblong, dont le Méridien qui
„ va d'un Pôle à l'autre, est plus long que l'Equa-
„ teur, & dont les Pôles sont allongés (*). Mais
„ de tous les Physiciens à qui il adressa sa disser-
„ tation, aucun ne voulut la faire imprimer :
„ parce qu'il semblait que l'Académie eût pro-
„ noncé, & qu'il paraissait trop hardi à un par-
„ ticulier de réclamer. Quelque tems après,
„ l'erreur de 1701. fut connue ; on se dédit, &
„ la Terre fut allongée, par une juste conclu-
„ sion tirée d'un faux principe. " Enfin l'erreur
fut entiérement corrigée.

Une société savante revient bientôt à la véri-
té. Tout le monde convient aujourd'hui, que
la planète de la terre est un sphéroïde inégal,
un peu applati vers les pôles ; & cela est plus

(*) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

Digitized by Google

démontré par la théorie d'*Hugens* & de *Newton* que par toutes les mesures qu'on pourrait prendre, mesures trop sujettes à des erreurs inévitables.

Aussi les Anglais qui aiment tant à voyager n'ont-ils jamais fait aucun voyage pour vérifier d'une manière toujours un peu incertaine ce qui leur paraissait démontré par les loix de la nature.

## CHAPITRE XXVI.

### *Vérités condamnées.*

VOilà bien des mépriſes dans leſquelles les plus grands-hommes & les corps les plus ſavans ſont tombés, parce que les meilleurs génies & les plus eſtimables tiennent toujours quelque choſe de la fragilité humaine.

On pourrait ajouter à cette liſte les ſentences portées contre *Galilée*. Deux congrégations de Cardinaux le condamnèrent pour avoir ſoutenu le mouvement de la terre autour du ſoleil, mouvement qui était preſque déja démontré en rigueur. Il fut forcé de demander pardon à genoux, & d'avouer qu'il avait annoncé une doctrine *abſurde*. Les Cardinaux lui remontrèrent d'après tous leurs Théologiens que *Joſué* avait arrêté le ſoleil ſur le chemin de Gabaon. *Galilée* n'avait qu'à leur répondre que c'était auſſi depuis ce tems là que le ſoleil était immobile. Mais enfin il fut

Digitized by Google

condamné à la honte de la raiſon ; & comme on l'a déja dit, ce jugement aurait couvert l'Italie d'un opprobre éternel, ſi *Galilée* ne l'avait couverte de gloire par ſa philoſophie même que l'on proſcrivait.

On ſait aſſez qu'il y a un corps conſidérable qui proſcrivit les idées innées de *Deſcartes*, & qui enſuite a condamné ceux qui combattaient les idées innées. Cela prouve aſſez que les Théologiens ne doivent point ſe mêler de philoſophie. Il y a l'infini entre ces deux Sciences.

On a prononcé dans plus d'un pays des jugemens encor plus étranges ſur des points de phyſique qui ne ſont nullement du reſſort de *Cujas* & de *Barthole*. On ſait à quel point le ſavant *Ramus* fut perſécuté pour n'avoir pas été de l'avis d'*Ariſtote* qui n'était entendu ni de ſes adverſaires ni de ſes juges. Et enfin il lui en couta la vie à la journée de la St. Barthelemi.

Les médecins qui tenaient pour les anciens, intentèrent un procès à ceux qui démontraient la circulation. Les maîtres d'erreur ont toujours eu recours a l'autorité quand il s'agiſſait de raiſon. Les exemples de ceux qui ont été condamnés pour avoir inſtruit le genre humain ſont preſque auſſi nombreux en phyſique qu'en morale.

Digitized by Google

## CHAPITRE XXVII.

*Digreſſion.*

SI tant d'erreurs phyſiques ont aveuglé des nations entières, ſi on a ignoré pendant tant de ſiécles la direction de l'aimant, la circulation du ſang, la peſanteur de l'atmoſphère, quelles prodigieuſes erreurs les hommes ont-ils dû commettre dans le gouvernement? Quand il s'agit d'une loi phyſique on l'examine du moins aujourd'hui avec quelque impartialité, & ce n'eſt pas en recherchant les principes de la nature que la fureur des paſſions & la néceſſité preſſante de ſe déterminer aveuglent l'eſprit; mais en fait de gouvernement on n'a été ſouvent conduit que par les paſſions, les préjugés & le beſoin du moment. Ce ſont là les trois cauſes de la mauvaiſe adminiſtration qui a fait le malheur de tant de peuples.

C'eſt ce qui a produit tant de guerres entrepriſes par témérité, ſoutenues ſans conduite, terminées par le malheur & par la honte. C'eſt ce qui a donné cours à tant de loix pires que la diſette de toute loi; c'eſt ce qui a ruiné tant de familles par une juriſprudence inventée dans des tems d'ignorance, & conſacrée par l'uſage. C'eſt ce qui a fait des finances publiques un jeu de hazard dangereux.

C'eſt ce qui a introduit dans le culte de la Divinité tant d'énormes abus, tant de fureurs

TAYLOR INST. OXFORD Digitized by Google

plus abominables peut-être que la ſauvage ignorance de tout culte. L'erreur dans tous ces points capitaux ſe conſacra de père en fils, de livre en livre, de chaire en chaire, & rendit quelquefois les hommes plus malheureux que s'ils ſe diſputaient encor du gland dans les forêts.

Il eſt très aiſé de réformer la phyſique quand le vrai eſt enfin découvert. Peu d'années ſuffiſent pour faire tourner la terre autour du ſoleil malgré les décrets de Rome, pour établir les loix de la gravitation en dépit des univerſités, & pour aſſigner les routes de la lumière. Les légiſlateurs de la nature ſont bientôt obéis & reſpectés d'un bout du monde à l'autre : mais il n'en eſt pas de même dans la légiſlation politique. Elle a été & elle eſt encor un cahos preſque partout ; les hommes ſe ſont conduits à l'avanture dans tout ce qui regarde leur vie, leurs biens, & tout leur être préſent & à venir.

## CHAPITRE XXVIII.

### *Des élémens.*

Y A-t-il des élémens ? Les trois, imaginés par *Deſcartes*, que j'ai vu dans mon enfance enſeignés par la plûpart des écoles, étaient infiniment au deſſous des contes des *mille & une nuits* ; car aucun de ces contes ne répugne aux loix de la nature, & ſont d'ailleurs très agréables. Les cinq principes des chymiſtes étaient ſi

Digitized by Google

peu reconnus qu'ils les réduisirent eux-mêmes à trois, puis à deux. Ils revinrent ensuite au feu, à l'eau, & à la terre.

Il a bien fallu enfin admettre l'air. Ainsi les quatre élémens d'*Aristote* sont rentrés dans tout leur honneur. Mais ces élémens, de quoi sont-ils faits eux-mêmes? S'ils sont composés de parties, ils ne sont pas élémens. L'air, le feu, l'eau & la terre se changent-ils les uns dans les autres? subissent-ils des métamorphoses? Qu'est-ce à la rigueur qu'une métamorphose? C'est un être changé en un autre être; c'est au fond l'anéantissement du premier & la création du second. Pour que l'eau devienne absolument terre, il faut que cette eau périsse & que la terre se forme. Car si l'eau contenait en elle-même les principes de terre dans laquelle elle s'est changée, ce n'est plus une transmutation; c'est l'eau qui contenait en elle un peu de terre, & qui s'étant évaporée, a laissé cette terre à découvert.

Le célèbre *Robert Boyle* s'y trompa & entraîna *Newton* dans sa mépriſe. Ayant longtems tenu de l'eau dans une cornue à un feu égal, le chymiſte qui opérait avec lui, crut que l'eau s'était au bout de quelques mois changée en terre; le fait était faux; mais *Newton* le croyant vrai, supposa que les quatre élémens pouvaient se changer les uns dans les autres. *Boerhaave* fit voir depuis quelle avait été la mépriſe de *Boyle*. Cette erreur avait conduit *Newton* à un syſtême qui parait faux. Si des grands-hommes tels que *Boyle* & *Newton* se sont trompés, quel homme pourra se flatter d'être à l'abri de l'erreur? Et

Digitized by Google

quelle extrême défiance ne doit-on pas avoir des opinions reçues & de ſes idées propres?

## CHAPITRE XXIX.

### *De la terre.*

QU'eſt-ce que de la terre? Son eſſence eſt-elle d'être de l'argile, de la boue? Non ſans doute, puiſque de la marne, de la craye, de la glaiſe, du ſable, du plâtre, de la pierre calcaire, ſont appellés *terre*. Auſſi *Becker* diſtinguait entre terre vitrifiable, inflammable, & mercuriale. La terre eſt-elle un aſſemblage de tout ce que contient notre globe? Y entre-t-il de l'eau, du feu & de l'air? En ce cas comment peut-on l'appeller un élément?

On a longtems imaginé qu'il y avait une terre première, une terre vierge qui n'eſt rien de ce que nous voyons; & qui eſt capable de recevoir tout ce que notre globe renferme; mais cette terre eſt apparemment dans le paradis terreſtre dont perſonne ne peut plus approcher. Nous ne connaiſſons plus que différentes ſortes de ſubſtances terreuſes, ſans que nous puiſſions dire d'aucune: Voilà le principe des autres, voilà la matrice dans laquelle tout ſe forme, & le tombeau dans lequel tout rentre.

Digitized by Google

## CHAPITRE XXX.

*De l'eau.*

QU'eſt-ce que l'eau ? Eſt-elle fluide ou ſolide de ſa nature ? Ne faut-il pas pour qu'elle coule qu'un feu ſecret en déſunifſe les parties ? Otez une grande quantité de ce feu, elle devient glace. Or qu'eſt-ce qu'un élément qui a beſoin d'un autre élément pour exiſter ?

L'eau de la mer eſt-elle de même nature que nos eaux de fontaines & de rivières ? Y a-t-il dans l'océan & dans la méditerranée de grands bancs de ſel & des mines de bitume qui donnent à leurs eaux un goût différent de celui de notre eau ordinaire quand nous l'avons chargée de ſel marin ? perſonne n'a jamais vû ces prétendues mines de ſel, perſonne n'a jamais extrait du bitume de l'eau de la mer.

Pourquoi l'eau eſt-elle incompreſſible ? pourquoi n'a-t-elle aucun reſſort ? & qu'eſt-ce que le reſſort ? Pourquoi de l'eau enfermée dans un globe d'or s'échapera-t-elle à travers les pores de l'or quand on frappera ſur ce globe avec un marteau, quoique l'or ſoit près de vingt fois plus denſe que l'eau ? Et pourquoi ne peut-elle paſſer à travers des pores du verre, tout diaphane qu'eſt ce verre ? Comment l'eau en vapeurs fait-elle un effet deux fois plus conſidérable que celui de la poudre à canon ? on ſerait bien embarraſſé de ré-

Digitized by Google

pondre. On ne ſait pas encor même préciſément pourquoi l'eau éteint le feu.

## CHAPITRE XXXI.

### *De l'air.*

QUelques philoſophes ont nié qu'il y eût de l'air. Ils diſent qu'il eſt inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais & dont tous les effets s'expliquent ſi aiſément par les vapeurs qui ſortent du ſein de la terre. *Newton* a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaiſons continuelles s'échapent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux ramené tout en ſueur dans ſon écurie en tems d'hyver eſt entouré d'un atmoſphère mille fois moins conſidérable que notre globe ne l'eſt de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échapent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tout ſens, qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux. C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière; puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle qui préſide à tous les globes, eſt l'auteur de tout mouvement,

Digitized by Google

vement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paraître eſſentiel, comme l'étendue & la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe & de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élèvent & retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au deſſus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus, tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs d'être au deſſus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu qui caché dans l'eau & dans la glace même, eſt probablement la ſource impériſſable de ces exhalaiſons, de ces vapeurs, dont nous ſommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un tems ſerein quand elles ſont aſſez hautes & aſſez attenuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies, expoſées aux rayons du ſoleil dans la chambre obſcure. Ces vapeurs imprégnées de ſouphre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & enſuite dilatées par cette compreſſion dans les entrailles de la terre, elles s'échapent en volcans, forment & détruiſent de petites montagnes, renverſent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.



Digitized by Google

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace ſans ceſſe, & ſans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ſes habitans avec la même force que ſi nous avions ſur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur : & chaque homme en porte environ quarante mille livres.

Tout ceci poſé, les Philoſophes qui nient l'air, diſent, Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & inviſible, des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaiſons viſibles & palpables ?

Je vois au coucher du ſoleil s'élever du pied des montagnes, & du fond des prairies, un nuage blanc qui couvre toute l'étendue du terrain, autant que ma vue peut porter. Ce nuage s'épaiſſit peu à peu, cache inſenſiblement les montagnes, & s'élève au deſſus d'elles. Comment, ſi l'air exiſtait, cet air dont chaque colonne équivaut à trente-deux pieds d'eau, ne ferait-il pas rentrer ce nuage dans le ſein de la terre dont il eſt ſorti ? Chaque pied cube de ce nuage eſt preſſé par trente-deux pieds cubes ; donc il ne pourait jamais ſortir de terre que par un effort prodigieux, & beaucoup plus grand que celui des vents qui ſoulèvent les mers, puiſque ces mers ne montent jamais à la trentiéme partie de la hauteur de ces nuages dans la plus grande effervescence des tempêtes.

L'air eſt élaſtique, nous dit-on : mais les vapeurs de l'eau ſeule le ſont ſouvent bien davantage. Ce que vous appellez l'élément de l'air

Digitized by Google

preſſé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très petite diſtance ; mais dans la pompe à feu des bâtimens d'Yorck à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe ; elles pèſent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſoufle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

Ce ſyſtème ſemble avoir un grand avantage ſur celui de l'air, en ce qu'il rend parfaitement raiſon de ce que l'atmoſphère ne s'étend qu'environ à trois ou quatre milles tout au plus ; au lieu que ſi on admet l'air, on ne trouve nulle raiſon pour laquelle il ne s'étendrait pas beaucoup plus loin, & n'embraſſerait pas l'orbite de la lune.

La plus grande objection que l'on faſſe contre les ſyſtèmes des exhalaiſons du globe, eſt, qu'elles perdent leur élaſticité dans la pompe à feu quand elles ſont refroidies, au lieu que l'air eſt, dit-on, toujours élaſtique ; mais premiérement il n'eſt pas vrai que l'élaſticité de l'air agiſſe toujours ; ſon élaſticité eſt nulle quand on le ſuppoſe en équilibre, & ſans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaſſent & n'éclataſſent en cent morceaux, ſi cet air qu'on ſuppoſe être dans eux, conſervait ſon élaſticité. Les vapeurs n'agiſſent point quand elles ſont en équilibre ; c'eſt leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air ſemble appartenir ſenſiblement ſelon ces philoſophes aux exhalaiſons de notre globe.



Digitized by Google

Si on leur objecte que l'air eſt quelquefois peſtilentiel, c'eſt bien plutôt des exhalaiſons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de ſouphre, de vitriol, d'arſenic & de toutes les plantes nuiſibles. On dit : l'air eſt pur dans ce Canton, cela ſignifie : ce Canton n'eſt point marécageux ; il n'a ni plantes ni minières pernicieuſes dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eſt point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome ſi mal ſaine, ce ſont les eaux croupiſſantes, ce ſont les anciens canaux qui creuſés ſous terre de tous côtés ſont devenus le receptacle de toutes les bêtes vénimeuſes. C'eſt de là que s'exhale continuellement un poiſon mortel. Allez à Freſcati, ce n'eſt plus le même terrain, ce ne ſont plus les mêmes exhalaiſons. Mais pourquoi l'élément ſuppoſé de l'air changerait-il de nature à Freſcati ? Il ſe chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaiſons funeſtes, & n'en trouvant pas à Freſcati il deviendra plus ſalutaire. Mais encore une fois, puiſque ces exhalaiſons exiſtent, puiſqu'on les voit viſiblement s'élever le ſoir en nuages, quelle néceſſité de les attribuer à une autre cauſe ? Elles montent dans l'atmoſphère, elles s'y diſſipent, elles changent de forme, le vent dont elles ſont la première cauſe, les emporte, les ſépare ; elles s'attenuent, elles deviennent ſalutaires, de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eſt que ces vapeurs, ces exhalaiſons renfermées dans un vaſe de verre s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'ar-

Digitized by Google

rive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que si les exhalaisons humides tombent au fond de ce cristal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élastiques qui se soutiennent dans l'intérieur de ce vase? L'air, dites-vous, est purifié après une pluye. Mais nous sommes en droit de vous soutenir que ce sont les exhalaisons terrestres qui se sont purifiées, que les plus grossières, les plus aqueuses rendues à la terre, laissent les plus sèches & les plus fines au dessus de nos têtes, & que c'est cette ascension & cette descente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raisons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'existe pas. Il y en a de très spécieuses & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune qui paraît établie sur des principes supérieurs à ceux qui n'admettent au lieu d'air que les exhalaisons du globe.

## CHAPITRE XXXII.

### *Du feu élémentaire & de la lumière.*

ON trouve dans les élémens de la philosophie de *Newton* donnée en 1738, ces paroles: „ *Newton* pour avoir anatomisé la lumière, n'en a pas découvert la nature intime. Il „ savait bien qu'il y a dans le feu élémentaire



Digitized by Google

„ des propriétés qui ne ſont point dans les autres
„ élémens.

„ Il parcourt cent trente millions de lieues en
„ moins d'un quart d'heure *de Jupiter à notre*
„ *globe* ; Il ne parait pas tendre vers un centre
„ comme les corps ; mais il ſe répand uniformé-
„ ment & également en tout ſens, au contrai-
„ re des autres élémens. Son attraction vers les
„ objets qu'il touche & ſur la ſurface deſquels
„ il réjaillit, n'a nulle proportion avec la gravi-
„ tation univerſelle de la matière.

„ Il n'eſt pas même prouvé que les rayons du
„ feu élémentaire ne ſe pénétrent pas en quelque
„ ſorte les uns les autres ; ſi on oſe le dire. C'eſt
„ pourquoi *Newton*, frappé de toutes ces ſingu-
„ larités, ſemble toujours douter ſi la lumière
„ eſt un corps. Pour moi, ſi j'oſe hazarder mes
„ doutes, j'avoue que je ne crois pas impoſſi-
„ ble, que le feu élémentaire ſoit un être à part,
„ qui anime la nature, & qui tient le milieu
„ entre les corps & quelque autre être que nous
„ ne connaiſſons pas ; de même que certaines
„ plantes ſervent de paſſage du régne végétal au
„ régne animal. "

Voici les queſtions qu'on peut faire ſur le feu élémentaire & les rayons de la lumière, dont *Newton* dit ſi ſouvent, *Corpora ſint nec ne.*

Ce feu eſt-il abſolument une matière comme les autres élémens, l'eau, la terre, & ce qu'on diſtingue par le terme d'air ou *d'æther ?* Tout corps, quel qu'il ſoit, tend vers un centre ; mais la lumière & le feu s'en échapent également de tous côtés. Elle n'eſt donc pas ſou-

Digitized by Google

miſe à la loi de gravitation qui caractériſe toute matière.

Tout corps eſt impénétrable; mais les rayons de lumière ſemblent ſe pénétrer. Mettez un corps qui aura reçu la couleur rouge à quelque diſtance d'un corps qui aura reçu des rayons verds; que cent millions d'hommes regardent ce point verd & ce point rouge, ils les voyent tous deux également. Cependant, il eſt d'une néceſſité abſolue que les rayons verds & les rayons rouges ſe traverſent en angles égaux. Or comment peuvent-ils ſe traverſer ſans ſe pénétrer? on a propoſé cette difficulté à pluſieurs Philoſophes, aucun n'y a jamais répondu.

Il eſt vrai que l'on a prétendu que la lumière pèſe. Mais n'a-t-on pas confondu quelquefois les corpuſcules joints à la flamme avec la flamme elle-même?

Qui ne connait ces expériences par leſquelles le plomb calciné pèſe plus étant réduit en chaux qu'auparavant. L'on a ſoupçonné que cette addition de poids était l'effet ſeul du feu introduit dans le plomb. Mais n'eſt-il pas plus vraiſemblable que mille petits corps répandus dans l'atmoſphère raréfié, ſe ſont jettés en foule ſur ce métal en fuſion, & en ont ainſi augmenté le poids?

Ce feu néceſſaire à tous les corps & qui leur donne la vie, peut-il être de la nature de ces corps mêmes, & n'eſt-il pas bien probable que le vivifiant a quelque choſe au deſſus du vivifié?

Conçoit-on bien qu'un être qui ſe meut ſeize cent mille fois plus vite qu'un boulet de canon



Digitized by Google

dans notre atmoſphère, & dont la viteſſe eſt peut-être incomparablement plus rapide dans l'eſpace non réſiſtant, ſoit ce que nous appellons matière ?

N'eſt-on pas obligé d'avouer aujourd'hui avec Muſchembrock, *qu'il n'y a rien qui nous ſoit moins connu que la cauſe de l'émanation de la lumière ? il faut avouer que l'eſprit humain ne ſaurait jamais concevoir un phénomène ſi ſurprenant.*

Ce feu élémentaire n'eſt-il pas un principe de l'électricité, puiſqu'au même inſtant, au même clin d'œil le coup électrique ſe fait ſentir à trois cent perſonnes à la fois rangés à la file ? Le premier eſt frapé, le dernier ſent le coup dans l'inſtant même.

N'eſt-il pas dans les animaux le principe de la ſenſation inſtantanée qui fait que la moindre piquûre aux extrêmités du corps ébranle ſans aucun intervalle de tems ce qu'on appelle le *Senſorium* ? en un mot, cet être agiſſant ſi univerſellement, ſi ſinguliérement ſur tous les corps, n'eſt-il pas un être intermédiaire entre la matière dont il a des proprietés, & d'autres êtres qui touchent encor à d'autres, & qui en diffèrent ?

Cette idée que le feu élémentaire eſt quelque choſe qui tient d'un côté à la matière connue, & qui de l'autre s'en éloigne, peut être rejettée, mais ne doit pas être mépriſée.

Dans l'ignorance profonde où croupit le vulgaire gouverné, & le vulgaire gouvernant ſur ces quatre élémens dont nous tenons la vie, à quoi nous ont ſervi les découvertes en phyſique & les inventions du génie ? au lieu de bien

Digitized by Google

cultiver la terre nous l'enſanglantons ; nous employons le feu & l'air à mettre les villes en cendres : les eaux de la mer nous ſervent à porter la deſtruction ſur tout le globe. La métallurgie inventée d'abord pour l'uſage de la charue, a fait périr mille millions d'hommes. La théorie des forces mouvantes employée d'abord à nous ſoulager dans nos travaux devint bientôt féconde en machines meurtrières. Enfin l'invention d'un bénédictin chymiſte, amenant un nouvel art de la guerre chez toutes les nations, rendant le courage & la force inutiles, a fait que *Guſtave* & *Turenne* ont été tués par des poltrons. Il y a maintenant en Europe, en comptant les Turcs & les Tartares, quinze cent mille ſoldats portant des fuſils. Aucun ne ſait qu'il eſt armé par un moine mathématicien.

## CHAPITRE XXXIII.

### *Des loix inconnues.*

SI *Newton* a découvert cette clef de la nature par laquelle une pierre, une bombe retombe en cherchant le centre de la terre, & les planètes marchent dans leurs orbites, ſi cette loi de l'attraction agit non en raiſon des ſurfaces comme les loix de l'impulſion, mais en raiſon des ſolides ; ſi elle pénétre au centre de la matière en raiſon inverſe du quarré des diſtances, pourquoi cette loi n'agit-elle pas ſuivant les

Digitized by Google

mêmes proportions dans les phénomènes de l'aiman, dans ceux de l'électricité, dans l'aſcenſion des liqueurs à travers les tuyaux capilaires, dans la cohéſion des corps, dans les rayons du ſoleil qui rebondiſſent d'une ſurface de criſtal ſans toucher réellement cette ſurface? On ne peut dans aucun de ces cas avoir recours aux loix du mouvement, à l'impulſion des corpuſcules intermédiaires. Il y a donc certainement des loix éternelles, inconnues, ſuivant leſquelles tout s'opère, ſans qu'on puiſſe les expliquer par la matière & par le mouvement.

Ces loix reſſemblent à celles par leſquelles tous les animaux font agir leurs membres à leur volonté. Qui découvrira le raport de la volonté d'un animal & du mouvement de ſes jambes? Il y a donc des loix qui ne tiennent en rien à la matière connue. La philoſophie corpuſculaire ne peut donc rendre aucune raiſon des premiers principes des choſes. *Deſcartes* en paraiſſant s'expliquer en philoſophe prononçait donc l'aſſertion la moins philoſophique quand il diſait, donnez-moi de la matière & du mouvement, & je vais faire un monde.

Il y a dans toutes les Académies une chaire vacante pour les vérités inconnues, comme Athènes avait un autel pour les Dieux ignorés.

Digitized by Google

## CHAPITRE XXXIV.

### *Ignorances éternelles.*

LA nature de nos ſenſations, de nos idées, de notre mémoire, ne nous eſt-elle pas plus inconnue encor ? Comment ſe peut-il faire qu'un animal ſente ? Quel rapport y a-t-il entre la matière connue & le ſentiment ?

Comment une idée ſe place-t-elle dans notre cervelle ? peut-on avoir une ſenſation ſans avoir l'idée, la conſcience ; le témoignage interne, qu'on éprouve cette ſenſation ?

Comment cet animal à qui j'ai coupé la tête a-t-il encor des ſenſations, privé du cerveau d'où partent les nerfs qui ſont l'origine de tout ſentiment ?

Pourquoi vivant ſans tête des années entières ſent-il encor les piquûres que je lui fais ? pourquoi ſe réfugie-t-il dans ſon envelope à la moindre ſenſation déſagréable que je lui cauſe ?

Qu'eſt-ce que la mémoire ? & dans quel magazin retrouve-t-on quelquefois ſans le vouloir, une foule d'idées & de mots dont on n'avait plus aucun ſouvenir.

Comment les animaux ont-ils en ſonge des ſenſations & des idées qu'ils n'avaient point euës en veillant ?

Par quel accord incompréhenſible la volonté fait-elle obéir incontinent certains muſcles, cer-

Digitized by Google

tains viſcères, tandis qu'il y en a d'autres ſur leſquels elle n'aura jamais le moindre empire? Enfin, pourquoi a-t-on l'exiſtence? pourquoi eſt-il quelque choſe?

Si après ces réflexions on ne ſait pas douter, il faut qu'on ſoit bien fier.

## CHAPITRE XXXV.

*Incertitudes en anatomie.*

MAlgré tous les ſecours que le microſcope a donnés à l'anatomie; malgré les grandes découvertes de tant d'habiles chirurgiens, de tant de médecins célèbres, que de diſputes interminables ſe ſont élevées, & dans quelle incertitude ſommes-nous encore!

Interrogez *Borelli* ſur la force exercée par le cœur dans ſa dilatation, dans ſa diaſtole; il vous aſſure qu'elle eſt égale à un poids de cent quatre-vingt mille livres. Adreſſez-vous à *Keil*, il vous certifie que cette force n'eſt que de cinq onces. *Jurin* vient qui décide qu'ils ſe ſont trompés; & il fait un nouveau calcul; mais un quatriéme ſurvenant prétend que *Jurin* s'eſt trompé auſſi. La nature ſe moque d'eux tous, & pendant qu'ils diſputent, elle a ſoin de notre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'eſprit humain n'a pas encore pénétrées.

On diſpute depuis *Hipocrate* ſur la manière

Digitized by Google

dont se fait la digestion ; les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs ; d'autres les lui refusent. Les Chymistes font de l'estomac un laboratoire. *Hequet* en fait un moulin. Heureusement la nature nous fait digérer sans qu'il soit nécessaire que nous sachions son secret. Elle nous donne des appetits, des goûts, & des aversions pour certains alimens dont nous ne pourons jamais savoir la cause.

On dit que notre chile se trouve déja tout formé dans les alimens même, dans une perdrix rotie. Mais que tous les chymistes ensemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui ressemble ni à une perdrix ni au chile. Il faut avouer que nous digérons ainsi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous sentons, que nous pensons, sans savoir comment.

Nous avons des bibliothèques entières sur la génération, mais personne ne sait encor seulement quel ressort produit l'intumescence dans la partie masculine.

On parle d'un suc nerveux qui donne la sensibilité à nos nerfs, mais ce suc n'a pu être découvert par aucun anatomiste.

Les esprits animaux qui ont une si grande réputation, sont encor à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne sait pas comment elle vous purge.

La manière dont se forment nos cheveux & nos ongles, nous est aussi inconnue que la ma-

Digitized by Google

nière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philoſophes.

*Vinſlou* & *l'Emeri* entaſſent mémoire ſur mémoire ſur la génération des mulets ; les ſavans ſe partagent : l'âne fier & tranquille ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavale qui lui donne un beau mulet. La nature agit, & nous diſputons.

Monſieur *Ulloa* ſi célèbre par les ſervices qu'il a rendus à la phyſique, & par l'hiſtoire philoſophique de ſes voyages, aſſure que dans un canton de l'Amerique méridionale il a vu pluſieurs fois, obſervé, mangé des écreviſſes qui toutes étaient conſtamment plus charnues dans la pleine lune, & plus chétives dans les quadratures. Il a vu & employé de gros roſeaux qui éprouvaient les mêmes influences, étant plus nourris d'eau quand la lune était dans ſon plein que dans le tems du croiſſant & du décours. Il eût été à ſouhaiter qu'il eût donné plus de détails de ces étonnantes ſingularités. Ni les écreviſſes, ni les roſeaux de nos climats ne ſubiſſent de pareils changemens. Pourquoi la lune agirait-elle ſur les écreviſſes du Pérou, & négligerait-elle celles de notre continent ? Pourquoi ne ſerait-ce que dans un ſeul canton du Pérou que les roſeaux & les écreviſſes ſeraient ſoumis à l'empire de la lune ? Je ferais un trop gros livre ſi je voulais détailler tout ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Digitized by Google

## CHAPITRE XXXVI.

### *Des monſtres, & des races diverſes.*

ON ne s'accorde point ſur l'origine des monſtres. Comment s'accorderait-on, puiſqu'on ne convient pas encor de la formation des animaux réguliers?

*Natura eſt ſibi ſemper coſona*, dit Newton; la nature eſt partout ſemblable à elle-même. Oui, les corps tendent vers le centre en tout pays. Le feu brulera partout, mais la nature agit très différemment dans les générations, puiſque parmi les animaux les uns jettent des œufs, les autres ſont vivipares, ceux-ci n'ont qu'un ſexe, ceux-là en ont deux, pluſieurs engendrent ſans copulation.

*Quo teneam vultus mutantem protea nodo?*

La race des nègres n'eſt-elle pas abſolument différente de la nôtre? Il y a encor des ignorans qui impriment que des nègres & des négreſſes tranſportés dans nos climats engendrent des blancs. Il n'y a rien de plus faux, & tous nos colons d'Amérique qui ont des nègres ſont témoins du contraire.

Comment peut-on imprimer encor aujourd'hui que les noirs ſont une race de blancs noircie par le climat, tandis qu'on ſait que ſous le même climat il n'y avait aucun noir en Amé-

Digitized by Google

rique lorſqu'elle fut découverte, tandis qu'il n'y a de nègres que ceux qu'on y a tranſplantés d'Afrique, tandis que ces nègres engendrent toûjours des nègres comme eux ? La maladie des ſyſtèmes peut-elle troubler l'eſprit au point de faire dire qu'un Suédois & un Nubien ſont de la même eſpèce, lorſqu'on a ſous les yeux le *reticulum mucoſum* des nègres qui eſt abſolument noir, & qui eſt la cauſe évidente de leur noirceur inhérente & ſpécifique ? Je ſais que dans la même carrière on trouve du marbre noir & du marbre blanc, mais certainement le blanc n'a pas produit le noir, & les races nègres ne viennent pas plus de races blanches que l'ébéne ne vient d'un orme, & que les mûres ne viennent des abricots.

Le compilateur du journal Oeconomique, qui n'eſt jamais ſorti de la rue St. Jaques, me dit d'un ton de maître que les Caraïbes n'étaient point rouges ; que les mères ſe plaiſaient ſeulement à teindre en rouge leurs enfans. Et voilà mes voiſins qui arrivent de la Guadeloupe, & qui me donnent une atteſtation, *qu'il y a encor cinq à ſix familles Caraïbes dans l'anſe Bertrand, leur peau eſt de la couleur de notre cuivre rouge, ils ſont bien faits, ils ont de longs cheveux & point de barbe.*

Ils ne ſont pas les ſeuls peuples de cette couleur. J'ai parlé à l'Indien inſulaire qui vint en France demander juſtice vers l'an 1720, au conſeil du Roi contre Mr. *Hebert* ci-devant Gouverneur de Pondichéri, & qui l'obtint. Il était rouge, & d'ailleurs un très bel homme.

*Maillet*

Digitized by Google

*Maillet* a raiſon quelquefois. Il avait beaucoup vu & beaucoup examiné. *Les Américains*, dit-il page 125 du Ier. vol., *ſurtout les Canadiens, excepté les Eſquimaux, n'ont ni poil ni barbe &c.* Son éditeur qui a fait imprimer le manuſcrit de *Maillet* chez la veuve *Duchêne*, fait une note ſur ce texte & dit fiérement: „ *Tellia-*
„ *med* ſe trompe ; les ſauvages de l'Amérique
„ ne ſont point ſans poil & ſans barbe ; ils n'en
„ ont point parce que s'arrachant le poil, ou le
„ faiſant tomber à meſure qu'il paraît, ils ſe
„ frottent enſuite du jus de certaines herbes pour
„ l'empêcher de croître de nouveau.

Avec quelle confiance, avec quelle ignorance intrépide ce badaut de Paris prétend-il que les Braziliens & les Canadiens & les Patagons ſe ſont donnés le mot de s'arracher le poil ſans avoir des pinces ; quel ſecret ſe ſont-ils communiqués du fleuve St. Laurent au cap de Horn pour empêcher la barbe de croître ? Quel eſt le voyageur, le colon Américain qui ne ſache que ces peuples n'ont jamais eu de poil en aucune partie de leur corps ?

Les hommes dans le nouveau monde en ſont privés comme les lions y ſont privés de crins ; (*) toute la nature était différente de la nôtre

(*) Voici la lettre qu'un ingénieur en chef qui a commandé longtems en Canada, me fait l'honneur de m'écrire du premier Décembre 1768.

„ J'ai vu au Canada trente-deux nations différentes
„ raſſemblées à la fois pendant deux campagnes de
„ ſuite dans notre armée, & je les ai vus avec des
„ yeux aſſez curieux pour vous aſſurer qu'ils ſont im-



Digitized by Google

en Amérique quand nous la découvrimes ; de même que sur les bords méridionaux de l'Afrique il n'y avait rien qui ressemblât aux productions de notre Europe, ni hommes, ni quadrupèdes, ni oiseaux, ni plantes.

Croira-t-on de bonne foi qu'un Lapon & un Samoyède, soient de la race des anciens habitans des bords de l'Euphrate ? Leurs rangifères ou rennes, animaux qui ne se trouvent point ailleurs & qui ne peuvent vivre ailleurs, descendent-ils des cerfs de la forêt de Senlis ? Il n'a pas certainement été plus difficile à la nature, de faire des Lapons & des rangifères que des nègres & des éléphans.

Les nègres blancs que j'ai vus ; ces petits hommes qui ont des yeux de perdrix, & la soye la plus fine & la plus blanche sur la tête, & qui ne ressemblent aux nègres que par leur nez épaté, & par la rondeur de la conjonctive, ne me paraissent pas plus descendre d'une race noire dégénérée* que d'une race de perroquets. L'auteur de l'histoire naturelle les croit d'une race noire parce qu'ils sont blancs, & qu'ils habitent tous à peu près la même latitude, au Darien, au Sud du Zaïr, & à Ceïlan. Et moi,

„ berbes. Leurs femmes le sont aussi, & c'est un fait „ sur lequel vous pouvez également compter. Enfin, „ Monsieur, non-seulement les Américains n'ont point „ de poil au menton, mais ils n'en ont dans aucune „ partie du corps. Ils en ont l'obligation à la nature, „ & non à la prétendue herbe dont le savant Auteur „ de la ruë St. Jacques prétend qu'ils se frottent.

Digitized by Google

c'eſt parce qu'ils habitent la même latitude, que je les crois tous d'une race particulière.

Eſt-il bien vrai que dans quelques îles des Philippines & des Mariannes, il y ait quelques familles qui ont des queues comme on peint les ſatires & les faunes? Des miſſionnaires Jéſuites l'ont aſſuré; pluſieurs voyageurs n'en doutent pas; *Maillet* dit qu'il en a vu. Des domeſtiques nègres de feu Mr. de *la Bourdonnaie* le vainqueur de Madraſs & la victime de ſes ſervices, m'ont juré qu'ils en avaient vu pluſieurs. Il ne ſerait pas plus étrange que le croupion ſe fût allongé & relevé dans quelques races d'hommes, qu'il ne l'eſt de voir des familles qui ont ſix doigts aux mains. Mais qu'il y ait eu quelques hommes à queue ou non, cela eſt fort peu important, & il faut ranger ces queues dans la claſſe des monſtruoſités.

Y a-t-il eu en effet des eſpèces de ſatires, c'eſt-à-dire, des filles ont-elles pu être enceintes de la façon des ſinges, & enfanter des animaux métis, comme les jumens font des mulets & des jumares? Toute l'antiquité atteſte ces faits ſinguliers. Pluſieurs ſaints ont vu des ſatires. Ce n'eſt pas un article de foi. La choſe eſt très poſſible, mais elle a dû être rare. Il eſt vrai que les ſinges aiment fort les filles: mais nos filles ont de l'horreur pour eux, elles les craignent, elles les fuient. Cependant on ne peut douter de pluſieurs unions monſtrueuſes, arrivées quelquefois dans les pays chauds. La peine prononcée dans les loix Juives contre de tels accouplemens eſt



Digitized by Google

une preuve inconteſtable de leur réalité, & il eſt fort probable qu'il eſt né des animaux de ces mélanges ignorés dans nos villes, mais dont on voit des exemples dans les campagnes.

## CHAPITRE XXXVII.

### *De la population.*

LA population a-t-elle toujours été abondante? Non ſans doute; les peuples pareſſeux comme la plupart des Américains, ont dû toujours être en petit nombre; ils laiſſent leurs terres en friche; les fleuves les inondent, des marais immenſes infectent l'air; on reſpire des poiſons. La paucité de la race humaine rend la terre inhabitable, & cette terre abandonnée contribue à ſon tour à la dépopulation. Notre continent eſt tantôt plus, tantôt moins peuplé. Le nombre des citoyens Romains diminua ſenſiblement depuis les horribles ſcélerateſſes de *Sylla* & de *Marius*, juſqu'à celle du lâche *Octave* ſurnommé *Auguſte*, & de l'effrené *Antoine*.

L'eſpèce diminua beaucoup en France dans les guerres civiles juſqu'aux belles années du divin *Henri IV* : j'ai lû, dans je ne ſais quels livres, que ſous *Charles IX.* au tems de la St. Barthelemi, la France avait vingt-neuf millions d'habitans. Une pareille erreur ne mérite pas d'être réfutée.

Digitized by Google

Il eſt certain que la peſte, la guerre, la famine, l'inquiſition ont dépeuplé des royaumes entiers. D'un autre côté il y a des provinces trop peuplées, comme la baſſe Allemagne, dont il eſt ſorti plus de vingt mille familles pour aller chercher des terres dans les colonies Anglaiſes. Le pays du Pape manque d'hommes, celui des Provinces-Unies en regorge, la raiſon en eſt aſſez connue; l'un eſt habité par des prêtres qui immolent les races futures à l'eſpérance d'un petit bénéfice, l'autre eſt peuplé des facteurs des deux mondes. Si on avait dit à *Trajan* dans ſon beau forum, *Londres ſera un jour ſix fois plus peuplée que votre Rome*, on l'aurait bien étonné.

L'Europe eſt-elle plus peuplée qu'elle ne l'était du tems de *Charlemagne*? Oui, malgré les moines. Regardez Amſterdam, Veniſe, Paris, Londres, Milan, Naples, Hambourg & tant d'autres villes qui n'étaient alors que des villages très chétifs, ou qui n'exiſtaient pas.

La plus grande partie de la forêt Hercinie eſt couverte de villes, de villages & de moiſſons. Le bois commence à manquer de nos jours preſque partout: notre Europe eſt ſi peuplée qu'il eſt impoſſible que chacun ait du pain blanc & mange quatre livres de viande par mois. Voilà où nous en ſommes: avons-nous trop de monde? n'en avons-nous pas aſſez?

Au reſte, ne négligeons jamais l'occaſion de remarquer l'épouvantable ridicule de ceux qui donnent à chaque enfant de *Noé* des centaines de milliards de deſcendans au bout de quelques années.



Digitized by Google

Un célèbre Ecoſſais ( Mr. *Templeman* ) a calculé que ſi toute la terre habitée était peuplée comme la Hollande, elle contiendrait 34720. millions d'habitans. Si comme la Ruſſie 455 millions ſeulement. L'auteur de l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale & ſur les mœurs des nations*, aſſigne autour de neuf cent millions de têtes au genre humain. Je crois qu'il ne s'éloigne pas beaucoup de la vérité. Quand on ne ſe trompe que d'un million dans de tels calculs le mal n'eſt pas grand. Je ne ſais ſi la terre manque d'hommes, mais certainement elle manque d'hommes heureux.

## CHAPITRE XXXVIII.

### *Ignorances ſtupides, & mépriſes funeſtes.*

QUoi que les phyſiciens paraiſſent condamnés à une ignorance éternelle ſur les principes des choſes, cependant la diſtance eſt prodigieuſe entre eux & le vulgaire. Quelle différence, par exemple, des connaiſſances d'un grand artiſte en horlogerie & d'une dame qui achète ſa montre ? Elle ne s'informe pas ſeulement de l'art qui a diviſé également les heures du jour. Il y a cent mille ames dans Paris qui en ſouflant le feu de leurs cheminées, n'ont jamais ſeulement penſé à la méchanique par laquelle l'air entrant dans leur ſouflet ferme enſuite la ſoupape qui lui eſt attachée. Les Dames, les

Digitized by Google

Princeſſes, les Reines, paſſent une partie du matin à leur miroir, ſans imaginer qu'il y a des traits de lumière qui forment une angle d'incidence égal à l'angle de réflexion. On mange tous les jours des membres, des entrailles d'animaux, en n'ayant pas même la curioſité de ſavoir ce qu'on mange. Le nombre eſt très petit de ceux qui cherchent à s'inſtruire des reſſorts de leurs corps & de leur penſée. De là vient qu'ils mettent ſouvent l'un & l'autre entre les mains des charlatans.

Le gros des hommes eſt dans ce cas pour les choſes qui l'intéreſſent le plus. La routine les conduit dans toutes les actions de leur vie; on ne réfléchit que dans les grandes occaſions, & quand il n'eſt plus tems. C'eſt ce qui a rendu preſque toutes les adminiſtrations vicieuſes; c'eſt ce qui a produit autant d'erreurs dans le gouvernement que dans la philoſophie. En voici un exemple palpable tiré de l'arithmétique.

Le gouvernement de Suède eut autrefois beſoin d'argent; le miniſtre emprunta & créa des rentes perpétuelles à cinq pour cent comme avaient fait ſes prédéceſſeurs. L'argent valait alors vingt-cinq livres idéales le marc; ainſi le citoyen & l'étranger qui prêtèrent chacun quarante marcs, durent recevoir à cinq pour cent chacun deux marcs de rente, c'eſt-à-dire cinquante livres idéales, l'écu était alors à deux livres chimériques & demi, qu'on nommait cinquante ſous chimériques. Ces deux marcs réels compoſaient au rentier, vingt écus de rente qu'on appellait cinquante livres.



Digitized by Google

Cependant, les dépenſes augmentèrent, l'Etat s'obéra de plus en plus ; l'argent manqua. On conſeilla au miniſtre de faire valoir le marc cinquante livres au lieu de vingt-cinq, & par conſéquent de donner la dénomination de cinq livres à ce même écu qui n'en valait que deux & demi. Par la vertu de cette parole, il payera, diſait-on, toutes les rentes en idée, & il ne donnera réellement que la moitié de ce qu'il doit. On promulgue l'édit, l'écu en vaut deux tout d'un coup. Cinquante ſous numéraires ſont changés en cent ſous numéraires. Le ſot peuple à qui on dit que ſon argent a doublé de valeur dans ſa poche, ſe croit du double plus riche, & celui qui a prêté ſon argent a perdu en un moment & pour jamais la moitié de ſon bien. Mais qu'arrive-t-il de cette opération auſſi injuſte qu'abſurde ? Le gouvernement ne reçoit plus que la moitié des impôts ; le cultivateur qui devait un écu, ou deux livres & demi idéales de taille, ne donne plus que la moitié réelle d'un écu, & le gouvernement en fruſtrant ſes créanciers, eſt bien plus fruſtré par ſes débiteurs. Il n'a d'autre reſſource que de doubler les impôts, & cette reſſource eſt une ruine. Rien n'eſt plus ſenſible que cet exemple.

On voit mille autres abus non moins pernicieux dans plus d'un Etat. On n'y remédie pas ; on étaye comme on peut la maiſon prête à crouler, & on laiſſe le ſoin de la rebâtir à ſon ſucceſſeur qui n'en pourra venir à bout.

Il y a des vices d'adminiſtration qui ſont plus

Digitized by Google

contagieux que la peſte, & qui portent néceſſairement la déſolation d'un bout de l'Europe à l'autre. Un prince veut faire la guerre ; & croyant que Dieu eſt toujours pour les gros bataillons, il double le nombre de ſes troupes ; le voilà d'abord ruiné dans l'eſpérance d'être vainqueur ; cette ruine qui était auparavant la ſuite de la guerre, commence chez lui avant le premier coup de canon. Son voiſin en fait autant pour lui réſiſter ; chaque prince de proche en proche double auſſi ſes armées ; les campagnes ſont donc ravagées du double, le cultivateur doublement foulé a néceſſairement la moitié moins de beſtiaux pour engraiſſer ſes terres, la moitié moins de manœuvres pour l'aider à les cultiver. Ainſi tout le monde ſouffre à peu près également, quand même les avantages ſeraient égaux de chaque côté.

Les loix qui concernent la juſtice diſtributive, ont été ſouvent auſſi mal conçues que les reſſources d'une adminiſtration obérée. Les hommes ayant tous les mêmes paſſions, le même amour pour la liberté, chaque homme étant à peu près un compoſé d'orgueil, de cupidité & d'intérêt, d'un grand goût pour une vie douce, & d'une inquiétude qui exige une vie active, ne devraient-ils pas avoir les mêmes loix, comme dans un hôpital on fait prendre le même quinquina à tous ceux qui ont la fièvre tierce ?

On répond à cela que dans un hôpital bien policé, chaque maladie a ſon traitement particulier. Mais c'eſt ce qui n'arrive pas ; tous les

Digitized by Google

peuples ſont malades en morale, & il n'y a pas deux régimes qui ſe reſſemblent.

Les loix de toute eſpèce qui ſont la médecine des ames, ont donc été compoſées preſque partout par des charlatans, qui ont donné des palliatifs, & quelques-uns même ont preſcrit des poiſons.

Si la maladie eſt la même dans le monde entier, ſi un Baſque a tout autant de cupidité qu'un Chinois, il eſt évident qu'il faut un régime uniforme pour le Chinois & pour le Baſque. La différence du climat n'a ici aucune influence. Ce qui eſt juſte à Bilbao doit être juſte à Pékin, pour la raiſon qu'un triangle rectangle eſt la moitié de ſon quarré ſur le rivage Atlantique comme ſur le rivage Indien; la vérité eſt une, toutes les loix différent; donc la plupart des loix ne valent rien.

Un Juriſconſulte un peu philoſophe me dira, les loix ſont comme les régles du jeu, chaque nation joue aux échecs différemment. Chez les unes le roi peu faire deux pas, chez d'autres il n'en fait qu'un; ici on va à dame, là on n'y va pas. Mans dans chaque pays tous les joueurs ſe ſoumettent à la loi établie.

Je lui réponds, cela eſt fort bien quand il ne s'agit que de jouer. Je joue mon bien en Hollande en le plaçant à deux & demi pour cent, en France j'en aurai cinq. Certaines denrées payeront plus de droits en Angleterre qu'en Eſpagne. Ce ſont là véritablement des jeux dont les règles ſont arbitraires. Mais il y a des jeux où il va de la liberté, de l'honneur & de la vie.

Digitized by Google

Celui qui voudrait calculer les malheurs attachés à l'adminiſtration vicieuſe, ſerait obligé de faire l'hiſtoire du genre humain. Il réſulte de tout ceci, que ſi les hommes ſe trompent en phyſique, ils ſe trompent encor plus en morale ; & que nous ſommes livrés à l'ignorance & au malheur, dans une vie qui, tout bien calculé, n'a pas l'une portant l'autre trois ans de ſenſations agréables.

Mais quoi ! nous répondra un homme à routine, était-on mieux du tems des Goths, des Huns, des Vandales, des Francs, & du grand ſchiſme d'Occident ?

Je réponds que nous étions beaucoup plus mal. Mais je dis que les hommes qui ſont aujourd'hui à la tête des Gouvernemens étant beaucoup plus inſtruits qu'on ne l'était alors, il eſt honteux que la ſociété ne ſe ſoit pas perfectionnée en proportion des lumières acquiſes. Je dis que ces lumières ne ſont encor qu'un crépuſcule. Nous ſortons d'une nuit profonde, & nous attendons le grand jour.

*FIN.*

Digitized by Google

# LES LETTRES D'AMABED, &c.

## TRADUITES PAR L'ABBÉ TAMPONET.

### PREMIERE LETTRE

D'Amabed *à* Shaſtaſid *grand Brame de Maduré.*

A Bénarès le ſecond du mois de la Souris, l'an du renouvellement du monde 115652. (*)

LUmière de mon amc, père de mes penſées, toi qui conduis les hommes dans les voies de l'Eternel, à toi ſavant *Shaſtaſid*, reſpect & tendreſſe.

Je me ſuis déja rendu la langue chinoiſe ſi familière ſuivant tes ſages conſeils, que je lis avec fruit leurs cinq Kings qui me ſemble éga-

(*) Cette date répond à l'année de notre ère vulgaire 1512, deux ans après qu'*Alphonſe d'Albuquerke* eut pris Goa. Il faut ſavoir que les Brames comptaient 111100 années depuis la rebellion & la chute des êtres céleſtes, & 4552 ans depuis la promulgation du *Shaſta* leur premier livre ſacré, ce qui faiſait 115652 pour l'an-

Digitized by Google

ler en antiquité notre *Shaſta* dont tu es l'interprète, les ſentences du premier *Zoroaſtre*, & les livres de l'égyptien *Thaut*.

Il parait à mon ame qui s'ouvre toûjours devant toi que ces écrits & ces cultes n'ont rien pris les uns des autres : car nous ſommes les ſeuls à qui *Brama* confident de l'Eternel ait enſeigné la rebellion des créatures céleſtes, le pardon que l'Eternel leur accorde & la formation de l'homme ; les autres peuples n'ont rien dit, ce me ſemble, de ces choſes ſublimes.

Je crois ſurtout que nous ne tenons rien ni nous ni les Chinois des Egyptiens. Ils n'ont pu former une ſociété policée & ſavante que longtems après nous, puiſqu'il leur a fallu dompter leur Nil avant de pouvoir cultiver les campagnes & bâtir leurs villes.

Notre *Shaſta* divin n'a, je l'avoue, que quatre mille cinq cent cinquante-deux ans d'antiquité ; mais il eſt prouvé par nos monumens que cette doctrine avait été enſeignée de père en fils plus de cent ſiécles avant la publication de ce ſacré livre. J'attends ſur cela les inſtructions de ta paternité.

Depuis la priſe de Goa par les Portugais il eſt venu quelques docteurs d'Europe à Bénarès. Il y en a un à qui j'enſeigne la langue indienne, il m'apprend en récompenſe un jargon qui

née correſpondante à notre année 1512, tems auquel régnait *Babar* dans le Mogol, *Iſmaël Sophi* en Perſe, *Selim* en Turquie, *Maximilien I* en Allemagne, *Louis XII* en France, *Jules II* à Rome, *Jeanne* la folle en Eſpagne, *Emmanuel* en Portugal.

Digitized by Google

a cours dans l'Europe & qu'on nomme l'italien. C'eſt une plaiſante langue. Preſque tous les mots ſe terminent en *a*, en *e*, en *i*, en *o*, je l'apprends facilement : & j'aurai bientôt le plaiſir de lire les livres européans.

Ce docteur s'appelle le père *Fa tutto*, il paraît poli & inſinuant ; je l'ai préſenté à *charme des yeux* la belle *Adaté* que mes parens & les tiens me deſtinent pour épouſe. Elle apprend l'italien avec moi. Nous avons conjugué enſemble le verbe *j'aime* dès le premier jour. Il nous a fallu deux jours pour tous les autres verbes. Après elle tu es le mortel le plus près de mon cœur. Je prie *Birmah* & *Brama* de conſerver tes jours juſqu'à l'âge de cent trente ans, paſſé lequel la vie n'eſt plus qu'un fardeau.

## REPONSE

### *De* Shaſtaſid.

J'Ai reçu ta lettre, eſprit enfant de mon eſprit. Puiſſe *Drugha* (*) montée ſur ſon dragon, étendre toujours ſur toi ſes dix bras vainqueurs des vices !

(*) *Drugha* eſt le mot indien qui ſignifie vertu. Elle eſt repréſentée avec dix bras & montée ſur un dragon pour combattre les vices, qui ſont l'intempérance, l'incontinence, le larcin, le meurtre, l'injure, la médiſance, la calomnie, la fainéantiſe, la réſiſtance à ſes père & mère, l'ingratitude. C'eſt cette figure que pluſieurs miſſionnaires ont priſe pour le diable.

Digitized by Google

Il eſt vrai ( & nous n'en devons tirer aucune vanité ) que nous ſommes le peuple de la terre le plus anciennement policé. Les Chinois eux-mêmes n'en diſconviennent pas. Les Egyptiens ſont un peuple tout nouveau qui fut lui-même enſeigné par les Caldéens. Ne nous glorifions pas d'être les plus anciens ; & ſongeons à être toujours les plus juſtes.

Tu ſauras, mon cher *Amabed*, que depuis très peu de tems une faible image de notre révélation ſur la chute des êtres céleſtes & le renouvellement du monde a pénétré juſqu'aux occidentaux. Je trouve dans une traduction arabe d'un livre ſyriaque qui n'eſt compoſé que depuis environ quatorze cent ans ces propres paroles. *L'Eternel tient liés de chaînes éternelles juſqu'au grand jour du jugement les puiſſances céleſtes qui ont ſouillé leur dignité première* (*). L'auteur cite en preuve un livre compoſé par un de leurs premiers hommes nommé *Enoc*. Tu vois par là que les nations barbares n'ont jamais été éclairées que par un rayon faible & trompeur, qui s'eſt égaré vers eux du ſein de notre lumière.

Mon cher fils, je crains mortellement l'irruption des barbares d'Europe dans nos heureux climats. Je ſais trop quel eſt cet *Albuquerke* qui eſt venu des bords de l'occident dans ce pays cher à l'aſtre du jour. C'eſt un des plus

(*) On voit que *Shaſtaſid* avait lû notre bible en arabe & qu'il a en vuë l'Epitre de *St. Jude* où ſe trouvent en effet ces paroles au verſet 6. Le livre apocryphe qui n'a jamais exiſté eſt celui d'*Enoc* cité par *St. Jude* au v. 14.

Digitized by Google

illuſtres brigands qui ayent déſolé la terre. Il s'eſt emparé de Goa contre la foi publique. Il a noyé dans leur ſang des hommes juſtes & paiſibles. Ces occidentaux habitent un pays pauvre qui ne leur produit que très peu de ſoye : point de coton, point de ſucre, nulle épicerie. La terre même dont nous fabriquons la porcelaine leur manque. Dieu leur a refuſé le cocotier qui ombrage, loge, vétit, nourrit, abreuve les enfans de *Brama*. Ils ne connaiſſent qu'une liqueur qui leur fait perdre la raiſon. Leur vraye divinité eſt l'or ; ils vont chercher ce Dieu à une autre extrémité du monde.

Je veux croire que ton docteur eſt un homme de bien ; mais l'Eternel nous permet de nous défier de ces étrangers. S'ils ſont moutons à Bénarès, on dit qu'ils ſont tigres dans les contrées où les Européans ſe ſont établis.

Puiſſent ni la belle *Adaté* ni toi n'avoir jamais à ſe plaindre du père *Fa tutto* ; mais un ſecret preſſentiment m'allarme. Adieu. Que bientôt *Adaté* unie à toi par un ſaint mariage puiſſe gouter dans tes bras les joyes céleſtes.

Cette lettre te parviendra par un Banian qui ne partira qu'à la pleine lune de l'élephant.

SECON-

Digitized by Google

# SECONDE LETTRE

## D'Amabed à Shaſtaſid.

PEre de mes penſées, j'ai eu le tems d'apprendre ce jargon d'Europe avant que ton marchand Banian ait pu arriver ſur le rivage du Gange. Le père *Fa tutto* me témoigne toujours une amitié ſincère. En vérité je commence à croire qu'il ne reſſemble point aux perfides dont tu crains avec raiſon la méchanceté. La ſeule choſe qui pourait me donner de la défiance, c'eſt qu'il me loüe trop & qu'il ne loüe jamais aſſez *charme des yeux*. Mais d'ailleurs il me paraît rempli de vertu & d'onction. Nous avons lû enſemble un livre de ſon pays qui m'a paru bien étrange. C'eſt une hiſtoire univerſelle du monde entier dans laquelle il n'eſt pas dit un ſeul mot de notre antique empire, rien des immenſes contrées au delà du Gange, rien de la Chine, rien de la vaſte Tartarie. Il faut que les auteurs dans cette partie de l'Europe ſoyent bien ignorans. Je les compare à des villageois qui parlent avec emphaſe de leurs chaumières & qui ne ſavent pas où eſt la capitale; ou plutôt à ceux qui penſent que le monde finit aux bornes de leur horiſon.

Ce qui m'a le plus ſurpris, c'eſt qu'ils comptent les tems depuis la création de leur monde tout autrement que nous. Mon docteur Euro-



Digitized by Google

péan m'a montré un de ſes almanachs ſacrés, par lequel ſes compatriotes ſont à préſent dans l'année de leur création 5552. ou dans l'année 6244. ou bien dans l'année 6940. (*) comme on voudra. Cette bizarrerie m'a ſurpris. Je lui ai demandé comment on pouvait avoir trois époques différentes de la même avanture. Tu ne peux, lui ai-je dit, avoir à la fois trente ans, quarante ans & cinquante ans. Comment ton monde peut-il avoir trois dates qui ſe contrarient? Il m'a répondu que ces trois dates ſe trouvent dans le même livre, & qu'on eſt obligé chez eux de croire les contradictions pour humilier la ſuperbe de l'eſprit.

Ce même livre traite d'un premier homme qui s'appellait *Adam*, d'un *Caïn*, d'un *Matuſalem*, d'un *Noé* qui planta des vignes après que l'océan eut ſubmergé tout le globe : enfin d'une infinité de choſes dont je n'ai jamais entendu parler & que je n'ai luës dans aucun de nos livres. Nous en avons ri la belle *Adaté* & moi en l'abſence du père *Fa tutto* : car nous ſommes trop bien élevés & trop pénétrés de tes maximes pour rire des gens en leur préſence.

Je plains ces malheureux d'Europe qui n'ont été créés que depuis 6940 ans tout au plus ; tandis que notre ère eſt de 115652 années. Je les plains davantage de manquer de poivre, de canelle, de gérofle, de thé, de caffé, de ſoye, de coton, de vernis, d'encens, d'aro-

(*) C'eſt la différence du texte Hébreu, du Samaritain & des Septante.

Digitized by Google

mates, & de tout ce qui peut rendre la vie agréable ; il faut que la Providence les ait longtems oubliés. Mais je les plains encor plus de venir de si loin parmi tant de périls ravir nos denrées les armes à la main. On dit qu'ils ont commis à Calicut des cruautés épouvantables pour du poivre. Cela fait frémir la nature indienne qui est en tout différente de la leur : car leurs poitrines & leurs cuisses sont velues. Ils portent de longues barbes, leurs estomacs sont carnassiers. Ils s'enyvrent avec le jus fermenté de la vigne plantée, disent-ils, par leur *Noé*. Le père *Fa tutto* lui-même tout poli qu'il est, a égorgé deux petits poulets ; il les a fait cuire dans une chaudière & il les a mangés impitoyablement. Cette action barbare lui a attiré la haine de tout le voisinage que nous n'avons appaisé qu'avec peine. Dieu me pardonne, je crois que cet étranger aurait mangé nos vaches sacrées qui nous donnent du lait, si on l'avait laissé faire. Il a bien promis qu'il ne commettrait plus de meurtres envers les poulets, & qu'il se contenterait d'œufs frais, de laitage, de ris, de nos excellens légumes, de pistaches, de dattes, de cocos, de gâteaux d'amandes, de biscuits, d'ananas, d'oranges & de tout ce que produit notre climat béni de l'Eternel.

Depuis quelques jours il paraît plus attentif auprès de *charme des yeux*. Il a même fait pour elle deux vers italiens qui finissent en *o*. Cette politesse me plait beaucoup : car tu sais que mon bonheur est qu'on rende justice à ma chère *Adaté*.



Digitized by Google

Adieu. Je me mets à tes pieds qui t'ont toujours conduit dans la voie droite, & je baiſe tes mains qui n'ont jamais écrit que la vérité.

## REPONSE

### De Shaſtaſid.

MOn cher fils en *Birmah* en *Bramah*, je n'aime point ton *Fa tutto* qui tue des poulets & qui fait des vers pour ta chère *Adaté*. Veuille *Birmah* rendre vains mes ſoupçons!

Je puis te jurer qu'on n'a jamais connu ſon *Adam*, ni ſont *Noé* dans aucune partie du monde tout récens qu'ils ſont. La Grèce même qui était le rendez-vous de toutes les fables, quand *Alexandre* approcha de nos frontières, n'entendit jamais parler de ces noms-là. Je ne m'étonne pas que des amateurs du vin, tels que les peuples occidentaux, faſſent un ſi grand cas de celui qui ſelon eux planta la vigne; mais ſois ſûr que *Noé* a été ignoré de toute l'antiquité connue.

Il eſt vrai que du tems d'*Alexandre* il y avait dans un coin de la Phénicie un petit peuple de courtiers & d'uſuriers qui avait été longtems eſclave à Babilone. Il ſe forgea une hiſtoire pendant ſa captivité, & c'eſt dans cette ſeule hiſtoire qu'il ait jamais été queſtion de *Noé*. Quand ce petit peuple obtint depuis des privilèges dans Alexandrie, il y traduiſit ſes annales en grec,

Digitized by Google

Elles furent enſuite traduites en arabe : & ce n'eſt que dans nos derniers tems que nos ſavans en ont eu quelque connaiſſance. Mais cette hiſtoire eſt auſſi mépriſée par eux que la miſérable horde qui l'a écrite. (*)

Il ſerait plaiſant en effet que tous les hommes qui ſont frères euſſent perdu leurs titres de famille, & que ces titres ne ſe retrouvaſſent que dans une petite branche compoſée d'uſuriers & de lépreux. J'ai peur, mon cher ami, que les concitoyens de ton père *Fa tutto* qui ont, comme tu me le mandes, adopté ces idées, ne ſoyent auſſi inſenſés, auſſi ridicules qu'ils ſont intéreſſés, perfides & cruels.

Epouſe au plutôt ta charmante *Adaté* : car encor une fois je crains les *Fa tutto* plus que les *Noé*.

## TROISIEME LETTRE

### D'Amabed *à* Shaſtaſid.

BEni ſoit à jamais *Birmah* qui a fait l'homme pour la femme. Sois béni, ô cher *Shaſtaſid*, qui t'intéreſſes tant à mon bonheur. *Charme des yeux* eſt à moi ; je l'ai épouſée. Je ne touche plus à la terre, je ſuis dans le ciel : il n'a manqué que toi à cette divine cérémonie. Le

(*) On voit bien que *Shaſtaſid* parle ici en Brame qui n'a pas le don de la foi & à qui la grace a manqué.



Digitized by Google

docteur *Fa tutto* a été témoin de nos saints engagemens. Et quoiqu'il ne soit pas de notre religion, il n'a fait nulle difficulté d'écouter nos chants & nos prières : il a été fort gai au festin des nôces. Je succombe à ma félicité. Tu jouis d'un autre bonheur, tu possédes la sagesse, mais l'incomparable *Adaté* me possède. Vis longtems heureux, sans passions, tandis que la mienne m'absorbe dans une mer de voluptés. Je ne puis t'en dire davantage : je revole dans les bras d'*Adaté*.

## QUATRIEME LETTRE

### D'Amabed à Shastasid.

CHer ami, cher père, nous partons la tendre *Adaté* & moi pour te demander ta bénédiction. Notre félicité serait imparfaite si nous ne remplissions pas ce devoir de nos cœurs ; mais le croirais-tu, nous passons par Goa dans la compagnie de *Coursom* le célèbre marchand & de sa femme. *Fa tutto* dit que Goa est devenue la plus belle ville de l'Inde, que le grand *Albuquerke* nous recevra comme des ambassadeurs ; qu'il nous donnera un vaisseau à trois voiles pour nous conduire à Maduré. Il a persuadé ma femme ; & j'ai voulu le voyage dès qu'elle l'a voulu. *Fa tutto* nous assure qu'on parle italien plus que portugais à Goa. *Charme des yeux* brule d'envie de faire usage d'une

Digitized by Google

langue qu'elle vient d'apprendre. Je partage tous ſes gouts. On dit qu'il y a des gens qui ont eu deux volontés ; mais *Adaté* & moi nous n'en avons qu'une, parce que nous n'avons qu'une ame à nous deux. Enfin nous partons demain avec la douce eſpérance de verſer dans tes bras avant deux mois des larmes de joye & de tendreſſe.

## PREMIERE LETTRE

### D'Adaté *à* Shaſtaſid.

A Goa le cinq du mois du Tigre ; l'an du renouvellement du monde 115652.

*Birma* entends mes cris, vois mes pleurs, ſauve mon cher époux. *Brama* fils de *Birma* porte ma douleur & ma crainte à ton père. Généreux *Shaſtaſid* plus ſage que nous, tu avais prévu nos malheurs. Mon cher *Amabed* ton diſciple mon tendre époux ne t'écrira plus ; il eſt dans une foſſe que les barbares appellent *priſon*. Des gens que je ne puis définir, on les nomme ici *inquiſitori*, je ne ſais ce que ce mot ſignifie, ces monſtres le lendemain de notre arrivée ſaiſirent mon mari & moi, & nous mirent chacun dans une foſſe ſéparée comme ſi nous étions morts. Mais ſi nous l'étions il fallait du moins nous enſevelir enſemble. Je ne ſais ce qu'ils ont fait de mon cher *Amabed*. J'ai dit à



Digitized by Google

docteur *Fa tutto* a été témoin de nos saints engagemens. Et quoiqu'il ne soit pas de notre religion, il n'a fait nulle difficulté d'écouter nos chants & nos prières : il a été fort gai au festin des nôces. Je succombe à ma félicité. Tu jouis d'un autre bonheur, tu possédes la sagesse, mais l'incomparable *Adaté* me possède. Vis longtems heureux, sans passions, tandis que la mienne m'absorbe dans une mer de voluptés. Je ne puis t'en dire davantage : je revole dans les bras d'*Adaté*.

## QUATRIEME LETTRE

### D'Amabed *à* Shastasid.

CHer ami, cher père, nous partons la tendre *Adaté* & moi pour te demander ta bénédiction. Notre félicité serait imparfaite si nous ne remplissions pas ce devoir de nos cœurs ; mais le croirais-tu, nous passons par Goa dans la compagnie de *Coursom* le célèbre marchand & de sa femme. *Fa tutto* dit que Goa est devenue la plus belle ville de l'Inde, que le grand *Albuquerke* nous recevra comme des ambassadeurs ; qu'il nous donnera un vaisseau à trois voiles pour nous conduire à Maduré. Il a persuadé ma femme ; & j'ai voulu le voyage dès qu'elle l'a voulu. *Fa tutto* nous assure qu'on parle italien plus que portugais à Goa. *Charme des yeux* brule d'envie de faire usage d'une

Digitized by Google

langue qu'elle vient d'apprendre. Je partage tous ſes gouts. On dit qu'il y a des gens qui ont eu deux volontés ; mais *Adaté* & moi nous n'en avons qu'une, parce que nous n'avons qu'une ame à nous deux. Enfin nous partons demain avec la douce eſpérance de verſer dans tes bras avant deux mois des larmes de joye & de tendreſſe.

## PREMIERE LETTRE

### D'Adaté *à* Shaſtaſid.

A Goa le cinq du mois du Tigre ; l'an du renouvellement du monde 115652.

*Birma* entends mes cris, vois mes pleurs, ſauve mon cher époux. *Brama* fils de *Birma* porte ma douleur & ma crainte à ton père. Généreux *Shaſtaſid* plus ſage que nous, tu avais prévu nos malheurs. Mon cher *Amabed* ton diſciple mon tendre époux ne t'écrira plus ; il eſt dans une foſſe que les barbares appellent *priſon*. Des gens que je ne puis définir, on les nomme ici *inquiſitori*, je ne ſais ce que ce mot ſignifie, ces monſtres le lendemain de notre arrivée ſaiſirent mon mari & moi, & nous mirent chacun dans une foſſe ſéparée comme ſi nous étions morts. Mais ſi nous l'étions il fallait du moins nous enſevelir enſemble. Je ne ſais ce qu'ils ont fait de mon cher *Amabed*. J'ai dit à



Digitized by Google

mes antropophages, où eſt *Amabed ?* Ne le tuez pas, & tuez-moi. Ils ne m'ont rien répondu. Où eſt-il ? pourquoi m'avez-vous ſéparée de lui ? ils ont gardé le ſilence, ils m'ont enchaînée. J'ai depuis une heure un peu plus de liberté ; le marchand *Courſom* a trouvé moyen de me faire tenir du papier, du coton, un pinceau & de l'encre. Mes larmes imbibent tout, ma main tremble, mes yeux s'obſcurciſſent, je me meurs.

## SECONDE LETTRE

D'Adaté *à* Shaſtaſid, *écrite de la priſon de l'inquiſition.*

Divin *Shaſtaſid*, je fus hier longtems évanouïe, je ne pus achever ma Lettre ; je la pliai quand je repris un peu mes ſens ; je la mis dans mon ſein qui n'allaitera pas les enfans que j'eſpérais avoir d'*Amabed*, je mourrai avant que *Birma* m'ait accordé la fécondité.

Ce matin au point du jour ſont entrés dans ma foſſe deux ſpectres armés de hallebardes, portant au cou des grains enfilés, & ayant ſur la poitrine quatre petites bandes rouges croiſées. Ils m'ont priſe par les mains, toujours ſans me rien dire, & m'ont menée dans une chambre où il y avait pour tout meubles une grande table, cinq chaiſes, & un grand tableau

Digitized by Google

qui représentait un homme tout nud, les bras étendus, & les pieds joints.

Auſſitôt entrent cinq perſonnages vétus de robes noires avec une chemiſe par deſſus leur robe, & deux longs pendans d'étoffe bigarée par deſſus leur chemiſe. Je ſuis tombée à terre de frayeur. Mais quelle a été ma ſurpriſe ! J'ai vu le père *Fa tutto* parmi ces cinq fantômes. Je l'ai vu, il a rougi; mais il m'a regardée d'un air de douceur & de compaſſion qui m'a un peu raſſurée pour un moment. Ah ! père *Fa tutto*, ai-je dit, où ſuis-je ? Qu'eſt devenu *Amabed* ? dans quel goufre m'avez-vous jettée ? On dit qu'il y a des nations qui ſe nourriſſent de ſang humain. Va-t-on nous tuer ? va-t-on nous dévorer ? il ne m'a répondu qu'en levant les yeux & les mains au ciel, mais avec une attitude ſi douloureuſe & ſi tendre, que je ne ſavais plus que penſer.

Le préſident de ce conſeil de muets a enfin délié ſa langue & ma adreſſé la parole ; il m'a dit ces mots, eſt-il vrai que vous avez été batiſée ? J'étais ſi abimée dans mon étonnement & dans ma douleur que d'abord je n'ai pu répondre. Il a recommencé la même queſtion d'une voix terrible. Mon ſang s'eſt glacé & ma langue s'eſt attachée à mon palais. Il a répété les mêmes mots pour la troiſiéme fois, & à la fin j'ai dit *oui* ; car il ne faut jamais mentir. J'ai été batiſée dans le Gange comme tous les fidèles enfans de *Brama* le ſont, comme tu le fus divin *Shaſtaſid*, comme l'a été mon cher & malheureux *Amabed*. Oui, je ſuis batiſée,

Digitized by Google

c'eſt ma conſolation, c'eſt ma gloire. Je l'ai avoué devant ces ſpectres.

A peine cette parole *oui*, ſimbole de la vérité, eſt ſortie de ma bouche, qu'un des cinq monſtres noirs & blancs, s'eſt écrié, *apoſtata*, les autres ont répété *apoſtata*. Je ne ſais ce que ce mot veut dire. Mais ils l'ont prononcé d'un ton ſi lugubre & ſi épouvantable, que mes trois doigts ſont en convulſion en te l'écrivant.

Alors le père *Fa tutto* prenant la parole & me regardant toujours avec des yeux benins, les a aſſurés que j'avais dans le fond de bons ſentimens, qu'il répondait de moi; que la grace opérerait, qu'il ſe chargeait de ma conſcience; & il a fini ſon diſcours, auquel je ne comprenais rien, par ces paroles, *io la convertero*. Cela ſignifie en italien autant que j'en puis juger, je la retournerai.

Quoi, diſais-je en moi même, il me retournera! qu'entend-il par me retourner? veut-il dire qu'il me rendra à ma patrie? Ah! père *Fa tutto*, lui ai-je dit, retournez donc le jeune *Amabed* mon tendre époux: rendez-moi mon ame, rendez-moi ma vie.

Alors il a baiſſé les yeux; il a parlé en ſecret aux quatre fantômes dans un coin de la chambre. Ils ſont partis avec les deux hallebardiers. Tous ont fait une profonde reverence au tableau qui repréſente un homme tout nud: & le père *Fa tutto* eſt reſté ſeul avec moi.

Il m'a conduite dans une chambre aſſez propre, & m'a promis que ſi je voulais m'abandonner à ſes conſeils je ne ſerais plus enfermée

Digitized by Google

dans une fosse. Je suis desespéré comme vous, m'a-t-il dit, de tout ce qui est arrivé. Je m'y suis opposé autant que j'ai pu ; mais nos saintes loix m'ont lié les mains. Enfin, grace au ciel & à moi, vous êtes libre, dans une bonne chambre, dont vous ne pouvez pas sortir. Je viendrai vous y voir souvent, je vous consolerai, je travaillerai à votre félicité présente & future.

Ah ! lui ai-je répondu, il n'y a que mon cher *Amabed* qui puisse la faire cette félicité, & il est dans une fosse ! pourquoi y est-il enterré ? pourquoi y ai-je été plongée ? qui sont ces spectres qui m'ont demandé si j'avais été baignée ? où m'avez-vous conduite ? m'avez-vous trompée ? est-ce vous qui êtes la cause de ces horribles cruautés ? faites-moi venir le marchand *Coursom* qui est de mon pays & homme de bien. Rendez-moi ma suivante, ma compagne, mon amie *Déra* dont on m'a séparée. Est-elle aussi dans un cachot pour avoir été baignée ? qu'elle vienne ; que je revoye *Amabed* ; ou que je meure.

Il a répondu à mes discours & aux sanglots qui les entrecoupaient, par des protestations de service & de zèle dont j'ai été touchée. Il m'a promis qu'il m'instruirait des causes de toute cette épouvantable avanture, & qu'il obtiendrait qu'on me rendît ma pauvre *Déra*, en attendant qu'il pût parvenir à délivrer mon mari. Il m'a plainte ; j'ai vu même ses yeux un peu mouillés. Enfin, au son d'une cloche il est sorti de ma chambre en me prenant la main, & en la mettant sur son cœur. C'est le

Digitized by Google

ſigne viſible, comme tu le fais de la ſincérité qui eſt inviſible. Puiſqu'il a mis ma main ſur ſon cœur il ne me trompera pas. Eh pourquoi me tromperait-il ? que lui ai-je fait pour me perſécuter ? nous l'avons ſi bien traité à Bénarès mon mari & moi ! Je lui ai fait tant de préſens quand il m'enſeignait l'italien ! il a fait des vers italiens pour moi, il ne peut pas me haïr. Je le regarderai comme mon bienfaiteur s'il me rend mon malheureux époux, ſi nous pouvons tous deux ſortir de cette terre envahie & habitée par des antropophages, ſi nous pouvons venir embraſſer tes genoux à Maduré, & recevoir tes ſaintes bénédictions.

## TROISIEME LETTRE

### D'Adaté *à* Shaſtaſid.

TU permets ſans doute, généreux *Shaſtaſid*, que je t'envoye le journal de mes infortunes inouïes ; tu aimes *Amabed*, tu prends pitié de mes larmes, tu lis avec intérêt dans un cœur percé de toutes parts, qui te déploye ſes inconſolables afflictions.

On m'a rendu mon amie *Déra*, & je pleure avec elle. Les monſtres l'avaient deſcendue dans une foſſe comme moi. Nous n'avons nulle nouvelle d'*Amabed*. Nous ſommes dans la même maiſon ; & il y a entre nous un eſpace infini, un cahos impénétrable. Mais voici des choſes

Digitized by Google

qui vont faire frémir ta vertu & qui déchireront ton ame juſte.

Ma pauvre *Déra* a ſu par un de ces deux ſatellites qui marchent toujours devant les cinq antropophages, que cette nation a un batême comme nous. J'ignore comment nos ſacrés rites ont pu parvenir juſqu'à eux. Ils ont prétendu que nous avions été batiſés ſuivant les rites de leur ſecte. Ils ſont ſi ignorans qu'ils ne ſavent pas qu'ils tiennent de nous le batême depuis très peu de ſiécles. Ces barbares ſe ſont imaginés que nous étions de leur ſecte, & que nous avions renoncé à leur culte. Voilà ce que voulait dire ce mot *apoſtata* que les antropophages faiſaient rétentir à mes oreilles avec tant de férocité. Ils diſent que c'eſt un crime horrible, & digne des plus grands ſupplices d'être d'une autre religion que la leur. Quand le père *Fa tutto* leur diſait *io la convertero*, je la retournerai, il entendait qu'il me ferait retourner à la religion des brigands. Je n'y conçois rien; mon eſprit eſt couvert d'un nuage comme mes yeux. Peut-être mon deſeſpoir trouble mon entendement. Mais je ne puis comprendre comment ce *Fa tutto* qui me connait ſi bien, a pu dire qu'il me raménerait à une religion que je n'ai jamais connue, & qui eſt auſſi ignorée dans nos climas que l'étaient les Portugais, quand ils ſont venus pour la première fois dans l'Inde chercher du poivre les armes à la main. Nous nous perdons dans nos conjectures la bonne *Déra* & moi. Elle ſoupçonne le père *Fa tutto* de quelques deſſeins ſecrets. Mais me pré-

Digitized by Google

ſerve *Birma* de former un jugement téméraire !

J'ai voulu écrire au grand brigand *Albuquerke* pour implorer ſa juſtice, & pour lui demander la liberté de mon cher mari. Mais on m'a dit qu'il était parti pour aller ſurprendre Bombay & le piller. Quoi ! venir de ſi loin dans le deſſein de ravager nos habitations & de nous tuer ! & cependant ces monſtres ſont batiſés comme nous ! on dit pourtant que cet *Albuquerke* a fait quelques belles actions. Enfin, je n'ai plus d'eſpérance que dans l'Etre des êtres qui doit punir le crime & protéger l'innocence. Mais j'ai vu ce matin un tigre qui dévorait deux agneaux. Je tremble de n'être pas aſſez précieuſe devant l'Etre des êtres pour qu'il daigne me ſecourir.

## QUATRIEME LETTRE

### *D'*Adaté *à* Shaſtaſid.

IL ſort de ma chambre, ce père *Fa tutto* ; quelle entrevue ! quelle complication de perfidies, de paſſions & de noirceurs ! le cœur humain eſt donc capable de réunir tant d'atrocités ! comment les écrirai-je à un juſte ?

Il tremblait quand il eſt entré. Ses yeux étaient baiſſés, j'ai tremblé plus que lui. Bientôt il s'eſt raſſuré. Je ne ſais pas, m'a-t-il dit, ſi je pourrai ſauver votre mari. Les juges ont ici quelquefois de la compaſſion pour les jeu-

Digitized by Google

nes femmes, mais ils ſont bien ſévères pour les hommes. Quoi ! la vie de mon mari n'eſt pas en ſureté ? je ſuis tombée en faibleſſe. Il a cherché des eaux ſpiritueuſes pour me faire revenir, il n'y en avait point. Il a envoyé ma bonne *Déra* en acheter à l'autre bout de la rue chez un Banian. Cependant il m'a délacée pour donner paſſage aux vapeurs qui m'étouffaient. J'ai été étonnée en revenant à moi de trouver ſes mains ſur ma gorge, & ſa bouche ſur la mienne. J'ai jetté un cri affreux, je me ſuis reculée d'horreur. Il m'a dit, je prenais de vous un ſoin que la charité commande. Il fallait que votre gorge fût en liberté, & je m'aſſurais de votre reſpiration.

Ah ! prenez ſoin que mon mari reſpire. Eſt-il encor dans cette foſſe horrible ? — Non, m'a-t-il répondu. J'ai eu avec bien de la peine le crédit de le faire transférer dans un cachot plus commode. — Mais encor une fois, quel eſt ſon crime, quel eſt le mien ? d'où vient cette épouvantable inhumanité ! pourquoi violer envers nous les droits de l'hoſpitalité, celui des gens, celui de la nature ! — C'eſt notre ſainte religion qui exige de nous ces petites ſévérités. Vous & votre mari vous êtes accuſés d'avoir renoncé tous deux à votre batême. —

Je me ſuis écriée alors, que voulez-vous dire ! nous n'avons jamais été batiſés à votre mode ; nous l'avons été dans le Gange au nom de *Brama*. Eſt-ce vous qui avez perſuadé cette exécrable impoſture aux ſpectres qui m'ont interrogée ? quel pouvait être votre deſſein ?

Digitized by Google

Il a rejetté bien loin cette idée. Il m'a parlé de vertu, de vérité, de charité ; il a preſque diſſipé un moment mes ſoupçons, en m'aſſurant que ces ſpectres ſont des gens de bien, des hommes de Dieu, des juges de l'ame qui ont partout de ſaints eſpions, & principalement auprès des étrangers qui abordent dans Goa. Ces eſpions ont, dit-il, juré à ſes confrères les juges de l'ame, devant le tableau de l'homme tout nud, qu'*Amabed* & moi nous avons été batiſés à la mode des brigands Portugais, qu'*Amabed* eſt *apoſtata*, & que je ſuis *apoſtata*.

O vertueux *Shaſtaſid*, ce que j'entends, ce que je vois de moment en moment me ſaiſit d'épouvante depuis la racine des cheveux, juſqu'à l'ongle du petit doigt du pied.

Quoi ! vous êtes, ai-je dit au père *Fa tutto*, un des cinq hommes de Dieu, un des juges de l'ame ! — Oui, ma chère *Adaté*, oui, *charme des yeux*, je ſuis un des cinq dominicains délégués par le Vice-Dieu de l'univers pour diſpoſer ſouverainement des ames & des corps. — Qu'eſt-ce qu'un dominicain ? qu'eſt-ce qu'un Vice-Dieu ? — Un dominicain eſt un prêtre, enfant de ſaint Dominique inquiſiteur pour la foi. Et un Vice-Dieu eſt un prêtre que Dieu a choiſi pour le repréſenter, pour jouïr de dix millions de roupies par an, & pour envoyer dans toute la terre des dominicains vicaires du vicaire de Dieu.

J'eſpère, grand *Shaſtaſid*, que tu m'expliqueras ce galimatias infernal, ce mélange incompréhenſible

Digitized by Google

ſible d'abſurdités & d'horreurs, d'hypocriſie & de barbarie.

*Fa tutto* me diſait tout cela avec un air de componction, avec un ton de vérité, qui dans un autre tems aurait pu produire quelque effet ſur mon ame ſimple & ignorante. Tantôt il levait les yeux au ciel, tantôt il les arrêtait ſur moi. Ils étaient animés & rempli d'attendriſſement. Mais cet attendriſſement jettait dans tout mon corps un friſſonnement d'horreur & de crainte. *Amabed* eſt continuellement dans ma bouche comme dans mon cœur. Rendez-moi mon cher *Amabed*, c'était le commencement, le milieu & la fin de tous mes diſcours.

Ma bonne *Déra* arrive dans ce moment, elle m'apporte des eaux de Cinnamum & d'Amonum. Cette charmante créature a trouvé le moyen de remettre au marchand *Courſom* mes trois lettres précédentes. *Courſom* part cette nuit, il ſera dans peu de jours à Maduré. Je ſerai plainte du grand *Shaſtaſid*, il verſera des pleurs ſur le ſort de mon mari; il me donnera des conſeils; un rayon de ſa ſageſſe pénétrera dans la nuit de mon tombeau.



Digitized by Google

# REPONSE

*Du Brame* Shaſtaſid *aux trois lettres précédentes d'*Adaté.

VErtueuſe & infortunée *Adaté*, épouſe de mon cher diſciple *Amabed*, *charme des yeux*; les miens ont verſé ſur tes trois lettres des ruiſſeaux de larmes. Quel démon ennemi de la nature a déchaîné du fond des ténèbres de l'Europe les monſtres à qui l'Inde eſt en proie! quoi! tendre épouſe de mon cher diſciple, tu ne vois pas que le père *Fa tutto* eſt un ſcélerat qui t'a fait tomber dans le piège! tu ne vois pas que c'eſt lui ſeul qui a fait enfermer ton mari dans une foſſe, & qui t'y a plongée toi-même pour que tu lui euſſes l'obligation de t'en avoir tirée? que n'exigera-t-il pas de ta reconnaiſſance? je tremble avec toi: je donne part de cette viola-

(*) Il eſt indubitable que les fables concernant *Bacchus* étaient fort communes en Arabie & en Grèce longtems avant que les nations fuſſent informées ſi les Juifs avaient une hiſtoire ou non. *Joſeph* avoue même que les Juifs tinrent toûjours leurs livres cachés à leurs voiſins. *Bacchus* était révéré en Egypte, en Arabie, en Grèce longtems avant que le nom de *Moïſe* pénétrât dans ces contrées. Les anciens vers orphiques appellent Bacchus *Miſa* ou *Moſa*. Il fut élevé ſur la montagne de Niſa qui eſt préciſément le mont Sina. Il s'enfuit vers la mer rouge, il y raſſembla une armée & paſſa avec elle cette mer à pied ſec. Il arrêta le ſoleil

Digitized by Google

tion du droit des gens à tous les pontifes de *Brama*, à tous les Omras, à tous les Rayas, aux Nababs, au grand Empereur des Indes lui-même le ſublime *Babar* Roi des Rois, couſin du ſoleil & de la lune, fils de *Mirſama-chamed* fils de *Semcor*, fils d'*Abouchaïd*, fils de *Miracha*, fils de *Timur*, afin qu'on s'oppoſe de tous côtés au brigandage des voleurs d'Europe. Quelles profondeurs de ſcélerateſſes ! jamais les prêtres de *Timur*, de *Gengis-Kan*, d'*Alexandre*, d'*Oguskan*, de *Seſac*, de *Bacchus*, qui tour à tour vinrent ſubjuguer nos ſaintes & paiſibles contrées, ne permirent de pareilles horreurs hypocrites; au contraire *Alexandre* laiſſa partout des marques éternelles de ſa généroſité. *Bacchus* ne fit que du bien, c'était le favori du ciel; une colonne de feu conduiſait ſon armée pendant la nuit, & une nuée marchait devant elle pendant le jour. (*) Il traverſait la mer rouge à pied ſec, il commandait au ſoleil & à la lune de s'arrêter quand il le fallait; deux gerbes de rayons divins ſortaient de ſon front. L'ange exterminateur était debout à ſes côtés;

& la lune. Son chien le ſuivit dans toutes ſes expéditions, & le nom de *Caleb*, l'un des conquérans hébreux, ſignifie *chien*.

Les ſavans ont beaucoup diſputé & ne ſont pas convenus ſi *Moïſe* eſt antérieur à *Bacchus* ou *Bacchus* à *Moïſe*. Ils ſont tous deux de grands-hommes, mais *Moïſe* en frappant un rocher avec ſa baguette n'en fit ſortir que de l'eau; au-lieu que *Bacchus* en frappant la terre de ſon thirſe en fit ſortir du vin. C'eſt de là que toutes les chanſons de table célèbrent *Bacchus* & qu'il n'y a peut-être pas deux chanſons en faveur de *Moïſe*.



Digitized by Google

mais il employait toûjours l'ange de la joye. Votre *Albulquerke* au contraire n'eſt venu qu'avec des moines, des fripons de marchands & des meurtriers. *Courſom* le juſte m'a confirmé le malheur d'*Amabed* & le vôtre. Puiſſai-je avant ma mort vous ſauver tous deux, ou vous venger! Puiſſe l'éternel *Birma* vous tirer des mains du moine *Fa tutto*! mon cœur ſaigne des bleſſûres du vôtre.

NB. Cette Lettre ne parvint à *charme des yeux* que longtems après, lorſqu'elle partit de la ville de Goa.

## CINQUIEME LETTRE

### D'Adaté, *au grand Brame* Shaſtaſid.

DE quels termes oſerai-je me ſervir pour l'exprimer mon nouveau malheur! comment la pudeur pourra-t-elle parler de la honte? *Birma* a vu le crime, & il l'a ſouffert! que deviendrai-je! La foſſe où j'étais enterrée eſt bien moins horrible que mon état.

Le père *Fa tutto* eſt entré ce matin dans ma chambre tout parfumé, & couvert d'une ſimare de ſoye légère. J'étais dans mon lit. Victoire, m'a-t-il dit, l'ordre de délivrer votre mari eſt ſigné. A ces mots les tranſports de la joye ſe ſont emparés de tous mes ſens, je l'ai nommé mon protecteur, mon père. Il s'eſt penché vers moi, il m'a embraſſée. J'ai cru d'abord que

Digitized by Google

c'était une careſſe innocente, un témoignage chaſte de ſes bontés pour moi; mais dans le même inſtant écartant ma couverture, dépouillant ſa ſimare, ſe jettant ſur moi comme un oiſeau de proie ſur une colombe, me preſſant du poids de ſon corps, ôtant de ſes bras nerveux tout mouvement à mes faibles bras, arrêtant ſur mes lévres ma voix plaintive par des baiſers criminels, enflammé, invincible, inexorable... Quel moment, & pourquoi ne ſuis-je pas morte!

*Déra* preſque nue eſt venue à mon ſecours, mais lorſque rien ne pouvait plus me ſecourir qu'un coup de tonnerre. O providence de *Birma*! il n'a point tonné, & le déteſtable *Fa tutto* a fait pleuvoir dans mon ſein la brulante roſée de ſon crime. Non, *Drugha* elle-même avec ſes dix bras céleſtes n'aurait pu déranger ce (*) *Moſaſor* indomptable.

Ma chère *Déra* le tirait de toutes ſes forces; mais figurez-vous un paſſereau qui béquéterait le bout des plumes d'un vautour acharné ſur une tourterelle; c'eſt l'image du père *Fa tutto*, de *Déra*, & de la pauvre *Adaté*.

Pour ſe venger des importunités de *Déra*, il l'a ſaiſit elle-même, la renverſe d'une main en me retenant de l'autre, il la traite comme il m'a

(*) Ce *Moſaſor* eſt l'un des principaux Anges rebelles qui combattirent contre l'Eternel, comme le rapporte l'*Autorashaſta* le plus ancien livre des Bracmanes, & c'eſt là probablement l'origine de la guerre des tyrans & de toutes les fables imaginées depuis ſur ce modèle.



Digitized by Google

traitée sans miséricorde ; ensuite il sort fièrement comme un maître qui a châtié deux esclaves, & nous dit, Sachez que je vous punirai ainsi toutes deux quand vous ferez les mutines.

Nous sommes restées *Déra* & moi un quart d'heure sans oser dire un mot, sans oser nous regarder. Enfin *Déra* s'est écriée, Ah ! ma chère maîtresse, quel homme ! tous les gens de son espèce sont-ils aussi cruels que lui ?

Pour moi, je ne pensais qu'au malheureux *Amabed*. On m'a promis de me le rendre, & on ne me le rend point. Me tuer c'était l'abandonner ; ainsi je ne me suis pas tuée.

Je ne m'étais nourrie depuis un jour que de ma douleur. On ne nous a point apporté à manger à l'heure accoutumée. *Déra* s'en étonnait & s'en plaignait. Il me paraissait bien honteux de manger après ce qui nous était arrivé. Cependant nous avions un appétit dévorant. Rien ne venait, & après nous être pâmées de douleur nous nous évanouissions de faim.

Enfin, sur le soir on nous a servi une tourte de pigeonaux, une poularde & deux perdrix, avec un seul petit pain, & pour comble d'outrage une bouteille de vin sans eau. C'est le tour le plus sanglant qu'on puisse jouer à deux femmes comme nous, après tout ce que nous avions souffert. Mais que faire ! je me suis mise à genoux. O *Birma !* ô *Visnou !* ô *Brama*, vous savez que l'ame n'est point souillée de ce qui entre dans le corps. Si vous m'avez donné une ame, pardonnez-lui la nécessité funeste où est

Digitized by Google

mon corps de n'être pas réduit aux légumes ; je ſais que c'eſt un péché horrible de manger du poulet ; mais on nous y force. Puiſſent tant de crimes retomber ſur la tête du père *Fa tutto !* Qu'il ſoit après ſa mort changé en une jeune malheureuſe Indienne, que je ſois changée en dominicain ; que je lui rende tous les maux qu'il m'a faits, & que je ſois plus impitoyable encor pour lui qu'il ne l'a été pour moi. Ne ſois point ſcandaliſé, pardonne vertueux *Shaſtaſid.* Nous nous ſommes miſes à table. Qu'il eſt dur d'avoir des plaiſirs qu'on ſe reproche !

*Poſtcrit.*

Immédiatement après dîné j'écris au modérateur de Goa qu'on appelle *le Corrégidor.* Je lui demande la liberté d'*Amabed* & la mienne ; je l'inſtruis de tous les crimes du père *Fa tutto.* Ma chère *Déra* dit qu'elle lui fera parvenir ma lettre par cet alguazil des inquiſiteurs pour la foi, qui vient quelquefois la voir dans mon antichambre, & qui a pour elle beaucoup d'eſtime. Nous verrons ce que cette démarche hardie pourra produire.

## SIXIEME LETTRE

### D'Adaté.

LE croirais-tu, ſage inſtructeur des hommes ! il y a des juſtes à Goa ! & Don *Jéronimo* le Corrégidor en eſt un. Il a été touché de mon



Digitized by Google

malheur & de celui d'*Amabed*. L'injuſtice le révolte, le crime l'indigne. Il s'eſt tranſporté avec des Officiers de juſtice à la priſon qui nous renferme. J'apprends qu'on appelle ce repaire *le palais du St. Office*. Mais ce qui t'étonnera, on lui a refuſé l'entrée. Les cinq ſpectres ſuivis de leurs hallebardiers ſe ſont préſentés à la porte ; & ont dit à la Juſtice, au nom de Dieu tu n'entreras pas. J'entrerai au nom du Roi, a dit le Corrégidor ; c'eſt un cas royal. C'eſt un cas ſacré ont répondu les ſpectres. Don *Jéronimo* le juſte a dit, je dois interroger *Amabed*, *Adaté*, *Déra*, & le père *Fa tutto*. Interroger un inquiſiteur, un dominicain ! s'eſt écrié le chef des ſpectres, c'eſt un ſacrilège, *Scommunicao*, *Scommunicao*. On dit que ce ſont des mots terribles ; & qu'un homme ſur qui ont les a prononcés meurt ordinairement au bout de trois jours.

Les deux partis ſe ſont échauffés, ils étaient prêt d'en venir aux mains. Enfin ils s'en ſont rapportés à l'Obiſpo de Goa. Un Obiſpo eſt à peu près parmi ces barbares ce que tu es chez les enfans de *Brama* ; c'eſt un intendant de leur religion ; il eſt vétu de violet ; & il porte aux mains des ſouliers violets. Il a ſur la tête les jours de cérémonie un pain de ſucre fendu en deux. Cet homme a décidé que les deux partis avaient également tort, & qu'il n'appartenait qu'à leur Vice-Dieu de juger le père *Fa tutto*. Il a été convenu qu'on l'enverrait par devant ſa divinité avec *Amabed* & moi, & ma fidèle *Déra*.

Digitized by Google

Je ne ſais où demeure ce Vice, ſi c'eſt dans le voiſinage du grand *Lama* ou en Perſe, mais n'importe. Je vais revoir *Amabed*, j'irais avec lui au bout du monde, au ciel, en enfer. J'oublie dans ce moment ma foſſe, ma priſon, les violences de *Fa tutto*, ſes perdrix que j'ai eu la lâcheté de manger, & ſon vin que j'ai eu la faibleſſe de boire.

## SEPTIEME LETTRE

### *D'*Adaté.

JE l'ai revu, mon tendre époux, on nous a réunis, je l'ai tenu dans mes bras. Il a effacé la tache du crime dont cet abominable *Fa tutto* m'avait ſouillée; ſemblable à l'eau ſainte du Gange qui lave toutes les macules des ames, il m'a rendu une nouvelle vie; il n'y a que cette pauvre *Déra* qui reſte encor profanée, mais tes prières & tes bénédictions remettront ſon innocence dans tout ſon éclat.

On nous fait partir demain ſur un vaiſſeau qui fait voile pour Lisbonne. C'eſt la patrie du fier *Albuquerke*. C'eſt-là ſans doute qu'habite ce Vice-Dieu qui doit juger entre *Fa tutto* & nous. S'il eſt Vice-Dieu comme tout le monde l'aſſure ici, il eſt bien certain qu'il damnera *Fa tutto*. C'eſt une petite conſolation, mais je cherche bien moins la punition de ce terrible coupable, que le bonheur du tendre *Amabed*.

Digitized by Google

Quelle eſt donc la deſtinée des faibles mortels, de ces feuilles que les vents emportent! Nous ſommes nés *Amabed* & moi ſur les bords du Gange; on nous emmène en Portugal; on va nous juger dans un monde inconnu, nous qui ſommes nés libres! Reverrons-nous jamais notre patrie? pourrons-nous accomplir le pélérinage que nous méditions vers ta perſonne ſacrée?

Comment pourons-nous moi & ma chère *Déra* être enfermées dans le même vaiſſeau avec le père *Fa tutto*? cette idée me fait trembler. Heureuſement j'aurai mon brave époux pour me défendre. Mais que deviendra *Déra* qui n'a point de mari? enfin, nous nous recommandons à la Providence.

Ce ſera déſormais mon cher *Amabed* qui t'écrira; il fera le journal de nos deſtins; il te peindra la nouvelle terre & les nouveaux cieux que nous allons voir. Puiſſe *Brama* conſerver longtems ta tête raſe & l'entendement divin qu'il a placé dans la moëlle de ton cerveau!

## PREMIERE LETTRE

### D'Amabed *à* Shaſtaſid, *après ſa captivité.*

JE ſuis donc encor au nombre des vivans! c'eſt donc moi qui t'écris, divin *Shaſtaſid*! j'ai tout ſu, & tu ſais tout. *Charme des yeux*

Digitized by Google

n'a point été coupable ; elle ne peut l'être. La vertu eſt dans le cœur & non ailleurs. Ce rinocerot de *Fa tutto* qui avait couſu à ſa peau celle du renard, ſoutient hardiment qu'il nous a batiſés *Adaté* & moi dans Bénarès à la mode de l'Europe ; que je ſuis *apoſtata*, & que *charme des yeux* eſt *apoſtata*. Il jure par l'homme nud qui eſt peint ici ſur preſque toutes les murailles, qu'il eſt injuſtement accuſé d'avoir violé ma chère épouſe & ta jeune *Déra*. *Charme des yeux* de ſon côté, & la douce *Déra*, jurent qu'elles ont été violées. Les eſprits Européans ne peuvent percer ce ſombre abîme ; ils diſent tous qu'il n'y a que leur Vice-Dieu qui puiſſe y rien connaître, attendu qu'il eſt infaillible.

Don *Jéronimo* le Corrégidor nous fait tous embarquer demain pour comparaître devant cet être extraordinaire qui ne ſe trompe jamais. Ce grand juge des barbares ne ſiége point à Lisbonne, mais beaucoup plus loin dans une ville magnifique qu'on nomme *Roume*. Ce nom eſt abſolument inconnu chez nos Indiens. Voilà un terrible voyage. A quoi les enfans de *Brama* ſont-ils expoſés dans cette courte vie !

Nous avons pour compagnons de voyage des marchands d'Europe, des chanteuſes, deux vieux Officiers des troupes du Roi de Portugal qui ont gagné beaucoup d'argent dans notre pays. Des prêtres du Vice-Dieu, & quelques ſoldats.

C'eſt un grand bonheur pour nous d'avoir appris l'italien qui eſt la langue courante de tous ces gens-là, car comment pourrions-nous en-

Digitized by Google

tendre le jargon portugais ? mais ce qui eſt horrible, c'eſt d'être dans la même barque avec un *Fa tutto*. On nous fait coucher ce ſoir à bord pour démarrer demain au lever du ſoleil. Nous aurons une petite chambre de ſix pieds de long ſur quatre de large pour ma femme & pour *Déra*. On dit que c'eſt une faveur inſigne. Il faut faire ſes petites proviſions de toute eſpèce. C'eſt un bruit, c'eſt un tintamare inexprimable. La foule du peuple ſe précipite pour nous regarder. *Charme des yeux* eſt en larmes, *Déra* tremble ; il faut s'armer de courage. Adieu, adreſſe pour nous tes ſaintes prières à l'Eternel qui créa les malheureux mortels il y a juſte cent quinze mille ſix cent cinquante-deux révolutions annuelles du ſoleil autour de la terre, ou de la terre autour du ſoleil.

## SECONDE LETTRE

### D'Amabed *pendant ſa route.*

APrès un jour de navigation le vaiſſeau s'eſt trouvé vis-à-vis Bombay, dont l'exterminateur *Albuquerke*, qu'on appelle ici le *grand*, s'eſt emparé. Auſſi-tôt un bruit infernal s'eſt fait entendre, notre vaiſſeau a tiré neuf coups de canon ; on lui en a répondu autant des remparts de la ville. *Charme des yeux* & la jeune *Déra* ont cru être à leur dernier jour. Nous étions couverts d'une fumée épaiſſe. Croirais-tu,

Digitized by Google

ſage *Shaſtâſid*, que ce ſont là des politeſſes ! c'eſt la façon dont ces barbares ſe ſaluent. Une chaloupe a apporté des lettres pour le Portugal ; alors nous avons fait voile dans la grande mer, laiſſant à notre droite les embouchures du grand fleuve Zonboudipo que les barbares appellent l'*Indus*.

Nous ne voyons plus que les airs nommés *ciel* par ces brigands ſi peu dignes du ciel, & cette grande mer que l'avarice & la cruauté leur a fait traverſer.

Cependant, le Capitaine paraît un homme honnête & prudent. Il ne permet pas que le père *Fa tutto* ſoit ſur le tillac quand nous y prenons le frais ; & lorſqu'il eſt en haut nous nous tenons en bas. Nous ſommes comme le jour & la nuit qui ne paraiſſent jamais enſemble ſur le même horiſon. Je ne ceſſe de réfléchir ſur la deſtinée qui ſe joue des malheureux mortels. Nous voguons ſur la mer des Indes avec un dominicain pour aller être jugés dans Roume, à ſix mille lieues de notre patrie.

Il y a dans le vaiſſeau un perſonnage conſidérable qu'on nomme l'*aumônier*. Ce n'eſt pas qu'il faſſe l'aumône ; au contraire, on lui donne de l'argent pour dire des prières dans une langue qui n'eſt ni la portugaiſe, ni l'italienne, & que perſonne de l'équipage n'entend ; peut-être ne l'entend-il pas lui-même : car il eſt toujours en diſpute ſur le ſens des paroles avec le père *Fa tutto*. Le Capitaine m'a dit que cet aumônier eſt franciſcain, & que l'autre étant dominicain, ils ſont obligés en conſcience de

Digitized by Google

n'être jamais du même avis. Leurs ſectes ſont ennemies jurées l'une de l'autre, auſſi ſont-ils vétus tout différemment pour marquer la différence de leurs opinions.

Ce franciſcain s'appelle *Fa molto*. Il me prête des livres italiens concernant la religion du Vice-Dieu devant qui nous comparaîtrons. Nous liſons ces livres ma chère *Adaté* & moi. *Déra* aſſiſte à la lecture. Elle y a eu d'abord de la répugnance craignant de déplaire à *Brama*. Mais plus nous liſons, plus nous nous fortifions dans l'amour des ſaints dogmes que tu enſeignes aux fidèles.

## TROISIEME LETTRE

### *Du journal d'*Amabed.

NOus avons lû avec l'aumônier des épitres d'un des grands ſaints de la religion Italienne & Portugaiſe. Son nom eſt *Paul*. Toi qui poſſédes la ſcience univerſelle, tu connais *Paul* ſans doute. C'eſt un grand-homme. Il a été renverſé de cheval par une voix, & aveuglé par un trait de lumière. Il ſe vante d'avoir été comme moi au cachot. Il ajoute qu'il a eu cinq fois trente-neuf coups de fouët, ce qui fait en tout cent-quatre-vingt-quinze écourgées ſur les feſſes; plus, trois fois des coups de bâton, ſans ſpécifier le nombre; plus, il dit qu'il a été lapidé une fois; cela eſt violent,

Digitized by Google

car on n'en revient guères. Plus, il jure qu'il a été un jour & une nuit au fond de la mer. Je le plains beaucoup : mais en récompenſe il a été ravi au troiſiéme ciel. Je t'avoue, illuminé *Shaſtaſid*, que je voudrais en faire autant, duſſai-je acheter cette gloire par cent-quatre-vingt-quinze coups de verges bien appliqués ſur le derrière.

Il eſt beau qu'un mortel juſques aux cieux s'élève :
Il eſt beau même d'en tomber.

TAYLOR INST. OXFORD

Comme dit un de nos plus aimables poëtes Indiens, qui eſt quelquefois ſublime.

Enfin, je vois qu'on a conduit comme moi *Paul* à Roume pour être jugé. Quoi donc ! mon cher *Shaſtaſid*, Roume a donc jugé tous les mortels dans tous les tems ? Il faut certainement qu'il y ait dans cette ville quelque choſe de ſupérieur au reſte de la terre. Tous les gens qui ſont dans le vaiſſeau ne jurent que par Roume. On faiſait tout à Goa au nom de Roume.

Je te dirai bien plus. Le Dieu de notre aumônier *Fa molto* qui eſt le même que celui de *Fa tutto*, naquit & mourut dans un pays dépendant de Roume, & il paya le tribut au Zamorin qui régnait dans cette ville. Tout cela ne te paraît-il pas bien ſurprenant ? Pour moi je crois rêver, & que tous les gens qui m'entourent rêvent auſſi.

Notre aumônier *Fa molto* nous a lû des choſes encor plus merveilleuſes. Tantôt c'eſt un

Digitized by Google

âne qui parle, tantôt c'eſt un de leurs ſaints qui paſſe trois jours & trois nuits dans le ventre d'une baleine & qui en ſort de fort mauvaiſe humeur. Ici c'eſt un prédicateur qui s'en va prêcher dans le ciel monté ſur un char de feu traîné par quatre chevaux de feu. Un docteur paſſe la mer à pied ſec ſuivi de deux ou trois millions d'hommes qui s'enfuient avec lui. Un autre docteur arrête le ſoleil & la lune ; mais cela ne me ſurprend point. Tu m'as appris que *Bacchus* en avait fait autant.

Ce qui me fait le plus de peine à moi qui me pique de propreté & d'une grande pudeur, c'eſt que le Dieu de ces gens-là, ordonne à un de ſes prédicateurs (*a*) de manger de la matière louable ſur ſon pain ; & à un autre de coucher pour de l'argent avec des filles de joye (*b*) & d'en avoir des enfans.

Il y a bien pis. Ce ſavant homme nous a fait remarquer deux ſœurs *Oolla* & *Oliba* (*c*). Tu les connais bien, puiſque tu as tout lû. Cet article a fort ſcandaliſé ma femme. Le blanc de ſes yeux en a rougi. J'ai remarqué que la bonne *Déra* était toute en feu à ce paragraphe. Il faut certainement que ce franciſcain *Fa molto* ſoit un gaillard. Cependant il a fermé ſon livre dès

(*a*) Voyez *Ezéchiel* chapitre IV.

(*b*) *Oſée* ch. I.

(*c*) *Ezéchiel* ch. 16. *Tes tetons ont paru, ton poil a commencé à croître ; je t'ai couverte, tu as ouvert tes cuiſſes à tous les paſſans....* &c. Et ch. 23. *Elle a recherché ceux qui ont le membre d'un âne & déch..... comme des chevaux.*

Digitized by Google

dès qu'il a vu combien *charme des yeux* & moi nous étions effarouchés ; & il eſt ſorti pour aller méditer ſur le texte.

Il m'a laiſſé ſon livre ſacré. J'en ai lû quelques pages au hazard. O *Brama* ! ô juſtice éternelle, quels hommes que tous ces gens-là ! (*d*) Ils couchent tous avec leurs ſervantes dans leur vieilleſſe. L'un fait des infamies (*e*) à ſa belle-mère, l'autre à (*f*) ſa belle-fille. Ici c'eſt une ville toute entière qui peut abſolument traiter un pauvre prêtre comme une jolie fille (*g*). Là deux demoiſelles de condition enyvrent leur père, (*h*) couchent avec lui l'une après l'autre & en ont des enfans.

Mais ce qui m'a le plus épouvanté, le plus ſaiſi d'horreur ; c'eſt que les habitans d'une ville magnifique à qui leur Dieu députa deux Etres éternels qui ſont ſans ceſſe au pied de ſon trône, deux eſprits purs reſplendiſſans d'une lumière divine . . . ma plume frémit comme mon ame . . . Le dirai-je ? Oui. Ces habitans firent tout ce qu'ils purent pour violer ces meſſagers de Dieu (*i*). Quel péché abominable avec des hom-

(*d*) Voyez l'hiſtoire d'*Abraham*, de *Jacob* &c.

(*e*) Le patriarche *Ruben* couche avec *Bala* concubine de ſon père. Geneſe chapitre XXXV.

(*f*) Le patriarche *Juda* couche avec *Thamar* ſa bru. Gen. ch. XXXVIII.

(*g*) Un lévite de la tribu d'*Ephraïm* arrivant dans la tribu de *Benjamin*, les Benjamites veulent le forcer & aſſouviſſent leurs déſirs ſur ſa femme qui en meurt. Juges ch. XIX.

(*h*) Les filles de *Loth*. Gen. ch. XIX.

(*i*) Sodome. Gen. ch. XIX.



Digitized by Google

mes ! Mais avec des anges cela eſt-il poſſible ! cher *Shaſtaſid*, béniſſons *Birma*, *Viſnou* & *Brama*. Remercions-les de n'avoir jamais connu ces inconcevables turpitudes. On dit que le conquérant *Alexandre* voulut autrefois introduire cette coutume ſuperſtitieuſe parmi nous, qu'il polluait publiquement ſon mignon *Epheſtion*. Le ciel l'en punit. *Epheſtion* & lui périrent à la fleur de leur âge. Je te ſalue, maître de mon ame, eſprit de mon eſprit. *Adaté*, la triſte *Adaté* ſe recommande à tes prières.

## QUATRIEME LETTRE

### D'Amabed à Shaſtaſid.

Du Cap qu'on appelle Bonne-Eſpérance, le quinze du mois du Rinocerot.

IL y a longtems que je n'ai étendu mes feuilles de coton ſur une planche & trempé mon pinceau dans la laque noire délayée pour te rendre un compte fidèle. Nous avons laiſſé loin derrière nous à notre droite le golphe de Babelmandel qui entre dans la fameuſe mer rouge, dont les flots ſe ſéparèrent autrefois & s'amoncelèrent comme des montagnes pour laiſſer paſſer *Bacchus* & ſon armée. Je regrettais qu'on n'eût point mouillé aux côtes de l'Arabie heureuſe, ce pays preſque auſſi beau que le

Digitized by Google

nôtre, dans lequel *Alexandre* voulait établir le siége de son Empire & l'entrepôt du commerce du monde. J'aurais voulu voir cet Aden ou Eden dont les jardins sacrés furent si renommés dans l'antiquité. Ce Moka fameux par le caffé qui ne croît jusqu'à présent que dans cette province. Mecca où le grand prophète des Musulmans établit le siége de son Empire & où tant de nations de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe viennent tous les ans baiser une pierre noire descendue du ciel qui n'envoye pas souvent de pareilles pierres aux mortels; mais il ne nous est pas permis de contenter notre curiosité. Nous voguons toujours pour arriver à Lisbonne, & de là à Roume.

Nous avons déja passé la ligne équinoxiale, nous sommes descendus à terre au royaume de Mélinde où les Portugais ont un port considérable. Notre équipage y a embarqué de l'yvoire, de l'ambre gris, du cuivre, de l'argent & de l'or. Nous voici parvenus au grand Cap: c'est le pays des Hottentots. Ces peuples ne paraissent pas descendus des enfans de *Brama*. La nature y a donné aux femmes un tablier que forme leur peau. Ce tablier couvre leur joïau, dont les Hottentots sont idolâtres, & pour lequel ils font des madrigaux & des chansons. Ces peuples vont tout nuds. Cette mode est fort naturelle; mais elle ne me paraît ni honnête ni habile. Un Hottentot est bien malheureux; il n'a plus rien à désirer quand il a vu sa Hottentote par devant & par derrière. Le charme des obstacles lui manque. Il n'y a plus rien de pi-



Digitized by Google

quant pour lui. Les robes de nos Indiennes inventées pour être trouſſées, marquent un génie bien ſupérieur. Je ſuis perſuadé que le ſage Indien à qui nous devons le jeu des échecs & celui du trictrac, imagina auſſi les ajuſtemens des Dames pour notre félicité.

Nous reſterons deux jours à ce Cap qui eſt la borne du monde, & qui ſemble ſéparer l'Orient de l'Occident. Plus je réfléchis ſur la couleur de ces peuples, ſur le gloſſement dont ils ſe ſervent pour ſe faire entendre au-lieu d'un langage articulé, ſur leur figure, ſur le tablier de leurs dames; plus je ſuis convaincu que cette race peut avoir la même origine que nous.

Notre aumônier prétend que les Hottentots, les Nègres & les Portugais deſcendent du même père. Cette idée eſt bien ridicule. J'aimerais autant qu'on me dît que les poules, les arbres & l'herbe de ce pays-là viennent des poules, des arbres & de l'herbe de Bénarès ou de Pékin.

Digitized by Google

# CINQUIEME LETTRE

## D'Amabed.

Du 16 au soir, au Cap dit de Bonne-Espérance.

VOici bien une autre avanture. Le Capitaine se promenait avec *charme des yeux* & moi sur un grand plateau, au pied duquel la mer du midi vient briser ses vagues. L'aumônier *Fa molto* a conduit notre jeune *Déra* tout doucement dans une petite maison nouvellement bâtie qu'on appelle *un cabaret*. La pauvre fille n'y entendait point finesse & croyait qu'il n'y avait rien à craindre, parce que cet aumônier n'est pas dominicain. Bientôt nous avons entendu des cris. Figure-toi que le père *Fa tutto* a été jaloux de ce tête-à-tête. Il est entré dans le cabaret en furieux. Il y avait deux matelots qui ont été jaloux aussi. C'est une terrible passion que la jalousie. Les deux matelots & les deux prêtres avaient beaucoup bû de cette liqueur qu'ils disent avoir été inventée par leur *Noé*, & dont nous prétendons que *Bacchus* est l'auteur. Présent funeste, qui pourait être utile s'il n'était pas si facile d'en abuser. Les Européans disent que ce breuvage leur donne de l'esprit. Comment cela peut-il être, puisqu'il leur ôte la raison?

Les deux hommes de mer & les deux bon-



Digitized by Google

zes d'Europe se sont gourmés violemment, un matelot donnant sur *Fa tutto*, celui-ci sur l'aumônier, ce franciscain sur l'autre matelot qui rendait ce qu'il recevait : tous quatre changeant de main à tout moment, deux contre deux, trois contre un, tous contre tous, chacun jurant, chacun tirant à soi notre infortunée qui jettait des cris lamentables. Le capitaine est accouru au bruit. Il a frappé indifféremment sur les quatre combattans ; & pour mettre *Déra* en sureté, il l'a menée dans son quartier où elle est enfermée avec lui depuis deux heures. Les officiers & les passagers qui sont tous fort polis, se sont assemblés autour de nous & nous ont assuré que les deux moines ( c'est ainsi qu'ils les appellent ) seraient punis sévérement par le Vice - Dieu dès qu'ils seraient arrivés à Roume. Cette espérance nous a un peu consolés.

Au bout de deux heures le capitaine est revenu en nous ramenant *Déra* avec des civilités & des complimens dont ma chère femme a été très contente. O *Brama* qu'il arrive d'étranges choses dans les voyages, & qu'il serait bien plus sage de rester chez soi !

Digitized by Google

# SIXIEME LETTRE

## D'Amabed *pendant ſa route.*

JE ne t'ai point écrit depuis l'avanture de notre petite *Déra*. Le capitaine pendant la traverſe a toujours eu pour elle des bontés très diſtinguées. J'avais peur qu'il ne redoublât de civilités pour ma femme. Mais elle a feint d'être groſſe de quatre mois. Les Portugais regardent les femmes groſſes comme des perſonnes ſacrées qu'il n'eſt pas permis de chagriner. C'eſt du moins une bonne coutume qui met en ſureté le cher honneur d'*Adaté*. Le dominicain a eu ordre de ne ſe préſenter jamais devant nous, & il a obéi.

Le franciſcain quelques jours après la ſcène du cabaret vint nous demander pardon. Je le tirai à part. Je lui demandai comment ayant fait vœu de chaſteté, il avait pu s'émanciper à ce point. Il me répondit: il eſt vrai que j'ai fait ce vœu; mais ſi j'avais promis que mon ſang ne coulerait jamais dans mes veines & que mes ongles & mes cheveux ne croîtraient pas, vous m'avouerez que je ne pourais accomplir cette promeſſe. Au lieu de nous faire jurer d'être chaſtes, il fallait nous forcer à l'être & rendre tous les moines eunuques. Tant qu'un oiſeau a ſes plumes, il vole. Le ſeul moyen d'empêcher un cerf de courir, eſt de lui couper les jambes. Soyez très ſûr que les prêtres vigoureux comme



Digitized by Google

moi & qui n'ont point de femmes, s'abandonnent malgré eux à des excès qui font rougir la nature, après quoi ils vont célébrer les saints mystères.

J'ai beaucoup appris dans la conversation avec cet homme. Il m'a instruit de tous ces mystères de sa religion qui m'ont tous étonné. Le révérend père *Fa tutto*, m'a-t-il dit, est un fripon qui ne croit pas un mot de tout ce qu'il enseigne. Pour moi j'ai des doutes violens; mais je les écarte, je me mets un bandeau sur les yeux, je repousse mes pensées & je marche comme je puis dans la carrière que je cours. Tous les moines sont réduits à cette alternative; ou l'incrédulité leur fait détester leur profession, ou la stupidité la leur rend supportable.

Croirais-tu bien qu'après ces aveux il m'a proposé de me faire chrétien? Je lui ai dit: comment pouvez-vous me présenter une religion dont vous n'êtes pas persuadé vous-même, à moi qui suis né dans la plus ancienne religion du monde, à moi dont le culte existait cent quinze mille trois cent ans pour le moins de votre aveu, avant qu'il y eût des franciscains dans le monde!

Ah! mon cher Indien, m'a-t-il dit, si je pouvais réussir à vous rendre chrétien, vous & la belle *Adaté*, je ferais crever de dépit ce maraut de dominicain qui ne croit pas à l'immaculée conception de la Vierge! Vous feriez ma fortune, je pourrais devenir *Obispo* (*), ce serait

(*) *Obispo* est le mot portugais qui signifie *Episcopus*, évêque en langage gaulois. Ce mot n'est dans aucun des quatre évangiles.

Digitized by Google

une bonne action, & Dieu vous en saurait gré.

C'est ainsi, divin *Shastasid*, que parmi ces barbares d'Europe on trouve des hommes qui sont un composé d'erreur, de faiblesse, de cupidité & de bêtise, & d'autres qui sont des coquins conséquens & endurcis. J'ai fait part de ces conversations à *charme des yeux*; elle a souri de pitié. Qui l'eût cru que ce serait dans un vaisseau en voguant vers les côtes d'Afrique, que nous apprendrions à connaître les hommes!

## SEPTIEME LETTRE

### D'Amabed.

QUel beau climat que ces côtes méridionales, mais quels vilains habitans! quels brutes! plus la nature a fait pour nous moins nous faisons pour elle. Nul art n'est connu chez tous ces peuples. C'est une grande question parmi eux s'ils sont descendus des singes, ou si les singes sont venus d'eux. Nos sages ont dit que l'homme est l'image de Dieu. Voilà une plaisante image de l'Etre éternel qu'un nez noir épaté avec peu ou point d'intelligence! Un tems viendra sans doute où ces animaux sauront bien cultiver la terre, l'embellir par des maisons & par des jardins, & connaître la route des astres. Il faut du tems pour tout. Nous datons, nous autres, notre philosophie de

Digitized by Google

cent quinze mille ſix cent cinquante-deux ans. En vérité ſauf le reſpect que je te dois, je penſe que nous nous trompons. Il me ſemble qu'il faut bien plus de tems pour être arrivés au point où nous ſommes. Mettons ſeulement vingt mille ans pour inventer un langage tolérable, autant pour écrire par le moyen d'un alphabet; autant pour la métallurgie, autant pour la charue & la navette, autant pour la navigation, & combien d'autres arts encor exigent-ils de ſiécles! les Caldéens datent de quatre cent mille ans, & ce n'eſt pas encor aſſez.

Le capitaine a acheté ſur un rivage qu'on nomme *Angola*, ſix nègres qu'on lui a vendus pour le prix courant de ſix bœufs. Il faut que ce pays-là ſoit bien plus peuplé que le nôtre, puiſqu'on y vend les hommes ſi bon marché. Mais auſſi comment une ſi abondante population s'accorde-t-elle avec tant d'ignorance?

Le capitaine a quelques muſiciens auprès de lui, il leur a ordonné de jouer de leurs inſtrumens; & auſſi-tôt ces pauvres nègres ſe ſont mis à danſer avec preſque autant de juſteſſe que nos éléphans. Eſt-il poſſible qu'aimant la muſique ils n'ayent pas ſu inventer le violon, pas même la muſette! tu me diras, grand *Shaſtaſid*, que l'induſtrie des éléphans mêmes n'a pas pu parvenir à cet effort, & qu'il faut attendre. A cela je n'ai rien à repliquer.

Digitized by Google

## HUITIEME LETTRE

### D'Amabed.

L'Année eſt à peine révolue & nous voici à la vue de Lisbonne ſur le fleuve du Tage, qui depuis longtems a la réputation de rouler de l'eau dans ſes flots. S'il eſt ainſi, d'où vient donc que les Portugais vont en chercher ſi loin ? tous ces gens d'Europe répondent qu'on n'en peut trop avoir. Lisbonne eſt comme tu me l'avais dit, la capitale d'un très petit royaume. C'eſt la patrie de cet *Albukerke* qui nous a fait tant de mal. J'avoue qu'il y a quelque choſe de grand dans ces Portugais qui ont ſubjugué une partie de nos belles contrées. Il faut que l'envie d'avoir du poivre donne de l'induſtrie & du courage.

Nous eſpérions *charme des yeux* & moi entrer dans la ville ; mais on ne l'a pas permis, parce qu'on dit que nous ſommes priſonniers du Vice-Dieu, & que le dominicain *Fa tutto*, le franciſcain aumônier *Fa molto*, *Déra*, *Adaté* & moi nous devons tous être jugés à Roume.

On nous a fait paſſer ſur un autre vaiſſeau qui part pour la ville du Vice-Dieu.

Le capitaine eſt un vieux Eſpagnol différent en tout du Portugais qui en uſait ſi poliment avec nous. Il ne parle que par monoſillabes, & encor très rarement. Il porte à ſa ceinture

Digitized by Google

des grains enfilés qu'il ne ceſſe de compter. On dit que c'eſt une grande marque de vertu.

*Déra* regrette fort l'autre capitaine ; elle trouve qu'il était bien plus civil. On a remis à l'Eſpagnol une groſſe liaſſe de papiers pour inſtruire notre procès en cour de Roume. Un ſcribe du vaiſſeau l'a lû à haute voix. Il prétend que le père *Fa tutto* ſera condamné à ramer dans une des galères du Vice-Dieu, & que l'aumônier *Fa molto* aura le fouët en arrivant. Tout l'équipage eſt de cet avis ; le capitaine a ſerré les papiers ſans rien dire. Nous mettons à la voile. Que *Brama* ait pitié de nous, & qu'il te comble de ſes faveurs. *Brama* eſt juſte, mais c'eſt une choſe bien ſingulière qu'étant né ſur le rivage du Gange j'aille être jugé à Roume. On aſſure pourtant que la même choſe eſt arrivée à plus d'un étranger.

## NEUVIEME LETTRE

### D'Amabed.

Rien de nouveau, tout l'équipage eſt ſilencieux & morne comme le capitaine. Tu connais le proverbe indien, *Tout ſe conforme aux mœurs du maître.* Nous avons paſſé une mer qui n'a que neuf mille pas de large entre deux montagnes. Nous ſommes entrés dans une autre mer ſemée d'îles. Il y en a une fort ſingulière ; elle eſt gouvernée par des religieux

Digitized by Google

chrétiens, qui portent un habit court & un chapeau, & qui font vœu de tuer tous ceux qui portent un bonnet & une robe. Ils doivent auſſi faire l'oraiſon. Nous avons mouillé dans une île plus grande & fort jolie, qu'on nomme Sicile; elle était bien plus belle autrefois; on parle de villes admirables dont on ne voit plus que les ruines. Elle fut habitée par des dieux, des déeſſes, des géans, des héros; on y forgeait la foudre. Une déeſſe nommée *Cérès* la couvrit de riches moiſſons. Le Vice-Dieu a changé tout cela; on y voit beaucoup de proceſſions & de coupeurs de bourſe.

## DIXIEME LETTRE

### D'Amabed.

ENfin, nous voici ſur la terre ſacrée du Vice-Dieu. J'avais lû dans le livre de l'aumônier que ce pays était d'or & d'azur, que les murailles étaient d'émeraudes & de rubis, que les ruiſſeaux étaient d'huile, les fontaines de lait, les campagnes couvertes de vignes dont chaque ſep produiſait cent tonneaux de vin. (*) Peut-être trouverons nous tout cela quand nous ſerons auprès de Roume.

(*) Il veut apparemment parler de la ſainte Jéruſalem décrite dans le livre exact de l'Apocalypſe, dans *Juſtin*, dans *Tertullien*, *Irénée* & autres grands perſonnages. Mais on voit bien que ce pauvre Brame n'en avait qu'une idée très imparfaite.

Digitized by Google

Nous avons abordé avec beaucoup de peine dans un petit port fort incommode qu'on appelle *la cité vieille*. Elle tombe en ruines, & eſt fort bien nommée.

On nous a donné pour nous conduire des charettes attelées par des bœufs. Il faut que ces bœufs viennent de loin, car la terre à droite & à gauche n'eſt point cultivée ; ce ne ſont que des marais infects, des bruières, des landes ſteriles. Nous n'avons vu dans le chemin que des gens couverts de la moitié d'un manteau ſans chemiſe, qui nous demandaient l'aumône fiérement. Ils ne ſe nouriſſent, nous a-t-on dit, que de petits pains très plats qu'on leur donne gratis le matin, & ne s'abreuvent que d'eau bénite.

Sans ces troupes de gueux qui font cinq ou ſix mille pas pour obtenir par leurs lamentations, la trentiéme partie d'une roupie, ce canton ſerait un déſert affreux. On nous avertit même que quiconque y paſſe la nuit, eſt en danger de mort. Apparemment que Dieu eſt fâché contre ſon vicaire, puiſqu'il lui a donné un pays qui eſt le cloaque de la nature. J'apprends que cette contrée a été autrefois très belle & très fertile, & qu'elle n'eſt devenue ſi miſérable que depuis le tems où ces vicaires s'en ſont mis en poſſeſſion.

Je t'écris, ſage *Shaſtaſid*, ſur ma charette pour me déſennuier. *Adaté* eſt bien étonnée. Je t'écrirai dès que je ſerai dans Roume.

Digitized by Google

## ONZIEME LETTRE

### D'Amabed.

NOus y voilà, nous y ſommes dans cette ville de Roume. Nous arrivames hier en plein jour, le *trois du môis de la brebis*, qu'on dit ici le 15 Mars 1513. Nous avons d'abord éprouvé tout le contraire de ce que nous attendions.

A peine étions nous à la porte dite de St. Pancrace (*) que nous avons vû deux troupes de ſpectres dont l'une eſt vétue comme notre aumônier, & l'autre comme le père *Fa tutto*. Elles avaient chacune une bannière à leur tête, & un grand bâton ſur lequel était ſculpté un homme tout nud, dans la même attitude que celui de Goa. Elles marchaient deux à deux & chantaient un air à faire bâiller toute une province. Quand cette proceſſion fut parvenue à notre charette, une troupe cria c'eſt ſaint *Fa tutto*, l'autre c'eſt ſaint *Fa molto*. On baiſa leurs robes, le peuple ſe mit à genoux. Combien avez-vous converti d'Indiens, mon révérend père? quinze mille ſept cent, diſait l'un; onze mille neuf cent diſait l'autre. Bénie ſoit la vierge *Marie*. Tout le monde avait les yeux ſur nous, tout le monde nous entourait. Sont-

(*) C'était autrefois la porte du Janicule. Voyez comme la nouvelle Roume l'emporte ſur l'ancienne.

Digitized by Google

ce là de vos catécumènes, mon révérend père? oui, nous les avons batisés. Vraiment ils sont bien jolis. Gloire dans les hauts! gloire dans les hauts!

Le père *Fa tutto* & le père *Fa molto*, furent conduits chacun par sa procession dans une maison magnifique, & pour nous, nous allames à l'auberge. Le peuple nous y suivit en criant *Cazzo*, *Cazzo*, en nous donnant des bénédictions, en nous baisant les mains, en donnant mille éloges à ma chère *Adaté*, à *Déra* & à moi-même. Nous ne revenions pas de notre surprise.

A peine fumes-nous dans notre auberge, qu'un homme vétu d'une robe violette accompagné de deux autres en manteau noir, vint nous féliciter sur notre arrivée. La première chose qu'il fit fut de nous offrir de l'argent de la part de la *Propaganda*, si nous en avions besoin. Je ne sais pas ce que c'est que cette propagande. Je lui répondis qu'il nous en restait encor avec beaucoup de diamans, (en effet j'avais eu le soin de cacher toujours ma bourse, & une boëte de brillans dans mon caleçon.) Aussi-tôt cet homme se prosterna presque devant moi, & me traita d'Excellence. Son Excellence la signora *Adaté* n'est-elle pas bien fatiguée du voyage? ne va-t-elle pas se coucher? je crains de l'incommoder, mais je ferai toujours à ses ordres. Le signor *Amabed* peut disposer de moi; je lui enverrai un Cicéron* qui sera à

(*) On sait qu'on appelle à Rome *Cicérons* ceux qui font métier de montrer aux étrangers les anticailles.

Digitized by Google

à son service ; il n'a qu'à commander. Veulent-ils tous deux quand ils seront reposés, me faire l'honneur de venir prendre le rafraîchissement chez moi, j'aurai l'honneur de leur envoyer un carosse !

Il faut avouer, mon divin *Shastasid*, que les Chinois ne sont pas plus polis que cette nation occidentale. Ce Seigneur se retira. Nous dormimes six heures la belle *Adaté* & moi. Quand il fut nuit le carosse vint nous prendre. Nous allames chez cet homme civil. Son appartement était illuminé & orné de tableaux, bien plus agréables que celui de l'homme tout nud que nous avions vu à Goa. Une très nombreuse compagnie nous accabla de caresses, nous admira d'être Indiens, nous félicita d'être batisés, & nous offrit ses services pour tout le tems que nous voudrions rester à Roume.

Nous voulions demander justice du père *Fa tutto*. On ne nous donna pas le tems d'en parler. Enfin, nous fumes reconduits, étonnés, confondus d'un tel accueil & n'y comprenant rien.

## DOUZIEME LETTRE

### D'Amabed.

AUjourd'hui nous avons reçu des visites sans nombre, & une princesse de Pionbino nous a envoyé deux écuyers nous prier



Digitized by Google

de venir dîner chez elle. Nous y sommes allés dans un équipage magnifique. L'homme violet s'y est trouvé. J'ai su que c'est un des seigneurs, c'est-à-dire, un des valets du Vice-Dieu, qu'on appelle Préférés, *Prélati*. Rien n'est plus aimable, plus honnête que cette princesse de Piombino. Elle m'a placé à table à côté d'elle. Notre répugnance à manger des pigeons romains & des perdrix l'a fort surprise. Le *Préféré* nous a dit que puisque nous étions batisés, il fallait manger des perdrix, & boire du vin de Montepulciano; que tous les Vices-Dieu en usaient ainsi, que c'était la marque essentielle d'un véritable chrétien.

La belle *Adaté* a répondu avec sa naïveté ordinaire qu'elle n'était pas chrétienne, qu'elle avait été batisée dans le Gange. Eh mon Dieu! madame, a dit le *Préféré*, dans le Gange, ou dans le Tibre, ou dans un bain, qu'importe! vous êtes des nôtres. Vous avez été convertie par le père *Fa tutto*, c'est pour nous un honneur que nous ne voulons pas perdre. Voyez quelle supériorité notre religion a sur la vôtre; & aussi-tôt il a couvert nos assiettes d'ailes de gélinotes. La princesse a bu à notre santé & à notre salut. On nous a pressés avec tant de graces, on a dit tant de bons mots, on a été si poli, si gai, si séduisant, qu'enfin ensorcelés par le plaisir (j'en demande pardon à *Brama*.) nous avons fait *Adaté* & moi la meilleure chère du monde, avec un ferme propos de nous laver dans le Gange jusqu'aux oreilles à notre retour pour effacer notre péché. On n'a

Digitized by Google

pas douté que nous ne fussions chrétiens. Il faut, disait la princesse, que ce père *Fa tutto* soit un grand missionnaire. J'ai envie de le prendre pour mon confesseur. Nous rougissions, & nous baissions les yeux ma pauvre femme & moi.

De tems en tems la signora *Adaté* faisait entendre que nous venions pour être jugés par le Vice-Dieu, & qu'elle avait la plus grande envie de le voir. Il n'y en a point, nous a dit la princesse, il est mort, & on est occupé à présent à en faire un autre. Dès qu'il sera fait on vous présentera à sa Sainteté. Vous serez témoin de la plus auguste fête que les hommes puissent jamais voir; & vous en serez le plus bel ornement. *Adaté* a répondu avec esprit; & la princesse s'est prise d'un grand goût pour elle.

Sur la fin du repas nous avons eu une musique, qui était (si j'ose le dire) supérieure à celle de Bénarès & de Maduré.

Après diné la princesse a fait atteler quatre chars dorés. Elle nous a fait monter dans le sien. Elle nous a fait voir de beaux édifices, des statues, des peintures. Le soir on a dansé. Je comparais secrettement cette reception charmante avec le cu de basse-fosse où nous avions été renfermés dans Goa. Et je comprenais à peine comment le même gouvernement, la même religion pouvaient avoir tant de douceur & d'agrément dans Roume, & exercer au loin tant d'horreurs.



Digitized by Google

# TREIZIEME LETTRE.

## D'Amabed.

TAndis que cettte ville eſt partagée ſourdement en petites factions pour élire un Vice-Dieu, que ces factions animées de la plus forte haine ſe ménagent toutes avec une politeſſe qui reſſemble à l'amitié, que le peuple regarde les pères *Fa tutto*, & *Fa molto* comme les favoris de la divinité, qu'on s'empreſſe autour de nous avec une curioſité reſpectueuſe, je fais, mon cher *Shaſtaſid*, de profondes réflexions ſur le gouvernement de Roume.

Je le compare au repas que nous a donné la princeſſe de Piombino. La ſalle était propre, commode, & parée; l'or & l'argent brillaient ſur les bufets, la gayeté, l'eſprit & les graces animaient les convives; mais dans les cuiſines le ſang & la graiſſe coulaient. Les peaux des quadrupedes, les plumes des oiſeaux & leurs entrailles pêle-mêle amoncelés ſoulevaient le cœur, & répandaient l'infection.

Telle eſt ce me ſemble la cour Romaine. Polie & flatteuſe chez elle, ailleurs brouillonne & tyrannique. Quand nous diſons que nous eſpérons avoir juſtice de *Fa tutto*, on ſe met doucement à rire; on nous dit que nous ſommes trop au deſſus de ces bagatelles, que le gouvernement nous conſidère trop pour ſouffrir que

Digitized by Google

nous gardions le ſouvenir d'une telle *facétie*, que les *Fa tutto* & les *Fa molto* ſont des eſpèces de ſinges élevés avec ſoin pour faire des tours de paſſe-paſſe devant le peuple ; & on finit par des proteſtations de reſpect & d'amitié pour nous : quel parti veux-tu que nous prenions, grand *Shaſtaſid* ? je crois que le plus ſage eſt de rire comme les autres, & d'être poli comme eux. Je vais étudier Roume ; elle en vaut la peine.

## QUATORZIEME LETTRE

### D'Amabed.

IL y a un aſſez grand intervalle entre ma dernière Lettre & la préſente. J'ai lu, j'ai vu, j'ai converſé, j'ai médité. Je te jure qu'il n'y eut jamais ſur la terre une contradiction plus énorme qu'entre le gouvernement Romain & ſa religion. J'en parlais hier à un théologien du feu Vice-Dieu. Un théologien eſt dans cette cour ce que ſont les derniers valets dans une maiſon ; ils font la groſſe beſogne, portent les ordures, & s'ils y trouvent quelque chifon qui puiſſe ſervir, ils le mettent à part pour le beſoin.

Je lui diſais, votre Dieu eſt né dans une étable entre un bœuf & un âne ; il a été élevé, a vécu, eſt mort dans la pauvreté. Il a ordonné expreſſément la pauvreté à ſes diſciples.



Digitized by Google

Il leur a déclaré qu'il n'y aurait parmi eux ni premier, ni dernier, & que celui qui voudrait commander aux autres les ſerviraient.

Cependant je vois ici qu'on fait exactement tout le contraire de ce que veut votre Dieu. Votre culte même eſt tout différent du ſien. Vous obligez les hommes à croire des choſes dont il n'a pas dit un ſeul mot.

Tout cela eſt vrai, m'a-t-il répondu. Notre Dieu n'a pas commandé à nos maîtres formellement de s'enrichir aux dépends des peuples, & de ravir le bien d'autrui : mais il l'a commandé virtuellement. Il eſt né entre un bœuf & un âne, mais trois rois ſont venus l'adorer dans une écurie. Les bœufs & les ânes figurent les peuples que nous enſeignons ; & les trois rois figurent tous les monarques qui ſont à nos pieds. Ses diſciples étaient dans l'indigence ; donc nos maîtres doivent aujourd'hui regorger de richeſſes. Car ſi ces premiers Vices-Dieu n'eurent beſoin que d'un écu, ceux d'aujourd'hui ont un beſoin preſſant de dix millions d'écus. Or être pauvre c'eſt n'avoir préciſément que le néceſſaire. Donc nos maîtres n'ayant pas même le néceſſaire accompliſſent la loi de la pauvreté à la rigueur.

Quant aux dogmes, notre Dieu n'écrivit jamais rien, & nous ſavons écrire ; donc c'eſt à nous d'écrire les dogmes ; auſſi les avons nous fabriqués avec le tems ſelon le beſoin. Par exemple nous avons fait du mariage le ſigne viſible d'une choſe inviſible ; cela fait que tous les procès ſuſcités pour cauſe de mariage reſſortiſſent

Digitized by Google

de tous les coins de l'Europe à notre tribunal de Roume, parce que nous ſeuls pouvons voir des choſes inviſibles. C'eſt une ſource abondante de tréſors qui coulent dans notre chambre ſacrée des finances pour étancher la ſoif de notre pauvreté.

Je lui demandai ſi la chambre ſacrée n'avait pas encor d'autres reſſources. Nous n'y avons pas manqué, dit-il, nous tirons parti des vivans & des morts. Par exemple, dès qu'une ame eſt trépaſſée nous l'envoyons dans une infirmerie, nous lui faiſons prendre médecine dans l'apoticairerie des ames; & vous ne ſauriez croire combien cette apoticairerie nous vaut d'argent. Comment cela, Monſignor, car il me ſemble que la bourſe d'une ame eſt d'ordinaire aſſez mal garnie? cela eſt vrai, ſignor, mais elles ont des parens qui ſont bien aiſes de retirer leurs parens morts de l'infirmerie & de les faire placer dans un lieu plus agréable. Il eſt triſte pour une ame de paſſer toute une éternité à prendre médecine. Nous compoſons avec les vivans; ils achètent la ſanté des ames de leurs défunts parens, les uns plus cher, les autres à meilleur compte ſelon leurs facultés. Nous leur délivrons des billets pour l'apoticairerie. Je vous aſſure que c'eſt un de nos meilleurs revenus.

Mais, Monſignor, comment ces billets parviennent-ils aux ames? il ſe mit à rire. C'eſt l'affaire des parens, dit-il; & puis, ne vous ai-je pas dit que nous avons un pouvoir inconteſtable ſur les choſes inviſibles?

Ce Monſignor me paraît bien deſſalé; je me



Digitized by Google

forme beaucoup avec lui, & je me ſens déjà tout autre.

## QUINZIEME LETTRE.

D'Amabed.

TU dois ſavoir, mon cher *Shaſtaſid*, que le *Cicéron* à qui Monſignor m'a recommandé, & dont je t'ai dit un mot dans mes précédentes Lettres, eſt un homme fort intelligent, qui montre aux étrangers les curioſités de l'ancienne Roume & de la nouvelle. L'une & l'autre, comme tu le vois, ont commandé aux rois; mais les premiers Romains acquirent leur pouvoir par leur épée, & les derniers par leur plume. La diſcipline militaire donna l'Empire aux *Céſars* dont tu connais l'hiſtoire. La diſcipline monaſtique donne une autre eſpèce d'Empire à ces Vices-Dieu qu'on appelle *Papes*. On voit des proceſſions dans la même place où l'on voyait autrefois des triomphes. Les *Cicérons* expliquent tout cela aux étrangers; ils leur fourniſſent des livres & des filles. Pour moi qui ne veux pas faire d'infidélité à ma belle *Adaté* (tout jeune que je ſuis) je me borne aux livres; & j'étudie principalement la religion du pays qui me divertit beaucoup.

Je liſais avec mon *Cicéron* l'hiſtoire de la vie du Dieu du pays. Elle eſt fort extraordinaire.

Digitized by Google

C'était un homme qui fechait des figuiers d'une ſeule parole, qui changeait l'eau en vin, & qui noyait des cochons. Il avait beaucoup d'ennemis ; tu ſais qu'il était né dans une bourgade appartenante à l'Empereur de Roume. Ses ennemis étaient malins, ils lui demandèrent un jour s'ils devaient payer le tribut à l'Empereur ; il leur répondit, rendez au prince ce qui eſt au prince, mais rendez à Dieu ce qui eſt à Dieu. Cette réponſe me paraît ſage, nous en parlions mon *Cicéron* & moi lorſque Monſignor eſt entré. Je lui ai dit beaucoup de bien de ſon Dieu, & je l'ai prié de m'expliquer comment ſa chambre des finances obſervait ce précepte en prenant tout pour elle, & en ne donnant rien à l'Empereur. Car tu dois ſavoir que bien que les Romains ayent un Vice-Dieu, ils ont un Empereur auſſi, auquel même ils donnent le titre de roi des Romains. Voici ce que cet homme très aviſé m'a répondu.

Il eſt vrai que nous avons un Empereur, mais il ne l'eſt qu'en peinture ; il eſt banni de Roume ; il n'y a pas ſeulement une maiſon ; nous le laiſſons habiter auprès d'un grand fleuve qui eſt gelé quatre mois de l'année dans un pays dont le langage écorche nos oreilles. Le véritable Empereur eſt le Pape ; puiſqu'il règne dans la capitale de l'Empire. Ainſi, *rendez à l'Empereur* veut dire rendez au Pape. *Rendez à Dieu* ſignifie encor rendez au Pape, puiſqu'en effet il eſt Vice-Dieu. Il eſt ſeul le maître de tous les cœurs & de toutes les bourſes. Si l'au-

Digitized by Google

tre Empereur qui demeure ſur un grand fleuve oſait ſeulement dire un mot, alors nous ſoulèverions contre lui tous les habitans des rives du grand fleuve qui ſont pour la plûpart de gros corps ſans eſprit, & nous armerions contre lui les autres Rois qui partageraient avec lui ſes dépouilles.

Te voilà au fait, divin *Shaſtaſid*, de l'eſprit de Roume. Le Pape eſt en grand ce que le *Dalai-lama* eſt en petit; s'il n'eſt pas immortel comme le *Lama*, il eſt tout puiſſant pendant ſa vie, ce qui vaut bien mieux. Si quelquefois on lui réſiſte, ſi on le dépoſe, ſi on lui donne des ſouflets, ou ſi même on le tue (*) entre les bras de ſa maîtreſſe, comme il eſt arrivé quelquefois, ces inconvéniens n'attaquent jamais ſon divin caractère. On peut lui donner cent coups d'étrivières, mais il faut toûjours croire tout ce qu'il dit. Le Pape meurt, la papauté eſt immortelle. Il y a eu trois ou quatre Vices-Dieu à la fois qui diſputaient cette place. Alors la divinité était partagée entre eux: cha-

(*) *Jean VIII*, aſſaſſiné à coups de marteau par un mari jaloux.

*Jean X* amant de *Théodora*, étranglé dans ſon lit.

*Etienne VIII* enfermé au château qu'on appelle aujourd'hui *St. Ange*.

*Etienne IX* ſabré au viſage par les Romains.

*Jean XII* dépoſé par l'Empereur *Othon I*, aſſaſſiné chez une de ſes maîtreſſes.

*Benoit V* exilé par l'Empereur *Othon I.*

*Benoit VII* étranglé par le bâtard de *Jean X.*

*Benoit IX* qui acheta le pontificat lui troiſiéme, & revendit ſa part &c. &c. ils étaient tous infaillibles.

Digitized by Google

cun en avait ſa part, chacun était infaillible dans ſon parti.

J'ai demandé à Monſignor par quel art ſa cour eſt parvenue à gouverner toutes les autres cours. Il faut peu d'art, me dit-il, aux gens d'eſprit pour conduire les ſots. J'ai voulu ſavoir ſi on ne s'était jamais révolté contre les déciſions du Vice-Dieu. Il m'a avoué qu'il y avait eu des hommes aſſez téméraires pour lever les yeux, mais qu'on les leur avait crevés auſſi-tôt; ou qu'on avait exterminé ces miſérables; & que ces révoltes n'avaient jamais ſervi juſqu'à préſent qu'à mieux affermir l'infaillibilité ſur le trône de la vérité.

On vient enfin de nommer un nouveau Vice-Dieu. Les cloches ſonnent, on frape les tambours, les trompettes éclatent, le canon tire, cent mille voix lui répondent. Je t'informerai de tout ce que j'aurai vu.

## SEIZIEME LETTRE.

### D'Amabed.

CE fut le 25 du mois *du crocodile*, & le 13 de la planète de *Mars*, comme on dit ici, que des hommes vêtus de rouge & inſpirés, élurent l'homme infaillible, devant qui je dois être jugé auſſi bien que *charme des yeux* en qualité d'*apoſtata*.

Ce Dieu en terre s'appelle *Léone*, dixiéme du

Digitized by Google

nom. C'eſt un très bel homme de trente-quatre à trente-cinq ans & fort aimable ; les femmes ſont folles de lui. Il était attaqué d'un mal immonde qui n'eſt bien connu encor qu'en Europe ; mais dont les Portugais commencent à faire part à l'Indouſtan. On croyait qu'il en mourrait : & c'eſt pourquoi on l'a élu, afin que cette ſublime place fût bientôt vacante, mais il eſt guéri, & il ſe moque de ceux qui l'ont nommé.

Rien n'a été ſi magnifique que ſon couronnement ; il y a dépenſé cinq millions de roupies pour ſubvenir aux néceſſités de ſon Dieu qui a été ſi pauvre ! je n'ai pu t'écrire dans le fracas de nos fêtes. Elles ſe ſont ſuccédées ſi rapidement ; il a fallu paſſer par tant de plaiſirs que le loiſir a été impoſſible.

Le Vice-Dieu *Léone* a donné des divertiſſemens dont tu n'a point d'idée. Il y en a un ſurtout qu'on appelle Comédie qui me plaît beaucoup plus que tous les autres enſemble. C'eſt une repréſentation de la vie humaine ; c'eſt un tableau vivant ; les perſonnages parlent & agiſſent ; ils expoſent leurs intérêts ; ils dévelopent leurs paſſions ; ils remuent l'ame des ſpectateurs.

La comédie que je vis avant-hier chez le Pape eſt intitulée *la Mandragore*. Le ſujet de la piéce eſt un jeune homme adroit qui veut coucher avec la femme de ſon voiſin. Il engage avec de l'argent un moine, un *Fa tutto*, ou un *Fa molto* à ſéduire ſa maîtreſſe, & à faire tomber ſon mari dans un piége ridicule. On ſe moque tout le long de la piéce de la reli-

Digitized by Google

gion que l'Europe profeſſe, dont Roume eſt le centre, & dont le ſiége papal eſt le trône. De tels plaiſirs te paraîtront peut-être indécens, mon cher & pieux *Shaſtaſid*. *Charme des yeux* en a été ſcandaliſée; mais la comédie eſt ſi jolie que le plaiſir l'a emporté ſur le ſcandale.

Les feſtins, les bals, les belles cérémonies de la religion, les danſeurs de corde ſe ſont ſuccédés tour à tour ſans interruption. Les bals ſurtout ſont fort plaiſans. Chaque perſonne invitée au bal met un habit étranger, & un viſage de carton par deſſus le ſien. On tient ſous ce déguiſement des propos à faire éclater de rire. Pendant les repas il y a toujours une muſique très agréable; enfin c'eſt un enchantement.

On m'a conté qu'un Vice-Dieu prédéceſſeur de *Léon*, nommé *Alexandre* ſixiéme du nom, avait donné aux nôces d'une de ſes bâtardes une fête bien plus extraordinaire. Il y fit danſer cinquante filles toutes nues. Les bracmanes n'ont jamais inſtitué de pareilles danſes. Tu vois que chaque pays a ſes coutumes. Je t'embraſſe avec reſpect, & je te quitte pour aller danſer avec ma belle *Adaté*. Que *Birma* te comble de bénédictions!

Digitized by Google

# DIX-SEPTIEME LETTRE

## D'Amabed.

VRaiment, mon grand Brame, tous les Vices-Dieu n'ont pas été ſi plaiſans que celui-ci. C'eſt un plaiſir de vivre ſous ſa domination. Le défunt nommé *Jules* était d'un caractère différent ; c'était un vieux ſoldat turbulent qui aimait la guerre comme un fou ; toujours à cheval, toujours le caſque en tête, diſtribuant des bénédictions & des coups de ſabre, attaquant tous ſes voiſins, damnant leurs ames & tuant leurs corps autant qu'il le pouvait. Il eſt mort d'un accès de colère. Quel diable de Vice-Dieu on avait là ! croirais-tu bien qu'avec un morceau de papier il s'imaginait dépouiller les Rois de leurs royaumes ! il s'aviſa de détrôner de cette manière le Roi d'un pays aſſez beau qu'on appelle *la France*. Ce Roi était un fort bon homme. Il paſſe ici pour un

(*) Le Pape *Jules II* excommunia le Roi de France *Louis XII* en 1510. Il mit le royaume de France en interdit, & le donna au premier qui voudrait s'en ſaiſir. Cette excommunication & cette interdiction furent réitérées en 1512. On a peine à concevoir aujourd'hui cet excès d'inſolence & de ridicule. Mais depuis *Grégoire VII* il n'y eut preſque aucun évêque de Rome qui ne fit ou qui ne voulut faire & défaire des ſouverains ſelon ſon bon plaiſir. Tous les ſouverains méritaient cet infâme traitement puiſqu'ils avaient été aſſez

Digitized by Google

sot parce qu'il n'a pas été heureux. Ce pauvre Prince fut obligé d'assembler un jour les plus savans hommes de son royaume (*) pour leur demander s'il lui était permis de se défendre contre un Vice-Dieu qui le détrônait avec du papier. C'est être bien bon que de faire une question pareille ! j'en témoignais ma surprise au Monsignor violet qui m'a pris en amitié. Est-il possible, lui disais-je, qu'on soit si sot en Europe ! j'ai bien peur, me dit-il que les Vices-Dieu n'abusent tant de la complaisance des hommes, qu'à la fin ils leur donneront de l'esprit.

Il faudra donc qu'il y ait des révolutions dans la religion de l'Europe. Ce qui te surprendra, docte & pénétrant *Shastasid*, c'est qu'il ne s'en fit point sous le Vice-Dieu *Alexandre* qui régnait avant *Jules*. Il faisait assassiner, pendre, noyer, empoisonner impunément tous les Seigneurs ses voisins. Un de ses cinq bâtards fut l'instrument de cette foule de crimes à la vue de toute l'Italie. Comment les peuples persistèrent-ils dans la religion de ce monstre ! c'est celui-là même qui faisait danser les filles sans

imbécilles pour fortifier eux-mêmes chez leurs sujets l'opinion de l'infaillibilité du Pape & son pouvoir sur toutes les Eglises. Ils s'étaient donnés eux-mêmes des fers qu'il était très difficile de briser. Le gouvernement fut partout un cahos formé par la superstition. La raison n'a pénétré que très tard chez les peuples de l'occident ; elle a guéri quelques blessures que cette superstition ennemie du genre humain avait faites aux hommes, mais il en reste encor de profondes cicatrices.

Digitized by Google

aucun ornement superflu. Ses scandales devaient inspirer le mépris, ses barbaries devaient aiguiser contre lui mille poignards ; cependant il vécut honoré & paisible dans sa cour. La raison en est à mon avis que les prêtres gagnaient à tous ses crimes, & que les peuples n'y perdaient rien. Dès qu'on vexera trop les peuples, ils briseront leurs liens. Cent coups de bélier n'ont pu ébranler le colosse, un caillou le jettera par terre. C'est ce que disent ici les gens déliés qui se piquent de prévoir.

Enfin, les fêtes sont finies ; il n'en faut pas trop ; rien ne lasse comme les choses extraordinaires devenues communes. Il n'y a que les besoins renaissans qui puissent donner du plaisir tous les jours. Je me recommande à tes saintes prières.

## DIX-HUITIEME LETTRE

### D'Amabed.

L'Infaillible nous a voulu voir en particulier *charme des yeux* & moi. Notre Monsignor nous a conduits dans son palais. Il nous a fait mettre à genoux trois fois. Le Vice-Dieu nous a fait baiser son pied droit en se tenant les côtés de rire. Il nous a demandé si le père *Fa tutto* nous avait convertis, & si en effet nous étions chrétiens. Ma femme a répondu que le père *Fa tutto* était un insolent, & le Pape s'est mis

Digitized by Google

mis à rire encor plus fort. Il a donné deux baiſers à ma femme & à moi auſſi.

Enſuite il nous a fait aſſeoir à côté de ſon petit lit de baiſe pieds. Il nous a demandé comment on faiſait l'amour à Bénarès, à quel âge on mariait communément les filles, ſi le grand *Brama* avait un ſerrail. Ma femme rougiſſait, je répondais avec une modeſtie reſpectueuſe. Enſuite il nous a congédiés en nous recommandant le chriſtianiſme, en nous embraſſant, & en nous donnant de petites claques ſur les feſſes en ſigne de bonté. Nous avons rencontrés en ſortant les pères *Fa tutto* & *Fa molto*, qui nous ont baiſé le bas de la robe. Le premier moment qui commande toujours à l'ame, nous a fait d'abord reculer avec horreur ma femme & moi. Mais le violet nous a dit, vous n'êtes pas encor entiérement formés : ne manquez pas de faire mille careſſes à ces bons pères : c'eſt un devoir eſſentiel dans ce pays-ci d'embraſſer ſes plus grands ennemis. Vous les ferez empoiſonner ſi vous pouvez à la premiére occaſion. Mais en attendant vous ne pouvez leur marquer trop d'amitié. Je les embraſſai donc. Mais *charme des yeux* leur fit une révérence fort ſéche. Et *Fa tutto* la lorgnait du coin de l'œil en s'inclinant juſqu'à terre devant elle. Tout ceci eſt un enchantement. Nous paſſons nos jours à nous étonner. En vérité je doute que Maduré ſoit plus agréable que Roume.



Digitized by Google

## DIX-NEUVIEME LETTRE

*D'*Amadeb.

POint de juſtice du père *Fa tutto*. Hier notre jeune *Déra* s'aviſa d'aller le matin par curioſité dans un petit temple. Le peuple était à genoux ; un Brame du pays vétu magnifiquement ſe courbait ſur une table ; il tournait le derrière au peuple. On dit qu'il faiſait Dieu. Dès qu'il eut fait Dieu il ſe montra par devant. *Déra* fit un cri & dit, voilà le coquin qui m'a violée. Heureuſement dans l'excès de ſa douleur & de ſa ſurpriſe elle prononça ces paroles en indien. On m'aſſure que ſi le peuple les avait compriſes, la canaille ſe ſerait jettée ſur elle comme ſur une ſorcière. *Fa tutto* lui répondit en italien, ma fille, la grace de la vierge *Marie* ſoit avec vous : parlez plus bas. Elle revint toute éperdue nous conter la choſe. Nos amis nous ont conſeillé de ne nous jamais plaindre. Ils nous ont dit que *Fa tutto* eſt un ſaint, & qu'il ne faut jamais mal parler des ſaints. Que veux-tu ! ce qui eſt fait eſt fait. Nous prenons en patience tous les agrémens qu'on nous fait goûter dans ce pays-ci. Chaque jour nous apprend des choſes dont nous ne nous doutions pas. On ſe forme beaucoup par les voyages.

Il eſt venu à la cour de *Léone* un grand poëte ; ſon nom eſt meſſer *Arioſto*, il n'aime pas les moines, voici comme il parle d'eux,

Digitized by Google

*Non ſa quel che ſia amor, non ſa che vaglia*
*La caritade ; e quindi avien che i frati*
*Sono ſi ingorda & ſi crudel canaglia.*

Cela veut dire en indien

*Modermen ſebar eſo*
*La te ben ſoſa meſo.*

Tu ſens quelle ſupériorité la langue indienne qui eſt ſi antique, conſervera toujours ſur tous les jargons nouveaux de l'Europe ; nous exprimons en quatre mots ce qu'ils ont de la peine à faire entendre en dix. Je conçois bien que cet *Arioſte* diſe que les moines ſont de la canaille, mais je ne ſais pourquoi il prétend qu'ils ne connaiſſent point l'amour. Hélas ! nous en ſavons des nouvelles. Peut-être entend-il qu'ils jouiſſent & qu'ils n'aiment point.

## VINGTIEME LETTRE

### D'Amabed.

IL y a quelques jours, mon cher grand Brame, que je ne t'ai écrit. Les empreſſemens dont on nous honore en ſont la cauſe. Notre Monſignor nous donna un excellent repas avec deux jeunes gens vétus de rouge de la tête aux pieds. Leur dignité eſt *Cardinal*, comme qui dirait *Gond de porte* ; l'un eſt le Cardinal *Sacri-*



Digitized by Google

*panté* & l'autre le Cardinal *Faquinetti*. Ils ſont les premiers de la terre après le Vice-Dieu ; auſſi ſont-ils intitulés vicaires du vicaire. Leur droit qui eſt ſans doute droit divin eſt d'être égaux aux Rois, & ſupérieurs aux Princes, & d'avoir ſurtout d'immenſes richeſſes. Ils méritent bien tout cela, vu la grande utilité dont ils ſont au monde.

Ces deux gentilshommes en dinant avec nous, propoſèrent de nous mener paſſer quelques jours à leurs maiſons de campagne, car c'eſt à qui nous aura ; après s'être diſputé la préférence le plus plaiſamment du monde, *Faquinetti* s'eſt emparé de la belle *Adaté*, & j'ai été le partage de *Sacripanté*, à condition qu'ils changeraient le lendemain, & que le troiſiéme jour nous nous raſſemblerions tous quatre. *Déra* était du voyage. Je ne ſais comment te conter ce qui nous eſt arrivé. Je vais pourtant eſſayer de m'en tirer.

Ici finit le manuſcrit des Lettres d'*Amabed*. On a cherché dans toutes les bibliothèques de Maduré & de Bénarès la ſuite de ces Lettres. Il eſt ſûr qu'elle n'exiſte pas.

Ainſi, ſuppoſé que quelque malheureux fauſſaire imprime jamais le reſte des avantures des deux jeunes Indiens, nouvelles Lettres d'*Amabed*, nouvelles Lettres de *charme des yeux*, réponſes du grand Brame *Shaſtafid*, le lecteur peut être ſûr qu'on le trompe, & qu'on l'ennuie comme il eſt arrivé cent fois en cas pareil.

FIN.

Digitized by Google

# LE CRI DES NATIONS.

E Spagne qui fus le berceau de jéſuites ; parlemens de France qui depuis l'inſtitution de cette milice armates toujours les loix contre elle ; Portugal qui n'avais que trop éprouvé le danger de leurs maximes ; Naples, Sicile, Parme, Malthe qui les avez connus, vous en avez enfin purgé vos Etats ; non qu'il n'y eût parmi eux des hommes vertueux & utiles, mais parce qu'en général l'eſprit de cet ordre était contraire aux intérêts des nations, & parce qu'en effet ils étaient les ſatellites d'un prince étranger.

C'eſt dans cette vuë que la ſageſſe éclairée de preſque toutes les puiſſances catholiques, impoſe aujourd'hui le frein des loix à la licence des moines qui ſe croyaient indépendans des loix mêmes. Cette heureuſe révolution qui paraiſſait impoſſible dans le ſiécle paſſé, quoi qu'elle fût très aiſée, a été reçuë avec l'acclamation des peuples. Les hommes étant plus éclairés en ſont devenus plus ſages & moins malheureux. Ce changement aurait produit des excommunications, des interdits, des guerres civiles dans des tems de barbarie ; mais dans le ſiécle de la raiſon on n'a entendu que des cris de joye.

Ces mêmes peuples qui béniſſent leurs Souverains & leurs Magiſtrats pour avoir commencé



Digitized by Google

ce grand ouvrage, eſpèrent qu'il ne demeurera pas imparfait. On a chaſſé les jéſuites parce qu'ils étaient les principaux organes des prétentions de la cour de Rome. Comment donc pourrait-on laiſſer ſubſiſter ces prétentions ? Quoi ! l'on punit ceux qui les ſoutiennent, & on ſe laiſſerait opprimer par ceux qui les exercent !

---

*Des Annates.*

D'où vient que la France, l'Eſpagne, l'Italie payent encore des *Annates* à l'évêque de Rome ? Les Rois confèrent le bénéfice de l'épiſcopat, l'Egliſe confère le Saint Eſprit. Ces deux dons n'ont certainement rien de commun. Les Rois ont fondé le bénéfice qui conſiſte dans le revenu, ou bien ils ſont aux droits des Seigneurs qui l'ont fondé. La nomination eſt donc le privilège de la couronne. C'eſt donc *par la grace unique du Roi* & non par celle d'un évêque étranger qu'un évêque eſt évêque. Ce n'eſt point le Pape qui lui donne le ſaint Eſprit ; il le reçoit de l'impoſition de quelques autres évêques ſes concitoyens. S'il paye au Pape quelque argent pour la collation de ſon bénéfice, c'eſt dans le fonds un délit contre l'Etat ; s'il paye cet argent pour recevoir le ſaint Eſprit, c'eſt une ſimonie ; il n'y a pas de milieu. On a voulu pallier ce marché qui offenſe la religion & la patrie ; on n'a jamais pu le juſtifier.

Il eſt autoriſé, dit-on, par le concordat entre le Roi *François I* & le Pape *Léon X*. Mais

Digitized by Google

quoi ! parce qu'ils avaient alors besoin l'un de l'autre, parce que des intérêts passagers les réunirent, faut-il que l'Etat en souffre éternellement ? Faut-il payer à jamais ce qu'on ne doit pas ? Sera-t-on esclave au dix-huitiéme siécle parce qu'on fut imprudent au seiziéme ?

## *Des Dispenses.*

On paye chérement à Rome la dispense pour épouser sa cousine & sa niéce. Si ces mariages offensaient Dieu, quel pouvoir sur la terre aurait droit de les permettre ? Si Dieu ne les réprouve pas, à quoi sert une dispense ? s'il faut cette dispense, pourquoi un Champenois & un Picard doivent-ils la demander & la payer à un prêtre Italien ? Ces Champenois & ces Picards n'ont-ils pas des tribunaux qui peuvent juger du contract civil, & des curés qui administrent en vertu du contract civil ce qui est du ressort du sacrement ?

N'est-ce pas une servitude honteuse, contraire au droit des gens, à la dignité des couronnes, à la religion, à la nature, de payer un étranger pour se marier dans sa patrie ?

On a poussé cette tyrannie absurde jusqu'à prétendre que le Pape seul a le droit d'accorder pour de l'argent à un filleul la permission d'épouser sa marraine. Qu'est-ce qu'une marraine ? C'est une femme inutile ajoutée à un parrain nécessaire, laquelle a de surcroit répondu pour vous que vous seriez chrétien. Or parce



Digitized by Google

qu'elle a dit que vous observeriez les rites du christianisme, ce sera un crime de contracter avec elle un sacrement du christianisme ! Et le Pape seul pourra changer ce crime en une action méritoire & sacrée moyennant une taxe !

Ce prétendu crime n'était pas moins grand entre un parrain & une marraine. Ils ont répondu qu'un enfant né en Bavière serait chrétien, donc ils ne pourront jamais se marier si un prêtre de Rome ne leur fait payer chérement une dispense ! Et c'est ainsi qu'on a traité les hommes ! Ils le méritaient, puisqu'ils l'ont souffert.

---

*De la Bulle* In Cœnâ Domini.

La bulle *In Cœnâ Domini* n'est pas à beaucoup près le monument le plus étrange de l'absurde despotisme si longtems affecté autrefois par la cour de Rome. Les bulles des *Grégoire VII*, des *Innocent IV*, des *Grégoire IX*, des *Boniface VIII*, ont été sans doute plus funestes ; mais la bulle *In Cœnâ Domini* est d'autant plus remarquable, qu'elle a été forgée dans des tems où les hommes commençaient à sortir de l'épaisse barbarie qui avait si longtems abruti toute l'Europe. L'Angleterre & la moitié du continent soulevées au seizième siècle contre les usurpations romaines, semblaient avertir cette cour d'être modérée. Cependant au mépris de toute bienséance & des droits divins & humains, l'évêque de Rome *Pie V* n'hésita pas à promul-

Digitized by Google

guer cette bulle qu'on fulmine à Rome tous les jeudis de la semaine sainte, avec les cérémonies les plus pompeuses & les plus lugubres. On excommunie en ce jour tous les magistrats, tous les évêques, tous les hommes enfin qui appellent à un futur concile; tous les capitaines de vaisseaux qui courent la mer sur les côtes de l'Etat ecclésiastique; tous ceux qui arrêtent les pourvoyeurs des viandes destinées pour le Pape, les Rois, leurs chanceliers, leurs parlemens ou cours supérieures qui concourent à souffrir que le clergé paye des tributs à l'Etat, sous quelque dénomination que ce puisse être; tous les magistrats, & particulièrement les parlemens qui s'opposent à la réception de la discipline du concile de Trente. Le Pape seul peut absoudre ceux qui se rendent coupables de ces crimes énormes. Il faut qu'ils aillent demander pardon à Rome aux grands pénitenciers, qui doivent les frapper de leurs baguettes. Ainsi tous les parlemens de France doivent faire le pélérinage de Rome pour aller recevoir des coups de verges dans l'église de Saint Pierre. Pourquoi non? Le grand *Henri IV* en reçut bien par procureur sur le dos des cardinaux d'*Ossat* & du *Perron*.

---

*Des Juges délégués par Rome.*

Un curé de nos provinces est jugé en matière purement ecclésiastique par l'officialité de son évêque. Il en appelle au métropolitain, du mé-

Digitized by Google

tropolitain au primat, n'eſt-ce pas aſſez ? Faut-il une quatriéme juriſdiction pour achever ſa ruine ? Faut-il que Rome délégue de nouveaux juges ? Cela s'appelle en appeller aux apôtres. Mais nous ne voyons pas que les apôtres ayent jamais rendu des arrêts à Jéruſalem par appel de la juriſdiction des Gaules.

---

*Quelle peut être la cauſe de toutes ces prétentions ?*

Les uſurpations de la cour Romaine ſont grandes & ruineuſes ; ſes prétentions ſont innombrables. Sur quoi ſont-elles fondées ? Pourquoi l'évêque de Rome ſerait-il le deſpote de l'Egliſe, le ſouverain des loix & des Rois ? Eſt-ce parce qu'il ſe nomme Pape ? Mais ce titre eſt encore celui de tout prêtre de l'égliſe Grecque, mère de l'égliſe Romaine, & qui n'a jamais ſouſcrit aux uſurpations de ſa fille. Eſt-ce parce que JESUS-CHRIST a dit expreſſément : *il n'y aura parmi vous ni premiers ni derniers* ? Eſt-ce parce qu'il a dit : *que celui qui voudrait s'élever au-deſſus de ſes frères ſerait obligé de les ſervir* ?

Eſt-ce parce que les Papes ſe ſont dits ſucceſſeurs de *Saint Pierre* ? Mais il eſt démontré que *Saint Pierre* n'a jamais eu aucune juriſdiction ſur les apôtres ſes confrères ; & il n'eſt pas moins démontré que *Saint Pierre* n'a jamais été à Rome. S'il avait fait ce voyage, les actes des apôtres en auraient parlé : la premiére égliſe qu'on eût bâtie à Rome aurait été bâtie en l'honneur de *Pierre* & non pas en l'honneur

Digitized by Google

de *Jean* : l'égliſe de Saint Jean de Latran ne ſerait pas encore regardée aujourd'hui par les Romains comme la première égliſe de l'Occident.

Des auteurs qui ne ſont pas des *de Thou*, un *Abdias*, un *Marcel*, un *Hégéſipe*, écrivent que *Simon Barjone* ſurnommé *Pierre* vint à Rome ſous l'Empereur *Néron* ; qu'il y rencontra *Simon* le magicien ; qu'ils s'envoyèrent l'un & l'autre faire des complimens par leurs chiens ; qu'ils diſputèrent à qui reſſuſciterait un parent de *Néron* qui venait de mourir ; que *Simon* le magicien n'opéra la réſurrection qu'à moitié ; & que l'autre *Simon* l'opéra entiérement. Qu'ils ſe défièrent enſuite à qui volerait le plus haut dans l'air en préſence de l'Empereur. Que *Simon Pierre* en faiſant le ſigne de la croix fit tomber ſon rival de la moyenne région, ce qui fut cauſe qu'il ſe caſſa les deux jambes & que *Saint Pierre* ayant vécu vingt-cinq ans à Rome ſous *Néron*, qui ne régna que treize années, fut crucifié la tête en bas.

Eſt-il poſſible que ce ſoit ſur de pareils contes que l'imbécillité humaine ait établi dans des tems barbares la plus énorme puiſſance qui ait jamais opprimé la terre, & en même tems la plus ſacrée ?

Ceux qui ont voulu donner une ombre de vraiſemblance à ces incompréhenſibles uſurpations, ont dit que Rome ayant été la capitale du monde politique, elle devait être la capitale du monde chrétien. Mais par cette raiſon ſi l'Empereur *Charlemagne* avait établi le ſiége de ſon empire à Vaugirard, ſi ſa race

Digitized by Google

avait conservé sa puissance au lieu de la démembrer ; s'il y avait eu enfin un évêque à Vaugirard, ce prélat aurait donc été le maître des Empereurs, des Rois & de l'Eglise universelle.

Quand même *Saint Pierre* aurait fait le voyage de Rome, en quoi l'évêque de cette ville aurait-il eu la prééminence sur les autres? Rome n'avait point été le berceau du christianisme, c'était Jérusalem. La primauté appartenait naturellement à l'évêque de cette ville, comme les trésors appartiennent de droit à ceux sur le terrain desquels on les a trouvés.

---

*Fraudes dont on s'est appuyé pour autoriser une domination injuste.*

On frémit quand on envisage ce long amas d'impostures, dont le tissu a formé enfin la thiare qui a opprimé tant de couronnes. Je ne parle pas des fausses constitutions apostoliques, des fausses citations, des mauvais vers attribués aux prétendues sybilles, des fausses lettres de *Saint Paul* à *Senèque*, des fausses récognitions du Pape *Clément*, & de ce nombre innombrable de fraudes qu'on appellait autrefois fraudes pieuses. Je parle de la prétendue donation de *Constantin* qui est du neuviéme siécle, & qu'on était obligé de croire sous peine d'excommunication. Je parle des absurdes décrétales qui ont été si longtems le fondement du droit canon & qui ont corrompu la jurispru-

Digitized by Google

dence de l'Europe. Je parle de la prétendue conceſſion faite par *Charlemagne* à l'évêque de Rome de la Sardaigne & de la Sicile que ce monarque n'a jamais poſſédées. Chaque année ajouta un chainon à la chaine de fer dont l'ambition revêtue des habits de la religion liait les peuples ignorans. On ne peut faire un pas dans l'hiſtoire ſans y trouver des traces de ce mépris avec lequel Rome traita le genre humain, ne daignant pas même employer la vraiſemblance pour le tromper.

---

*De l'indépendance des Souverains.*

Souveraineté & dépendance ſon contradictoires. Toute monarchie, toute république n'a que DIEU pour maître; c'eſt le droit naturel, c'eſt le droit de propriété. Deux choſes ſeules peuvent vous en priver, la force d'un brigand uſurpateur, ou votre imbécillité. Les Goths s'emparent de l'Eſpagne par la force; les Tartares s'emparent de l'Inde. *Jean ſans terre* donne l'Angleterre au Pape. On ſe réintègre dans le droit naturel contre l'uſurpation quand on a du courage. On reprend ſon royaume des mains du Pape quand on a le ſens commun.

---

*Des royaumes donné par les Papes.*

Quiconque a lu, ſait que les Papes ont

Digitized by Google

donné ou cru donner tous les royaumes de l'Europe ſans en excepter aucun depuis les montagnes glacées de la Norvège juſqu'au détroit de Gibraltar. Ceux qui n'ont pas lu, ne le croiront pas, parce que d'un côté ce comble d'audace, & de l'autre cet excès d'aviliſſement ſemblent incompréhenſibles.

*Hildebrand*, ou *Childebrant* (moine de Cluni, Pape ſous le nom de *Grégoire VII*) eſt le premier qui au bout de mille ans pervertit à ce point le chriſtianiſme. Il oſe citer l'Empereur *Henri IV* à comparaître devant lui en 1076 : il prononce contre cet Empereur un arrêt de dépoſition la même année. *Je lui défends*, dit-il, *de gouverner le royaume Teutonique, & je délie tous ſes ſujets de leur ſerment de fidélité.*

L'année ſuivante ayant ſoulevé contre lui l'Allemagne, il le force à venir lui demander pardon pieds nuds & revêtu d'un cilice.

En 1088 le même *Childebrant* donne de ſon autorité privée l'Empire à *Rodolphe* Duc de Suabe.

*Urbain II* moine de Cluni comme *Grégoire VII*, marche ſur les mêmes traces.

*Paſcal II* va plus loin, il arme le fils de *Henri IV* contre ſon père, & en fait un parricide.

Enfin ce grand Empereur meurt en 1106 dépouillé de l'Empire & réduit à l'indigence. On l'enterre à Liége ; mais comme il était excommunié, ſon propre fils *Henri V* le fait exhumer, & un manœuvre l'enterre à Spire dans une cave.

Digitized by Google

Après cet horrible exemple il eſt inutile de rapporter tous les attentats ſans nombre que les Papes exercèrent contre tant d'Empereurs, & les calamités de la maiſon de Suabe.

Les Papes ne permettaient pas qu'on lût l'Ecriture ſainte; il ſuffiſait qu'on ſût qu'ils étaient les vicaires de DIEU, & qu'en cette qualité ils devaient diſpoſer de tous les royaumes de la terre. C'était préciſément ce que le Diable propoſa à JESUS-CHRIST ſur la montagne où il eſt dit qu'il le tranſporta.

---

*Nouvelles preuves du droit de diſpoſer de tous les royaumes, prétendu par les Papes.*

Il y a cent bulles d'évêques de Rome qui aſſurent expreſſément que les royaumes ne ſont que des conceſſions de la chaire pontificale. Arrêtons-nous à celle d'*Adrien IV* au Roi d'Angleterre *Henri II.* „ On ne doute pas & „ vous êtes perſuadé que tout royaume chré- „ tien eſt du patrimoine de *Saint Pierre*, & „ que l'Irlande & toutes les iſles qui ont re- „ çu la foi, appartiennent à l'égliſe Romaine. „ Nous apprenons que vous voulez ſubjuguer „ cette iſle pour faire payer un denier à *Saint* „ *Pierre* par chaque maiſon, ce que nous vous „ accordons avec plaiſir &c.

Il n'eſt preſque point d'Etat en Europe où des bulles à peu près ſemblables n'ayent fait répandre des torrens de ſang. Ne parlons ici que des Papes qui oſèrent excommunier les Rois de

Digitized by Google

France *Robert*, *Philippe I*, *Philippe-Auguſte*; *Louis VIII* père de *Saint Louis*, excommunié par un ſimple légat, acceptant pour pénitence de payer au Pape le dixiéme de ſon revenu de deux années, & de ſe préſenter nuds pieds & en chemiſe à la porte Notre-Dame de Paris, avec une poignée de verges pour être fouetté par les chanoines; pénitence, dit-on, que ſes domeſtiques accomplirent pour leur maître; *Philippe le bel* livré au Diable par *Boniface VIII*, ſon royaume en interdit (*) & transféré à *Albert d'Autriche*. Enfin le bon Roi *Louis XII* excommunié par *Jules II*, & la France miſe encore en interdit par ce vieux & fougueux ſoldat évêque de Rome.

Les playes que les Papes fauteurs de la ligue ont

(*) Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdiſait un royaume. On croit que celui qui ſe diſait le père commun des chrétiens ſe bornait à priver une nation de toutes les fonctions du chriſtianiſme, afin qu'elle méritât ſa grace en ſe révoltant contre le ſouverain. Mais on obſervait dans cette ſentence des cérémonies qui doivent paſſer à la poſtérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la meſſe & on n'en célébrait plus au maître autel. On déclarait l'air impur. On ôtait tous les corps ſaints de leurs châſſes & on les étendait par terre dans l'égliſe couverts d'un voile. On dépendait les cloches & on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le tems de l'interdit était jetté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de ſe raſer, de ſe ſaluer. Enfin le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le Pape prenait toûjours ſoin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il déſignait le Prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

Digitized by Google

ont faites à la France, ont saigné trente années, depuis que le cordelier *Sixte-quint* eut l'audace d'appeller Henri IV *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon*, & de le déclarer incapable de posséder un seul de ses héritages. Il faut le dire à nos contemporains, & les conjurer de redire à nos descendans que ce sont ces seules maximes qui portèrent le couteau dans le cœur du plus grand de nos héros & du meilleur de nos Rois. Il faut en versant des larmes sur la destinée de ce grand-homme, répéter qu'on eut une peine extrême à obtenir de *Clément VIII* qu'il lui donnât une absolution dont il n'avait que faire, & à empêcher que ce Pape n'insérât dans cette absolution, *qu'il réintégrait de sa pleine autorité* Henri IV *dans le royaume de France.*

Quelques personnes plus confiantes qu'éclairées, veulent nous consoler en nous disant que ces abominations ne reviendront plus. Hélas! qui vous l'a dit? Le fanatisme est-il entièrement extirpé? Ne savez-vous pas de quoi il est capable? La plûpart des honnêtes gens sont instruits, je l'avoue; les maximes des parlemens sont dans nos bouches & dans nos cœurs; mais la populace n'est-elle pas ce qu'elle était du tems d'*Henri III* & de *Henri IV*? N'est-elle pas toujours gouvernée par des moines? N'est-elle pas trois cent fois au moins plus nombreuse que ceux qui ont reçu une éducation honnête? N'est-ce pas enfin une trainée de poudre, à laquelle on peut mettre un jour le feu?



Digitized by Google

Juſqu'à quand ſe contentera-t-on de palliatifs dans la plus horrible & la plus invétérée des maladies ? Juſqu'à quand ſe croira-t-on en pleine ſanté parce que nos maux ont quelque relâche ? C'eſt aux magiſtrats, c'eſt aux hommes qui partagent le fardeau du gouvernement à voir quelle digue ils peuvent mettre à des débordemens qui nous ont inondés depuis tant de ſiécles. Chaque père de famille eſt conjuré de peſer ces grandes vérités ; de les graver dans la tête de ſes enfans, & de préparer une poſtérité qui ne connaiſſe que les loix & la patrie.

On ſe ſert encore parmi nous du mot dangereux *des deux puiſſances* ; mais JESUS-CHRIST ne l'a jamais employé ; il ne ſe trouve dans aucun père de l'Egliſe ; il a été toujours inconnu à l'égliſe Grecque : & en dernier lieu un évêque Grec a été dépoſé par un ſynode d'évêques pour avoir uſé de cette expreſſion révoltante.

Il n'y a qu'une puiſſance, celle du Souverain. L'Egliſe conſeille, exhorte, dirige ; le gouvernement commande. Non, il n'eſt certes qu'une puiſſance. La cour de Rome a cru que c'était la ſienne ; mais quel gouvernement ne ſecoue pas aujourd'hui le joug de cette abſurde tyrannie ? Pourquoi donc le nom ſubſiſte-t-il encore quand la choſe même eſt détruite ? Pourquoi laiſſer ſous la cendre un feu qui peut ſe rallumer ? N'y a-t-il pas aſſez de malheurs ſur la terre ſans mettre encore aux priſes la diſcipline du Sacerdoce avec l'autorité ſouveraine ?

Digitized by Google

Nous n'entrons pas ici dans cette grande queſtion, ſi les dignités temporelles conviennent à des eccléſiaſtiques de l'égliſe de JESUS qui leur a ſi expreſſément & ſi ſouvent ordonné d'y renoncer. Nous n'examinons point ſi dans des tems d'anarchie les évêques de Rome & d'Allemagne, les ſimples abbés ont dû s'emparer des drois régaliens ; c'eſt un objet de politique qui ne nous regarde pas ; nous reſpectons quiconque eſt revêtu du pouvoir ſuprême. DIEU nous préſerve de vouloir troubler la paix des Etats, & de remuer des bornes poſées depuis ſi longtems ! Nous ne voulons que ſoutenir les droits inconteſtables des Rois, de toute la Magiſtrature, de tous nos concitoyens, & nous nous flattons que ces droits ſur leſquels repoſe la félicité publique ſeront déſormais inébranlables.

*FIN.*



Digitized by Google

# TROIS EPITRES

## DE Mr. DE VOLTAIRE.

### *Epitre à* BOILEAU, ou *mon Teſtament.*

BOILEAU, correct auteur de quelques bons écrits;
Zoïle de Quinault, & flatteur de Louis,
Mais oracle du goût dans cet art difficile,
Où s'égayait Horace, où travaillait Virgile;
Dans la cour du Palais, je nâquis ton voiſin,
De ton ſiécle brillant mes yeux virent la fin;
Siécle de grands talens, bien plus que de lumière,
Dont Corneille, en bronchant, fut ouvrir la carrière.
Je vis le jardinier de ta maiſon d'Auteuil,
Qui chez toi, pour rimer, planta le chévreſeuil (*a*).
Chez ton neveu Dougoi (*b*) je paſſai mon enfance,
Bon bourgeois qui ſe crut un homme d'importance.
Je veux t'écrire un mot ſur tes ſots ennemis,
A l'hôtel Rambouillet contre toi réunis,
Qui voulaient pour loyer de tes rimes ſincères,
Couronné de lauriers t'envoyer aux galères;

(a) *Antoine gouverneur de mon jardin d'Auteuil*
*Qui dirige chez moi l'if & le chevrefeuil.*
La maiſon était fort vilaine & le jardin auſſi.

(*b*) *Boileau* a dit quelque part: *Monſieur Dougoi mon illuſtre neveu.*

Digitized by Google

Ces petits beaux esprits craignaient la vérité,
Et du sel de tes vers la piquante acreté.
Louis avait du goût, Louis aimait la gloire,
Il voulut que ta muse assurât sa mémoire,
Et satyrique heureux par ton Prince avoué,
Tu pus censurer tout, pourvu qu'il fût loué.
Bientôt ces courtisans, ces singes de leur maître
Surent tes vers par cœur, & crurent s'y connaître;
On admira dans toi jusqu'au stile un peu dur
Dont tu défiguras le vainqueur de Namur,
Et sur l'amour de Dieu l'ennuieuse homélie,
Qu'enfanta tristement l'hyver de ton génie;
Et l'équivoque même enfant plus ténébreux,
D'un père sans vigueur avorton malheureux;
Des Muses dans ce tems, au pied du trône assises,
On aimait les talens, on passait les sotises.
Un maudit Ecossais, chassé de son pays,
Vint changer tout en France & gâter nos esprits.
L'espoir trompeur & vain, l'avarice au teint blême,
Sous l'Abbé Terrasson (c) calculaient son système,
Répandaient à grands flots les papiers imposteurs,
Vuidaient nos coffres forts & corrompaient nos mœurs.
Plus de goût, plus d'esprit: la triste arithmétique
Succéda dans Paris à ton art poétique.
Le Duc & le Prélat, le guerrier, le Docteur
Lisaient pour tous écrits des billets au porteur.
On passa du Permesse au rivage du Gange,
Et le sacré vallon fut la place du Change.

(c) L'Abbé *Terrasson* démontra que le système de *Law* ne pouvait être ébranlé, & il culbuta le lendemain.



Digitized by Google

Le Ciel nous envoya dans ces tems corrompus
Le ſage & doux paſteur des brebis de Fréjus,
Econome ſenſé, renfermé dans lui-même,
Et qui n'affecta rien que le pouvoir ſuprême.
La France était bleſſée : il laiſſa ce grand corps,
Reprendre un nouveau ſang, raffermir ſes reſſorts,
Se rétablir lui-même en vivant de régime.
Mais ſi Fleury fut ſage, il n'eut rien de ſublime,
Il fut loin d'imiter la grandeur des Colberts,
Il négligeait les arts, il haïſſait les vers.
(Pardon, ſi contre moi ſon ombre s'en irrite)
Mais il fut en ſecret jaloux de tout mérite.
Je l'ai vu refuſer, poliment inhumain,
Une place à Racine (*d*), à Crébillon du pain.
Tout empira depuis. Deux partis fanatiques,
De la droite raiſon rivaux évangeliques,
Et des dons de l'eſprit dévots perſécuteurs,
S'acharnaient à l'envi ſur les pauvres auteurs.
Du fauxbourg Saint Médard les dogues aboyèrent,
Et les regards d'Ignace avec eux ſe gliſſèrent.
J'ai vu les factions, ſemblables aux brigands,
Raſſemblés dans un bois pour voler les paſſans,
Et combattant entr'eux pour diviſer leur proye,
De leur guerre inteſtine ils m'ont donné la joye.
J'ai vu l'un des partis de mon pays chaſſé,
Maudit comme les Juifs & comme eux diſperſé,
L'autre plus mépriſé tombant dans la pouſſière,
Avec G****, F*****, H**** & S******,
Mais parmi ces faquins l'un ſur l'autre expirans

(*d*) Au fils du grand *Racine*.

Digitized by Google

Au milieu des billets exigés des mourans,
Dans cet amas confus d'opprobre & de misère
Qui distingue mon siécle & fait son caractère,
Quels chants pouvaient former les enfans des neuf sœurs?
Sous un ciel orageux, dans ces tems destructeurs,
Des chantres de nos bois les voix sont étouffées,
Aux siécles des Midas, on ne voit point d'Orphées.
Tel qui dans l'art d'écrire eût pu te défier,
Va compter dix pour cent chez Rabot le banquier,
De dépit & de honte il a brisé sa lyre.
Ce tems est, réponds-tu, très-bon pour la satyre.
Mais quoi, puis-je en mes vers aiguisant un bon mot,
Affliger sans raison l'amour-propre d'un sot?
Des Cotins de mon tems poursuivre la racaille?
Et railler un C*** dont tout Paris se raille,
Non, ma muse m'appelle à de plus hauts emplois,
A chanter la vertu j'ai consacré ma voix.
Vainqueur des préjugés que l'imbécille encense,
J'ose aux persécuteurs prêcher la tolérance;
Je dis au riche avare, assiste l'indigent;
Au Ministre des loix, protège l'innocent;
Au Docteur tonsuré, sois humble & charitable,
Et garde-toi surtout de damner ton semblable.
Malgré soixante hyvers escortés de quinze ans,
Je fais au monde encore entendre mes accens,
Du fond de mes déserts, aux malheureux propice,
Pour Sirven opprimé je demande justice;
Je l'obtiendrai sans doute, & cette même main
Qui ranima la veuve & vengea l'orphelin,
Soutiendra jusqu'au bout la famille éplorée



Digitized by Google

Qu'un vil juge a proſcrite & non deshonorée.
Ainſi je fais trembler dans mes derniers momens
Et les pédans jaloux, & les petits tyrans.
Poſe agir ſans rien craindre ainſi que j'oſe écrire.
Je fais le bien que j'aime, & voilà ma ſatyre.
Je vous ai confondu, vils calomniateurs,
Déteſtables cagots, infâmes délateurs,
Je vais mourir content. Le ſiécle qui doit naître,
De vos traits empeſtés me vengera peut-être.
Oui, déja St. Lambert en bravant vos clameurs,
Sur ma tombe qui s'ouvre a répandu des fleurs;
Aux ſons harmonieux de ſon luth noble & tendre,
Mes manes conſolés chez les morts vont deſcendre.
Je t'y verrai Boileau, tu me préſenteras
Chapelain, Scudery, Perrin, Pradon, Caras;
Nonotte & Jean Fréron ſucceſſeurs des Garaſſes,
De chardons couronnés paraitront ſur mes traces,
Minos entr'eux & moi va bientôt prononcer,
Des ſerpens d'Alecton nous les verrons feſſer;
Mais je veux avec toi baiſer dans l'Eliſée
La main qui nous peignit l'épouſe de Théſée.
J'embraſſerai Quinault, en duſſes-tu crever.
Et ſi ton goût ſévère a pu deſaprouver
Du brillant Torquato le ſéduiſant ouvrage,
Entre Homère & Virgile il aura mon hommage.
Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux badauts effarés dire mon ſentiment,
Je veux le dire encore dans ces royaumes ſombres;
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.
A table avec Vendôme & Chapelle & Chaulieu,

Digitized by Google

M'enyvrant du nectar qu'on boit en ce beau lieu
Secondé de Ninon dont je fus légataire,
J'adouçirai les traits de ton humeur auſtère.
Partons. Dépêche-toi, Curé, de mon hameau
Viens de ton eau bénite aſperger mon caveau.

Digitized by Google

# EPITRE

## *A L'AUTEUR DU NOUVEAU LIVRE*

## DES TROIS IMPOSTEURS.

INſipide écrivain qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes trois impoſteurs,
D'où vient que ſans eſprit tu fais le quatriéme ?
Pourquoi pauvre ennemi de l'eſſence ſuprême,
Confonds-tu Mahomet avec le Créateur ;
Et les œuvres de l'homme avec Dieu ſon auteur ?...
Corrige le valet, mais reſpecte le maître :
Dieu ne doit point pâtir des ſotiſes du prêtre ;
Reconnaiſſons ce Dieu quoique très mal ſervi.
De lézards & de rats mon logis eſt rempli,
Mais l'architecte exiſte, & quiconque le nie
Sous le manteau du ſage eſt atteint de manie.
Conſulte Zoroaſtre, & Minos, & Solon,
Et le martyr Socrate, & le grand Ciceron ;
Ils ont adoré tous un Maître, un Juge, un Père.
Ce ſyſtême ſublime à l'homme eſt néceſſaire,
C'eſt le ſacré lien de la ſociété,
Le premier fondement de la ſainte équité,
Le frein du ſcélerat, l'eſpérance du juſte :
Si les cieux dépouillés de ſon empreinte auguſte
Pouvaient ceſſer jamais de le manifeſter,
Si Dieu n'exiſtait pas il faudrait l'inventer.

Digitized by Google

Que le ſage l'annonce, & que les Rois le craignent.
Rois, ſi vous m'opprimez, ſi vos grandeurs dédaignent
Les pleurs de l'innocent que vous faites couler,
Mon vengeur eſt au ciel, apprenez à trembler.
Tel eſt au moins le fruit d'une utile croyance.
Mais toi, raiſonneur faux, dont la triſte imprudence
Dans le chemin du crime oſe les raſſurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?...
Tes enfans à ta voix ſeront-ils plus dociles?
Ta femme plus honnête, & ton nouveau fermier
Pour ne pas croire en Dieu va-t-il mieux te payer?...
Ah! laiſſons aux humains la crainte & l'eſpérance,
Tu m'objectes en vain l'hypocrite inſolence
De ces fiers charlatans à la pourpre élevés,
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Céſars avilis la grandeur uſurpée,
Un prêtre au Capitole où triompha Pompée,
Des faquins en ſandale excrément des humains,
Trempant dans notre ſang leurs déteſtables mains;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris ſanglant les horribles matines.
Je connais mieux que toi ces affreux monumens,
Je les ai ſous ma plume expoſés cinquante ans.
Mais, de ce fanatiſme ennemi formidable,
J'ai fait adorer Dieu quand j'ai vaincu le Diable.
Je diſtinguai toûjours de la religion
Les malheurs qu'inventa la ſuperſtition.
L'Europe m'en ſut gré; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que Pompignan m'injuriait en vain,

Digitized by Google

J'ai fait plus en mon tems que Luther & Calvin;
On les vit oppoſer par une erreur fatale
Les abus aux abus, le ſcandale au ſcandale,
Parmi les factions, ardens à ſe jetter,
Ils condamnaient le Pape, & voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut longtems déſolée,
Ils ont troublé la terre & je l'ai conſolée.
J'ai dit aux diſputans l'un ſur l'autre acharnés,
Ceſſez, impertinens, ceſſez, infortunés;
Très ſots enfans de Dieu, chériſſez-vous en frères;
Et ne vous mordez plus pour d'affreuſes chimères:
Les gens de bien m'ont cru, les fripons écraſés
En ont pouſſé des cris du ſage mépriſés,
Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantiſme
De tout eſprit bien fait devient le catéchiſme
Je vois venir de loin ces tems, ces jours ſereins,
Où la philoſophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître.
Le fanatiſme affreux tremblera d'y paraître:
On aura moins de dogmes avec plus de vertu,
Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'emmenera plus deux témoins à ſa ſuite,
Jurer quelle eſt ſa foi, mais quelle eſt ſa conduite;
A l'attrayante ſœur d'un gros Beneficier,
Un amant Huguenot pourra ſe marier:
Des tréſors de Lorette amaſſés pour Marie,
On verra l'indigence habillée & nourrie:
Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.
Le Turc ſans s'informer ſi l'iman lui pardonne,

Digitized by Google

Chez l'abbé Tamponet ira boire en Sorbonne,
Mes neveux ſouperont ſans rancune & gaiement;
Avec les héritiers des frères Pompignan;
Ils pourront pardonner au pincé La Blétrie,
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie. (*a*)
Entre les beaux eſprits on verra l'union;
Mais qui pourra jamais ſouper avec Fréron?

(*a*) La *Blétrie*, à ce qu'on m'a rapporté, a imprimé que j'avais oublié de me faire enterrer.

Digitized by Google

# EPITRE

## A

## *MONSIEUR DE St. LAMBERT.*

CHantre des vrais plaiſirs, harmonieux émule
Du paſteur de Mantoue & du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature & qui l'embelliſſez;
Que vos SAISONS m'ont plu! que mes ſens émouſſés,
A votre aimable voix ſe ſentirent renaître!
Que j'aime, en vous liſant, ma retraite champêtre!
Je fais, depuis quinze ans, tout ce que vous chantez,
Dans ces champs malheureux ſi longtems déſertés.
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance,
J'ai fait fleurir la paix & régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés,
Ces granges, ces hameaux déſormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturage,
Ces colons raſſemblés, ce ſont-là mes ouvrages;
Ouvrages fortunés, dont l'illuſtre F*****,
Le divin P*********, Monſieur l'Abbé G****,
Ne pourront dans ma ferme abolir la mémoire;
Qu'ils m'en laiſſent jouïr, ils ont aſſez de gloire.
Heureux qui peut chanter les jardins & les bois!
Les charmes des amours, l'honneur des grands exploits,
Et parcourant des arts la flatteuſe carrière
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumière.

Digitized by Google

Mais encore plus heureux qui peut, loin de la Cour,
Embellir ſagement un champêtre ſéjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le béniſſent!
De ſes heureux ſuccès quelques fripons gémiſſent,
Un vil cagot titré, tyran des gens de bien,
Va l'accuſer en Cour de n'être pas chrétien;
Le ſage Miniſtère écoute avec ſurpriſe,
Il reconnait Tartuffe & rit de ſa ſotiſe.
Cependant le vieillard achève ſes moiſſons,
Le pauvre en eſt nourri : ſes chanvres, ſes toiſons,
Habillant décemment le berger, la bergère,
Il unit par l'himen Mieris avec Glicère,
Il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu;
Ainſi dans l'allégreſſe il achève ſa vie.
Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie,
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par ſon beau coloris,
D'inſpirer aux humains le goût de la retraite;
Mais de nos favoris la nobleſſe inquiète
Pouvant régner chez ſoi va ramper dans les Cours;
Les folles vanités conſument ſes beaux jours,
Le vrai ſéjour d'un homme eſt un exil pour elle.
Plutus eſt dans Paris, & c'eſt-là qu'il appelle
Les voiſins de l'Adour, & du Rhône & du Var,
Tous viennent à genoux environner ſon char.
Les uns montent deſſus, les autres dans la boue
Baiſent en ſoupirant les rayons de ſa roue.
Le fils de mon manœuvre en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,

Digitized by Google

Des laquais de Paris s'en va groſſir l'armée,
Il ſert d'un vieux traitant la maîtreſſe affamée,
De ſergent des impôts il obtient un emploi,
Il vient dans ſon hameau tout fier *de par le Roi*,
Fait des procès verbaux, tyranniſe, empriſonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Entraine en des cachots le père & les enfans.
Vous le ſavez, Grand Dieu, j'ai vu des innocens,
Sur le faux expoſé de ces loups mercenaires,
Pour cinq ſols de tabac envoyés aux galères.
Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs,
Vertueux nourriciers de vos perſécuteurs,
Juſqu'à quand ſerez-vous vers ces triſtes frontières
Ecraſés ſans pitié ſous ces mains meurtrières;
Ne vous ai-je aſſemblés que pour vous voir périr;
En maudiſſant les champs que vos mains font fleurir.
Un tems viendra ſans doute, où des loix plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaines.
Dans un monde nouveau vous aurez un ſoutien;
Car pour ce monde-ci je n'en eſpère rien.

*Extremum quod te alloquor, hoc eſt.*

Ferney, 31. Mars 1769.

TOUT

# TOUT EN DIEU.

## COMMENTAIRE

SUR

## MALLEBRANCHE.

*In deo vivimus movemur, & sumus.*
*Tout se meut, tout respire, & tout existe en Dieu.*

*Aratus* cité & approuvé par *St. Paul* fit cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même chose, *Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.*

*Mallebranche* est le commentateur d'*Aratus*, de *St. Paul* & de *Caton*. Il a réussi en montrant les erreurs des sens & de l'imagination; mais quand il a voulu développer cette grande vérité que *Tout est en Dieu*, tous les lecteurs ont dit que le commentaire est plus obscur que le texte.

Avouons avec *Mallebranche* que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner. Car comment se peut-il qu'un morceau de matière ait en soi la vertu de produire dans moi une pensée?



Digitized by Google

Donc l'Etre éternel producteur de tout, produit les idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais, qu'eſt-ce qu'une idée? Qu'eſt-ce qu'une ſenſation, une volonté &c. C'eſt moi appercevant, moi ſentant, moi voulant.

On ſait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appellé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement*, mais il y a des corps mus.

De même il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*, imagination, jugement, mais nous nous ſouvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité inconteſtable.

## *Loix de la Nature.*

Maintenant, comment l'Etre éternel & formateur produit-il tous ces modes dans des corps organiſés?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre? Non ſans doute, mais le grain eſt doué de la faculté de végéter, & le cerf de celle de courir.

Qu'eſt-ce que la végétation? C'eſt du mouvement dans la matière. Quelle eſt cette faculté de courir? C'eſt l'arrangement des muſcles qui attachés à des os conduiſent en avant d'autres os attachés à d'autres muſcles.

C'eſt évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature & qui opère

Digitized by Google

toutes les productions. Le vol des oiseaux, la nagement des poissons, la course des quadrupèdes sont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroissement, le dépérissement des animaux, sont de même des effets démontrés de loix mathématiques plus compliquées.

Les sensations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre chose que des effets plus admirables de loix mathématiques plus utiles?

## *Méchanique des sens.*

Vous expliquez par ces loix comment un animal se meut pour aller chercher sa nourriture; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de sa nourriture, sans quoi il n'irait pas la chercher.

DIEU a fait dépendre de la méchanique toutes les actions de l'animal : donc DIEU a fait dépendre de la méchanique les sensations qui causent ses actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien sensible; c'est une helice à tours anfractueux qui détermine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonoir; l'air pressé dans cet entonoir entre dans l'os pierreux, dans le labirinthe, dans le vestibule, dans la petite conque nommée *colimaçon*; il va frapper le tambour légérement appuié sur le marteau, l'enclume & l'étrier, qui jouent légérement en tirant



Digitized by Google

ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes & de bien d'autres encore, porte les ſons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la muſique ſans les confondre, il y introduit les mots, qui ſont les couriers des penſées, dont il reſte quelquefois un ſouvenir qui dure autant que la vie.

Une induſtrie non moins merveilleuſe lance dans vos yeux ſans les bleſſer, les traits de lumière refléchis des objets; traits ſi déliés & ſi fins, qu'il ſemble qu'il n'y ait rien entre eux & le néant; traits ſi rapides qu'un clin d'œil n'approche pas de leur viteſſe. Ils peignent dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des inſtrumens qui produiſent évidemment des effets déterminés & très-différens, en agiſſant ſur le principe des nerfs, de ſorte qu'il eſt impoſſible d'entendre par l'organe de la vue, & de voir par celui de l'ouïe.

L'auteur de la nature aura-t-il diſpoſé avec un art ſi divin ces inſtrumens merveilleux, aura-t-il mis des rapports ſi étonnans entre les yeux & la lumière, entre l'air & les oreilles, pour qu'il ait encor beſoin d'accomplir ſon ouvrage par un autre ſecours? La nature agit toûjours par les voies les plus courtes: la longueur du procédé eſt une impuiſſance; la multiplicité des ſecours eſt une faibleſſe.

Voilà tout préparé pour la vue & pour l'ouïe; tout l'eſt pour les autres ſens avec un art auſſi induſtrieux. DIEU ſera-t-il un ſi mauvais arti-

Digitized by Google

ſan que l'animal formé par lui pour voir & pour entendre ne puiſſe cependant ni entendre, ni voir, ſi on ne met dans lui un troiſiéme perſonnage interne qui faſſe ſeul ces fonctions? DIEU ne peut-il nous donner tout d'un coup les ſenſations après nous avoir donné les inſtrumens admirables de la ſenſation?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux : perſonne n'eſt aſſez fou pour imaginer qu'il y ait dans un lapin, dans un levrier, un être caché qui voye, qui entende, qui flaire, qui agiſſe pour eux.

La foule innombrable des animaux jouït de ſes ſens par des loix univerſelles; ces loix ſont communes à eux & à nous. Je rencontre un ours dans une forêt, il a entendu ma voix comme j'ai entendu ſon hurlement; il m'a vu avec ſes yeux comme je l'ai vu avec les miens. Il a l'inſtinct de me manger comme j'ai l'inſtinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire, attendez, il n'a beſoin que de ſes organes pour tout cela; mais pour vous c'eſt autre choſe; ce ne ſont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne ſont point vos oreilles qui l'ont entendu; ce n'eſt pas le jeu de vos organes qui vous diſpoſe à l'éviter ou à le combattre : il faut conſulter une petite perſonne qui eſt dans votre cervelet, ſans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre?

## *Méchanique de nos idées.*

Certes ſi les organes donnés par la provi-



Digitized by Google

matière. DIEU a voulu qu'il vît quand notre rétine serait peinte, & qu'il entendît quand notre tympan serait frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans les secours de ce petit être ; mais il faut en donner un à l'homme : cela est plus noble ; l'homme combine plus d'idées que les autres animaux, il faut donc qu'il ait ses idées & ses sensations autrement qu'eux.

Si cela est, Messieurs, à quoi bon l'auteur de la nature a-t-il pris tant de peine ? Si ce petit être que vous logez dans le cervelet ne peut par sa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets & lui, il ne fallait ni œil ni oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine étaient absolument inutiles.

Dès que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entiérement superflu. DIEU n'avait qu'à dire, tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un personnage étranger qui n'est point dans les autres cerveaux, est donc au moins sujette à beaucoup de difficultés ; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres sans nécessité, elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain & trompeur.

Digitized by Google

## *Dieu fait tout.*

Il eſt ſûr que nous ne pouvons nous donner aucune ſenſation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe propoſent un prix pour celui qui imaginera un nouveau ſens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous mêmes, ſoit qu'il y ait un être inviſible & intangible dans notre cervelet, ſoit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les ſyſtèmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, ſenſations, idées qui en ſont la ſuite.

Puiſque nous ſommes ainſi ſous ſa main, *Mallebranche* malgré toutes ſes erreurs a donc raiſon de dire philoſophiquement que nous ſommes dans DIEU, & que nous voyons tout dans DIEU, comme *St. Paul* le dit dans le langage de la théologie, & *Aratus* & *Caton* dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en Dieu?*

Ou ce ſont des paroles vuides de ſens, ou elles ſignifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée ? Ce n'eſt pas nous qui la créons quand nous la recevons, donc c'eſt DIEU qui la crée ; de même que ce n'eſt pas nous qui créons le mouvement, c'eſt DIEU qui le fait. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

Digitized by Google

*Comment tout eſt-il action de Dieu ?*

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel & agiſſant ; il ne peut en exiſter deux, car ils ſeraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens ils ſe détruiſent l'un l'autre ; s'ils ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout infiniment varié annonce un ſeul principe, ce principe doit agir ſur tout être, ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur toutes les modes de tout être : il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toûjours préſente.

Cette cauſe univerſelle a produit le ſoleil & les aſtres immédiatement. Il ſerait bien étrange qu'elle ne produiſit pas en nous immédiatement la perception du ſoleil & des aſtres.

Si tout eſt toûjours effet de cette cauſe, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé ? quand la cauſe a commencé d'agir. Cette cauſe univerſelle eſt néceſſairement agiſſante puiſqu'elle agit, puiſque l'action eſt ſon attribut, puiſque tous ſes attributs ſont néceſſaires, car s'ils n'étaient pas néceſſaires elle ne les aurait pas.

Elle a donc agi toûjours. Il eſt auſſi impoſſible de concevoir que l'Etre éternel eſſentiellement agiſſant par ſa nature eût été oiſif une éternité entière, qu'il eſt impoſſible de concevoir l'être lumineux ſans lumière.

Digitized by Google

Une cauſe ſans effet eſt une chimère, une abſurdité auſſi bien qu'un effet ſans cauſe. Il y a donc eu éternellement, & il y aura toûjours des effets de cette cauſe univerſelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien, ils ſont donc des émanations éternelles de cette cauſe éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, & les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ce ſerait dire qu'il y a quelque choſe hors de l'infini.

DIEU étant le principe univerſel de toutes les choſes, toutes exiſtent donc en lui & par lui.

## *Dieu inſéparable de toute la nature.*

Il ne faut pas inférer de là qu'il touche ſans ceſſe à ſes ouvrages par des volontés & des actions particulières. Nous faiſons toujours DIEU à notre image. Tantôt nous le repréſentons comme un deſpote dans ſon palais, ordonnant à des domeſtiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de ſa machine. Mais un homme qui fait uſage de ſa raiſon peut-il concevoir DIEU autrement que comme principe toujours agiſſant. S'il a été principe une fois, il l'eſt donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaiſon du Soleil & de ſa lumière avec DIEU & ſes productions, eſt ſans doute imparfaite; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique très faible & fautive, d'une cauſe toujours ſubſiſtante & de ſes effets toujours ſubſiſtans.

Digitized by Google

Enfin, je ne prononce le nom de DIEU que comme un perroquet, ou comme un imbécille, ſi je n'ai pas l'idée d'une cauſe néceſſaire, immenſe, agiſſante, préſente à tous ſes effets en tout lieu, en tout tems.

On ne peut m'oppoſer les objections faites à *Spinoſa*. On lui diſait qu'il faiſait un Dieu intelligent & brute, eſprit & citrouille, loup & agneau, volant & volé, maſſacrant & maſſacré; que ſon Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici on ne fait point DIEU l'univerſalité des choſes; nous diſons que l'univerſalité des choſes émane de lui. Et pour nous ſervir encor de l'indigne comparaiſon du Soleil & de ſes rayons, nous diſons qu'un trait de lumière lancé du globe du Soleil, & abſorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laiſſer aucune ſouillure dans cet aſtre. Ce cloaque n'empêche pas que le Soleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encor que ce rayon eſt tiré de la ſubſtance même du Soleil, qu'il en eſt une émanation, & que ſi les productions de DIEU ſont des émanations de lui-même, elles ſont des parties de lui-même. Ainſi nous retomberions dans la crainte de donner une fauſſe idée de DIEU de le compoſer de parties, & même de parties déſunies, de parties qui ſe combattent. Nous répondrons ce que nous avons déja dit, que notre comparaiſon eſt très imparfaite, & qu'elle ne ſert qu'à former une faible image d'une choſe qui ne peut être repréſentée par des images. Nous pourrions dire

Digitized by Google

encor qu'un trait de lumière pénétrant dans la fange, ne se mêle point avec elle, & qu'elle y conserve son essence invisible. Mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut représenter DIEU. La lumière émane du Soleil; & tout émane de DIEU. Nous ne savons pas comment : mais nous ne pouvons encor une fois concevoir DIEU que comme l'être nécessaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un despote qui a des huissiers dans son antichambre.

Nous croyons que toutes les images sous lesquelles on a représenté ce principe universel nécessairement existant par lui-même, nécessairement agissant dans l'étendue immense, sont encor plus erronées que la comparaison tirée du Soleil & de ses rayons. On l'a peint assis sur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs & des tonnerres, parlant aux élémens, soulevant les mers : tout cela n'est que l'expression de notre petitesse. Il est au fond très ridicule de placer dans un brouillard à une demi lieue de notre petit globe le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immensité. Nos éclairs & nos tonnerres qui sont vus & entendus quatre ou cinq lieues à la ronde, tout au plus, sont de petits effets physiques, perdus dans le grand tout, & c'est ce grand tout qu'il faut considérer quand c'est DIEU dont on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre système planétaire aux autres systèmes planétaires qui sont plus éloignés mille &

Digitized by Google

mille fois de nous que notre globe ne l'eſt de Saturne. Les mêmes loix éternelles régiſſent tous les aſtres ; car ſi les forces centripètes & centrifuges dominent dans notre monde, elles dominent dans le monde voiſin, & ainſi dans tous les univers. La lumière de notre Soleil & de Sirius doit être la même ; elle doit avoir la même ténuité, la même rapidité, la même force, s'échaper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raiſon directe du quarré de la diſtance.

Puiſque la lumière des étoiles, qui ſont autant de ſoleils, vient à nous dans un tems donné, la lumière de notre Soleil parvient à elles réciproquément dans un tems donné. Puiſque ces traits, ces rayons de notre Soleil ſe réfractent, il eſt inconteſtable que les rayons des autres ſoleils dardés de même dans leurs planètes s'y réfractent préciſément de la même façon s'ils y rencontrent les mêmes milieux.

Puiſque cette réfraction eſt néceſſaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui ayent la faculté de voir. Il n'eſt pas vraiſemblable que ce bel uſage de la lumière ſoit perdu pour les autres globes. Puiſque l'inſtrument y eſt, l'uſage de l'inſtrument doit y être auſſi. Partons toujours de ces deux principes que rien n'eſt inutile, & que les grandes loix de la nature ſont partout les mêmes ; donc ces ſoleils innombrables allumés dans l'eſpace, éclairent des planètes innombrables ; donc leurs rayons y opèrent comme ſur notre petit globe ; donc des animaux en jouïſſent.

Digitized by Google

La lumière eſt de tous les êtres, ou de tous les modes du grand Etre, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la divinité, tout loin qu'elle eſt de la repréſenter.

En effet, après avoir vu les reſſorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne ſavons pas ſi les habitans des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la peſanteur, l'élaſticité, les uſages de notre atmoſphère, nous ignorons ſi les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldebaram, ſont entourés d'un air ſemblable au nôtre. Notre mer ſalée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes; mais la lumière ſe préſente partout. Nos nuits ſont éclairées d'une foule de ſoleils. C'eſt la lumière qui d'un coin de cette petite ſphère ſur laquelle l'homme rampe, entretient une correſpondance continuelle entre tous ces univers & nous. Saturne nous voit, & nous voyons Saturne. Sirius apperçu par nos yeux peut auſſi nous découvrir; il découvre certainement notre Soleil, quoiqu'il y ait entre l'un & l'autre une diſtance qu'un boulet de canon qui parcourt ſix cent toiſes par ſeconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliards d'années.

La lumière eſt réellement un meſſager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques proprietés de la matière, & des proprietés ſupérieures. Et ſi quelque choſe peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de DIEU, c'eſt la lumière; elle eſt partout comme lui, elle agit partout comme lui.

Digitized by Google

## *Réſultat.*

Il réſulte, ce me ſemble de toutes ces idées qu'il y a un Etre ſuprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout tems tous les êtres & toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout eſt émanation de cet Etre ſuprême, la vérité, la vertu en ſont donc auſſi des émanations.

Qu'eſt-ce que la vérité émanée de l'Etre ſuprême ? la vérité eſt un mot général, abſtrait, qui ſignifie les choſes vraies. Qu'eſt-ce qu'une choſe vraie ? une choſe exiſtante, ou qui a exiſté, & rapportée comme telle. Or quand je cite cette choſe je dis vrai ; mon intelligence agit conformément à l'intelligence ſuprême.

Qu'eſt-ce que la vertu ? un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes ſemblables. Cette volonté eſt émanée de DIEU, elle eſt conforme alors à ſon principe.

Mais le mal phyſique & le mal moral viennent donc auſſi de ce grand Etre, de cette cauſe univerſelle de tout effet ?

Pour le mal phyſique, il n'y a pas un ſeul ſyſtême, pas une ſeule religion qui n'en faſſe DIEU auteur. Que le mal vienne immédiatement ou médiatement de la première cauſe, cela eſt parfaitement égal. Il n'y a que l'abſurdité du Manichéiſme qui ſauve DIEU de l'imputation du mal ; mais une abſurdité ne prouve rien. La cauſe univerſelle produit les poiſons comme les alimens, la douleur comme le plaiſir. On ne peut en douter.



Digitized by Google

Il était donc néceſſaire qu'il y eût du mal? oui, puiſqu'il y en a. Tout ce qui exiſte eſt néceſſaire : car quelle raiſon y aurait-il de ſon exiſtence?

Mais le mal moral, les crimes! *Néron*, *Alexandre VI*! Eh bien, la terre eſt couverte de crimes comme elle l'eſt d'aconit, de cigue, d'arſenic, cela empêche-t-il qu'il y ait une cauſe univerſelle? cette exiſtence d'un principe dont tout émane eſt démontrée, je ſuis fâché des conſéquences. Tout le monde dit, comment ſous un Dieu bon y a-t-il tant de ſouffrances? Et là-deſſus chacun bâtit un roman métaphyſique; mais aucun de ces romans ne peut nous éclairer ſur l'origine des maux, & aucun ne peut ébranler cette grande vérité que tout émane d'un principe univerſel.

Mais ſi notre raiſon eſt une portion de la raiſon univerſelle, ſi notre intelligence eſt une émanation de l'Etre ſuprême, pourquoi cette raiſon ne nous éclaire-t-elle pas ſur ce qui nous intéreſſe de ſi près? Pourquoi ceux qui ont découvert toutes les loix du mouvement & la marche des Lunes de Saturne, reſtent-ils dans une ſi profonde ignorance de la cauſe de nos maux? C'eſt préciſément parce que notre raiſon n'eſt qu'une très petite portion de l'intelligence du grand Etre.

On peut dire hardiment & ſans blaſphême, qu'il y a de petites vérités que nous ſavons auſſi bien que lui, par exemple que trois eſt la moitié de ſix, & même que la diagonale d'un quarré partage ce quarré en deux triangles égaux &c.



Digitized by Google

L'Etre ſouverainement intelligent ne peut ſavoir ces petites vérités ni plus lumineuſement, ni plus certainement que nous; mais il y a une ſuite infinie de vérités, & l'Etre infini peut ſeul comprendre cette ſuite.

Nous ne pouvons être admis à tous ſes ſecrets, de même que nous ne pouvons ſoulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal ſur la terre, c'eſt demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des loix de ſocieté bonnes ou mauvaiſes, elle ſe fait des préjugés ou utiles ou funeſtes; nous n'allons guères au-delà. Le grand Etre eſt fort, mais les émanations ſont néceſſairement faibles. Servons nous encor de la comparaiſon du Soleil. Ses rayons réunis fondent les métaux; mais quand vous réuniſſez ceux qu'il a dardés ſur le diſque de la Lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous ſommes auſſi néceſſairement bornés que le grand Etre eſt néceſſairement immenſe.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du Soleil des eſprits. Mais ſachant combien ce rayon eſt peu de choſe, je ſoumets incontinent cette faible lueur aux clartés ſupérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

(*Par l'Abbé* de Tilladet.)

*F I N.*

Digitized by Google

# TABLE

## Des Articles contenus dans cette huitiéme Partie.

*Diſcours hiſtorique & critique à l'occaſion de la tragédie des* GUEBRES. . pag. 111.

LES GUEBRES, *ou* LA TOLERANCE, *tragédie.*

*Préface de l'Editeur.* . . . . . 3.

*Perſonnages.* . . . . . 6.

*Variantes.* . . . . . 87.

DES SINGULARITÉS DE LA NATURE. . 92.

CHAP. I. *Des pierres figurées.* . 96.

CHAP. II. *Du corail.* . . . . 97.

CHAP. III. *Des polipes.* . . . . 98.

CHAP. IV. *Des limaçons.* . . . 101.

CHAP. V. *Des huitres à l'écaille.* . 102.

CHAP. VI. *Des abeilles.* . . . 103.

CHAP. VII. *De la pierre.* . . 106.

CHAP. VIII. *Du caillou.* . . . 107.

CHAP. IX. *De la roche.* . . 109.

CHAP. X. *Des montagnes, de leur néceſſité & des cauſes finales.* 110.



Digitized by Google

CHAP. XI. *De la formation des montagnes.* . . . . . pag. 114.
CHAP. XII. *Des pétrifications d'animaux marins.* . . . . 120.
CHAP. XIII. *Amas de coquilles.* . 123.
CHAP. XIV. *Observation très importante sur la formation des pierres & des coquillages.* . 125.
CHAP. XV. *De la grotte des Fées.* 127.
CHAP. XVI. *Du fallun de Touraine.* 129.
CHAP. XVII. *De* Bernard Palissi. 133.
CHAP. XVIII. *Du système de* Maillet *qui fait les poissons les premiers pères des hommes.* . 136.
CHAP. XIX. *Des germes.* . . 137.
CHAP. XX. *De la prétendue race d'anguilles formées de farine & de jus de mouton.* . 139.
CHAP. XXI. *D'une femme qui accouche d'un lapin.* . . . 142.
CHAP. XXII. *Des anciennes erreurs en physique.* . . . . 144.
CHAP. XXIII. *D'un homme qui faisait du salpêtre.* . . . . 147.
CHAP. XXIV. *D'un bateau du Maréchal de* Saxe. . . . . 149.

Digitized by Google

CHAP. XXV. *Des mépriſes en mathématiques.* . . pag. 150.
CHAP. XXVI. *Vérités condamnées.* 153.
CH. XXVII. *Digreſſion.* . . 155.
CH. XXVIII. *Des élémens.* . . 156.
CH. XXIX. *De la terre.* . . 158.
CH. XXX. *De l'eau.* . . . . 159.
CH. XXXI. *De l'air.* . . 160.
CH. XXXII. *Du feu élémentaire & de la lumière.* . . 165.
CH. XXXIII. *Des loix inconnues.* 169.
CH. XXXIV. *Ignorances éternelles.* 171.
CH. XXXV. *Incertitudes en anatomie.* 172.
CH. XXXVI. *Des monſtres, & des races diverſes.* . . . . 175.
CH. XXXVII. *De la population.* . 180.
CH. XXXVIII. *Ignorances ſtupides, & mépriſes funeſtes.* . 182.

LES LETTRES D'AMABED &c. *traduites par l'Abbé* Tamponet. . . . .
*Première Lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid *grand Brame de Maduré.* . . . 188.
*Réponſe de* Shaſtaſid. . . . 190.
*Seconde Lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid. 193.
*Réponſe de* Shaſtaſid. . . . 196.
*Troiſiéme Lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid. 197.

Digitized by Google

*Quatriéme Lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid. . . . . pag. 198.
*Premiére Lettre d'*Adaté *à* Shaſtaſid. 199.
*Seconde Lettre d'*Adaté *à* Shaſtaſid, *écrite de la priſon de l'inquiſition.* . 200.
*Troiſiéme Lettre d'*Adaté *à* Shaſtaſid. 204.
*Quatriéme Lettre d'*Adaté *à* Shaſtaſid. 206.
*Réponſe du Brame* Shaſtaſid *aux trois Lettre précédentes d'*Adaté. . . 210.
*Cinquiéme Lettre d'*Adaté, *au grand Brame* Shaſtaſid. . . . . 212.
*Sixiéme Lettre d'*Adaté. . . 215.
*Septiéme Lettre d'*Adaté. . . 217.
*Premiére Lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid *à* Shaſtaſid, *après ſa captivité.* . 218.
*Seconde Lettre d'*Amabed *pendant ſa route.* . . . . . 220.
*Troiſiéme Lettre du journal d'*Amabed. 222.
*Quatriéme Lettre d'*Amabed *à* Shaſtaſid. 226.
*Cinquiéme Lettre d'*Amabed. . 229.
*Sixiéme Lettre d'*Ababed *pendant ſa route.* . . . . . 231.
*Septiéme Lettre d'*Amabed. . . 233.
*Huitiéme Lettre d'*Amabed. . . 235.
*Neuviéme Lettre d'*Amabed. . . 236.
*Dixiéme Lettre d'*Amabed. . . 237.

Digitized by Google

*Onziéme Lettre d'*Amabed. . pag. 239.
*Douziéme Lettre d'*Amabed. . 241.
*Treiziéme Lettre d'*Amabed. . . . 244.
*Quatorziéme Lettre d'*Amabed. . 245.
*Quinziéme Lettre d'*Amabed. . . 248.
*Seiziéme Lettre d'*Amabed. . . . 251.
*Dix-ſeptiéme Lettre d'*Amabed. . 254.
*Dix-huitiéme Lettre d'*Amabed. . 256.
*Dix-neuviéme Lettre d'*Amabed. . 258.
*Vingtiéme Lettre d'*Amabed. . 259.

LE CRI DES NATIONS. . . . . 261.
*Des Annates.* . . . . . 262.
*Des Diſpenſes.* . . . . . 263.
*De la Bulle* In Cœna Domini. . 264.
*Des Juges délégués par Rome.* . 265.
*Quelle peut être la cauſe de toutes ces prétentions ?* . . . . . 266.
*Fraudes dont on s'eſt appuyé pour autoriſer une domination injuſte.* . . 268.
*De l'indépendance des Souverains.* 269.
*Des royaumes donné par les Papes.* ibid.
*Nouvelles preuves du droit de diſpoſer de tous les royaumes, prétendu par les Papes.* . . . . . 271.

Digitized by Google

*Trois Epitres de Mr.* de Voltaire.
*Epître à* Boileau, *ou* mon Teſtament. . . . . pag. 276.
*Epître à l'Auteur du nouveau livre* des trois Impoſteurs. . . . 282.
*Epître à Mr. de* St. Lambert. . 286.

TOUT EN DIEU. *Commentaire ſur* Mallebranche. . . . . 289.

Fin de la Table.

842569

Digitized by Google

A. Rosenthal
4.12.1984
[VOLT.]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google